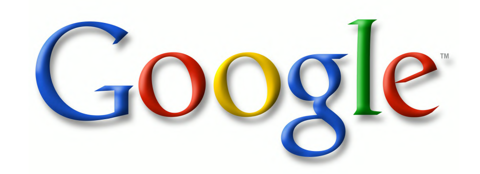
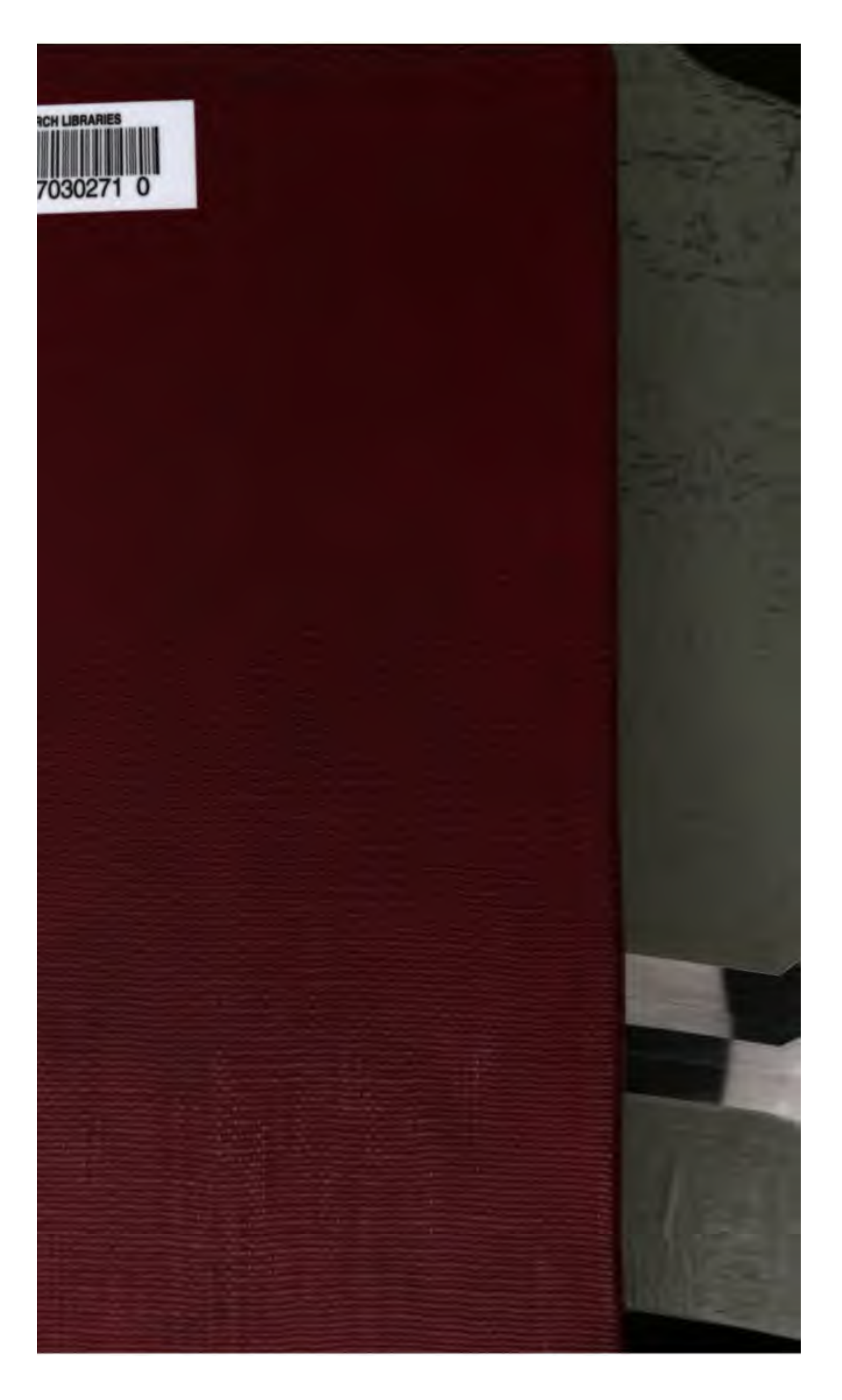
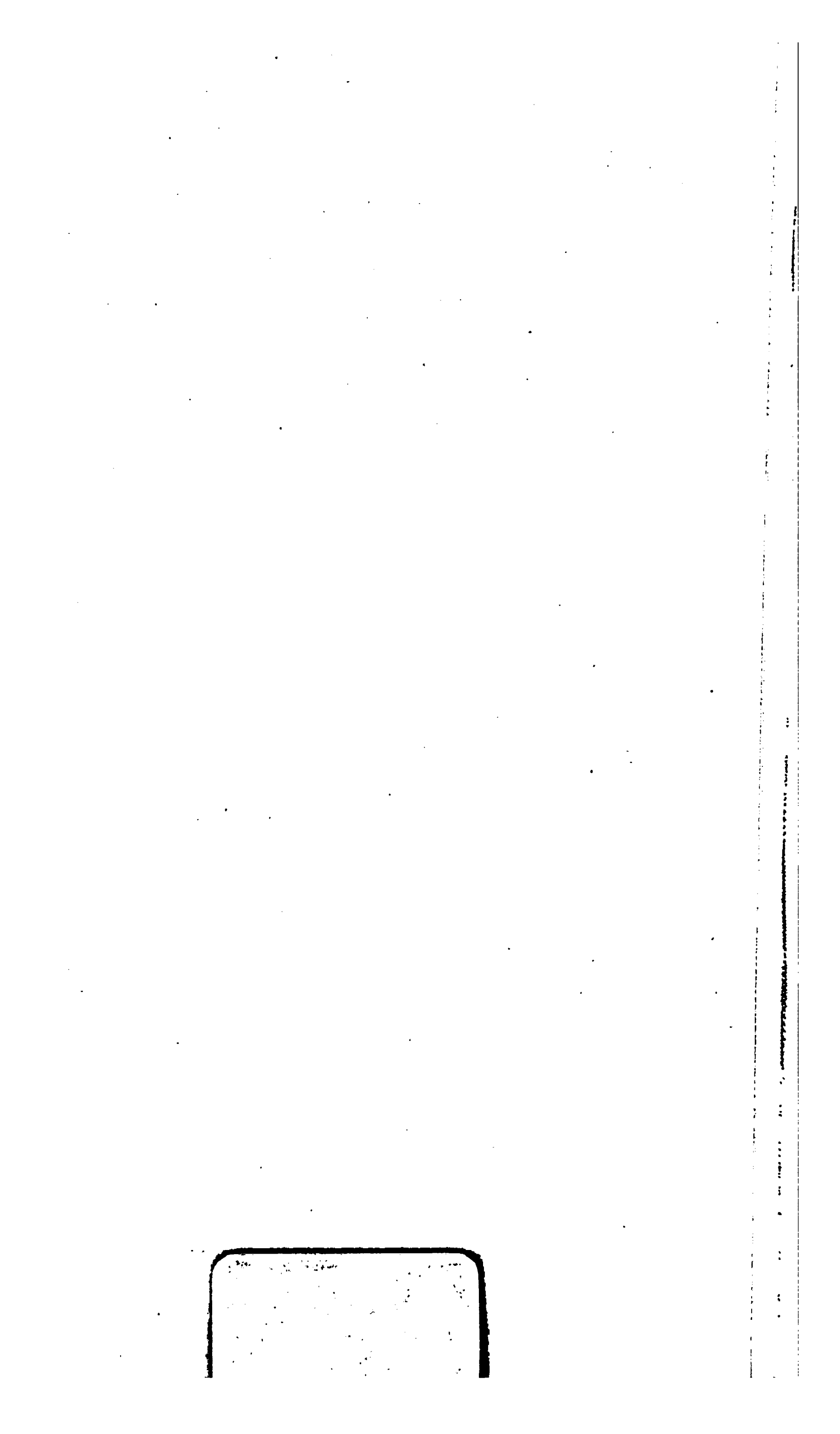

Google


RCH LIBRARIES
7030271 0



1. Neumann – Staley
2. " – Reily
3. Staley – HSI, 476-[illegible]
4. Reily – " , 827-1266

LES

CHEVALIERS NORMANDS.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

LES

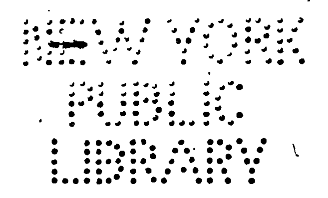
CHEVALIERS NORMANDS,

EN ITALIE ET EN SICILE;

ET

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'HISTOIRE DE LA CHEVALERIE, ET PARTICULIÈREMENT SUR CELLE DE LA CHEVALERIE EN FRANCE.

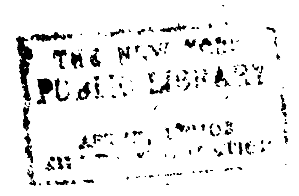
PAR Mme. V. DE C********.



A PARIS,

CHEZ MARADAN, Libraire, rue Guénégaud, N°. 9.

1816.



INTRODUCTION.

On revient toujours avec intérêt sur les temps où les hommes à grand caractère ont obtenu une immense influence. Quiconque sent en soi, non la présomption qui naît d'un vain orgueil, mais la noble énergie produite par l'élévation de l'âme, regrette ces époques célèbres où chaque chevalier, exerçant une vraie puissance, n'avait besoin, pour s'illustrer, que de loyauté et de courage.

L'histoire, qui cherche à rapprocher du point brillant qu'elle veut saisir, les accessoires qui l'environnent, enseigne, qu'en tous les temps les circonstances ont décidé des hommes. Quelquefois les relations sociales sont disposées de telle manière que tout essor est comprimé; quelquefois, au contraire, les chances se multiplient, l'homme supérieur se manifeste, et de lui-même il prend son rang.

Heureux les temps où le genre humain paraît être stationnaire, où l'équilibre des sociétés est assez juste et assez établi pour

qu'une ou deux générations s'écoulent sans qu'il se soit produit de grands événemens, sans qu'il se soit offert de grands spectacles. Les arts, les sciences, les vertus, les véritables devoirs sociaux suffisent bien, sans doute, à l'exercice des facultés de l'homme : qu'il sache donc jouir de ces calmes si rares que des générations entières préparent à leur postérité au prix de tous les sacrifices !

Les époques du moyen âge sont de celles où l'ordre social, n'ayant aucune fixité, pouvoit donner lieu chaque jour à de nouvelles combinaisons.

On vit, dans le cours du 11e. siècle, une famille de héros français conquérir et créer au fond de l'Italie un empire à force d'exploits. Les aventures que ce récit présente tiennent d'un merveilleux romanesque ; mais, avant que d'offrir le tableau du siècle intéressant qui vit éclore tant de prodiges, nous devons chercher quelques rapports entre les scènes qu'il nous présente, et celles qui dûrent les préparer.

Au premier siècle de notre ère, Rome triomphante asservissait la plus grande partie du monde alors connu de ses citoyens.

Auguste, en asservissant Rome, donnait la loi en son nom, et par elle à cette partie du monde qui formait à peu près tout le monde civilisé. Chaque province avait son peuple, ses agitations, ses intérêts; chacune, sous les faisceaux d'un proconsul, avait à gémir d'un joug différent ; et les frontières avaient de toutes parts à se défendre contre des nations, ou des tribus barbares, dont les unes ne voulaient que se conserver indépendantes, mais dont les autres voulaient envahir.

Le siége de la puissance, l'Italie souveraine n'était, pour ainsi dire, qu'une vaste campagne où s'élevait le trône de l'univers. Des esclaves sans nombre sillonnaient ses guérets, et ne suffisaient pas à assurer sa subsistance. Je ne compte en Italie aucune ville importante, parvenue à quelque degré de splendeur, au temps où Agrippa revêtait de marbre les murs de brique de la ville reine. Naguère des vétérans, la plupart étrangers, s'étaient partagé l'héritage des citoyens de l'Italie; et Virgile, recouvrant son domaine près de Mantoue, louait Auguste comme un dieu.

Les Gaules avaient perdu leur prospérité propre, et n'avaient rien reçu des mains de leurs vainqueurs. Au midi, elles possédaient depuis long-temps des colonies grecques, et Marseille avait fomenté dans son sein l'amour des lettres, et l'esprit commercial qu'elle tenait de l'Ionie et des rives orientales d'où ses fondateurs étaient venus. Aix avait vu s'élever des colonies romaines. Mais ce ne fut que dans le cours du 1er. siècle de l'empire que Lyon et les bords du Rhône, habités quelquefois par les nouveaux Césars, attirèrent l'attention de leurs dominateurs, et en ressentirent les bienfaits. Bourges, Alise, où tant de braves venaient de succomber, avaient vu s'écrouler leurs murs et leur magnificence; disperser leurs écoles, et disparaître leurs enfans. Les forêts de Beauvais, asile des druides et de leurs mystères saints, avaient été profanées sans retour par le ressentiment d'un héros; et la gloire de César, sauvée alors d'un imminent danger, avait condamné pour jamais les échos même de ces bois au silence. Cependant, à l'époque où écrivait Ausone, au 4e. siècle de nôtre ère, la Gaule conte-

nait plusieurs villes opulentes, où le savoir était cultivé. Bordeaux, Toulouse, Autun surtout, étaient déjà devenues célèbres. Trèves avait fait souvent la résidence des empereurs; et Lutèce, qui un jour devait être Paris, avait été ornée, par les soins de Julien, d'édifices dont le temps a respecté la trace.

La Germanie entière n'était qu'une forêt que de belliqueuses tribus parcouraient en tous sens. Tacite nous a laissé le tableau de leurs mœurs. Graves à quelques égards, comme il convenait aux fils des patriarches, ces peuples, à la fois et guerriers et pasteurs, devaient s'élancer sur des peuples fixés, sur des peuples plus riches, dont le climat était plus doux, dont les travaux leur paraissaient un prix digne de leurs exploits, dont ils enviaient tout à la fois et méprisaient le genre d'existence. Le Danube et le Rhin n'étaient pas constamment de suffisantes barrières contre la témérité de leurs efforts. En vain l'aigle romaine renversa au fond de la Souabe la colonne qui figurait l'image révérée d'Irmensul; des flots de barbares, se succédant sans cesse, parvinrent, avec le

temps, à franchir toutes les digues; et Charlemagne, au 9e. siècle, trouva dans Vitikind et dans ses fiers Saxons, les dignes successeurs des redoutables Cimbres à qui Marius seul avait pu résister.

Les rives droites du grand fleuve, les rives du Danube qui servait à l'empire romain et de retranchement et de limite; ces rives, encore glacées et presque sans culture, n'avaient presque point de rapports avec celles que baignait le Tibre; les montagnes du Tyrol, l'Illyrie toute entière, la Thrace jusqu'au cours de l'Hèbre, pour être le séjour de tribus sédentaires, ne perdirent point leurs mœurs agrestes. Trajan eut à vaincre les Daces. La Pannonie fut souvent révoltée, et sous Dioclétien, sous Constance, les jardins de Salone, les palais de Sirmium, les monumens enfin de la magnificence romaine, restèrent constamment étrangers au pays qui les avait reçus.

Au milieu de ces conquêtes dont s'enorgueillit Rome, où reposerait enfin sa gloire, si la Grèce ne se trouvait pas au nombre des provinces qu'il nous faut aussi parcourir? C'est comme un temple magnifique où le voyageur,

en partant d'un désert, vient avec joie déposer son hommage ; en élevant son âme vers un Dieu bienfaiteur, il cesse de se croire isolé sur la terre ; et, quand il a nommé son père au haut du ciel, il a bientôt reconnu des frères autour de lui.

C'est aux brillantes lumières de la Grèce soumise, mais non humiliée, que Rome a dû l'éclat de ses triomphes. La Grèce, déclarée libre, et en effet maintenue telle par ce genre de grandeur qu'on ne pouvait lui ravir, resta l'école du monde dont elle est demeurée l'honneur et l'amour ; et si le Turc farouche en a fait un tombeau, une grande ombre y réside encore.

Les rives du Pont-Euxin et celles de l'Archipel ; celles de la Syrie et de l'Égypte, ou peuplées de colonies grecques, ou devenues grecques depuis l'invasion d'Alexandre, étaient, au temps d'Auguste, les sources des richesses qui venaient s'engloutir à Rome ; mais une partie de l'empire de Mithridate, mais les montagnes de l'Arménie, conservant toujours leurs monarques et le titre même de royaumes, pouvaient garder des triomphes à Corbulon. La ville de Zénobie

attendait Aurélien, et nourrissait entre ses murs, où le soleil avait un temple, des philosophes et des savans, parmi lesquels il serait permis à Longin de traiter dignement du sublime.

L'empire des Parthes était immense au-delà de l'antique Euphrate. Mais les Arsacides, et, après eux, les Sassanides, qui se dirent Persans, décorés du nom de rois des rois, n'exerçaient en effet qu'une espèce de suzeraineté sur les chefs de toutes les nations qui couvraient la face de l'Asie.

Les Romains ne purent les vaincre : non sans doute qu'ils fussent plus habiles ou plus braves; mais c'est qu'ils se trouvaient trop loin; c'est qu'il y a une proportion entre la distance du but, et les moyens donnés à l'homme pour l'obtenir; et l'empire romain, à ses extrémités, manquait de vigueur pour une attaque heureuse.

Les Tartares nomades, au nord, les Arabes nomades, au midi, foulaient alors, comme de nos jours, les plaines ouvertes devant eux. Leurs guerres, semblables à des orages de nuit, ne bouleversaient que des sables uniformes : tels nous ne cessons de

les découvrir, monument prodigieux et de l'enfance du monde, et des vertus patriarcales, que ces pirates de terre n'ont jamais oubliées.

L'Inde florissante, riche et sage, presque inconnue à Rome elle-même, qui recevait d'Alexandrie quelques parcelles de ses trésors; l'Inde, pour le moment, demeure interdite à nos regards. Nous devons ignorer l'empire immense de la Chine. L'Afrique ne nous ouvrira pas la route du Cap des Tourmentes. Hannon à peine a réussi à doubler le cap Bojador; les sources sacrées du fleuve d'Egypte, le cours douteux du Joliba, que nous appelons le Niger, l'innombrable population que le soleil noircit de ses feux trop constans, tout, presque tout, se dérobe, même dans notre siècle, à l'indifférence de l'Europe, à la curiosité malheureusement insuffisante de quelques philosophes épars.

Mais les bords où Carthage renaissait de ses débris, avaient encore de la splendeur. Des plaines chargées de moissons nourrissaient des villes opulentes; et ce fut dans la cité que Didon avait fondée, que saint

Augustin put apprendre à verser des larmes sur son sort. Des monumens, des colonnes, des portiques, nous attestent, malgré leur dégradation affligeante, que les rivages africains ont en quelque manière tenu à l'Italie.

L'Espagne, dernier théâtre où la liberté de Rome eût essayé de se défendre, l'Espagne conservait vers la mer Atlantique des peuplades indomptées qui, n'accordant rien au monde civilisé, mirent leur honneur à ne rien tenir de lui. Mais les provinces méridionales, mais une partie des côtes de la Méditerranée, préparées par des relations longues que Carthage avait établies, accueillirent avec intérêt la langue et le savoir des Romains. Rome devint la patrie de ces nouveaux Latins. L'Italie devint leur séjour; et Pomponius Méla, Martial, Columelle, les Sénèques, Quintilien, sont les seuls écrivains que les amis de Mécène puissent avouer pour leurs successeurs.

Je me tairai sur l'Angleterre. Cette île, presque sauvage, avait pour habitans des Bretons fugitifs, ou des Pictes, ainsi nommés des couleurs dont ils étaient tatoués.

La valeur, apanage de l'homme, à quelque degré que soit parvenue la sociéte à laquelle il appartient; la valeur dans l'île d'Albion fut aussi l'apanage des femmes. La reine Bondicea affronta les Romains.

Le Nord, en général, a vu des héroïnes moins amollies dans ces climats sévères, plus respectées chez des hommes sans luxe, mais non pas sans morale : les femmes, dans le Nord, ont toujours fait sentir ce pouvoir que tout reconnaît, celui des grâces, de la beauté et de tout ce qui est aimable. Moins un âpre climat semblait offrir à l'homme de délices et de jouissances, moins il lui inspirait l'attrait des voluptés qui surprennent le cœur dans les brûlantes régions; plus il le forçoit de rendre hommage au seul bien, au seul charme, dont un seul objet près de lui pouvait réaliser l'idée.

La femme, chez les peuples pasteurs, est vraiment la compagne de l'homme. L'esprit de famille appartient à elle seule, et l'amour en est le premier nœud. C'est parmi les Arabes que les poëtes persans vont emprunter leurs scènes passionnées. Les Germains attribuaient aux femmes quelque chose de

presque divin; et ce fut du mélange heureux des Arabes policés sous le ciel de Cordoue, et des Francs ou des Goths adoucis peu à peu dans nos régions tempérées, que naquit par degrés l'esprit de chevalerie, monument des triomphes conquis par la beauté.

C'est avec une sorte d'orgueil que nous rapportons à nos pères le germe généreux de cette noble création. Les institutions chevaleresques ont dû, à l'arrangement des sociétés diverses, et leur formation successive, et leurs successifs développemens. Le principe de ces institutions vivait dans leurs âmes vraiment pures, circulant comme la séve sous une écorce rude.

Ces hommes venus du Nord, ces hommes non corrompus, rajeunirent l'Europe vieillie. Ils saisirent avec ardeur les clartés souveraines, mais simples, que le christianisme offrait alors au monde; et, si le torrent de leurs victoires fit disparaître quelquefois les monumens des arts, on les vit, dès qu'ils furent fixés, respecter ce qu'ils admiraient, et frapper les cailloux brisés sur leur passage pour que l'étincelle en jaillît.

Il n'est point de mon objet de suivre avec détail les révolutions de l'empire. Rome, unique puissance au milieu du monde subjugué, en proie à des maîtres insensés, ne les rejetait tour à tour que pour en recevoir de semblables. L'esprit humain n'avait plus de régulateur; car, dès que le droit a cessé d'exister, dès que les opinions ont fait place aux seules règles de l'intérêt, la force n'est plus que dans les masses, et la puissance n'est plus donnée que par le hasard.

Je ne puis pas imaginer que l'administration de ce vaste empire répondît aux idées que nous nous formons d'une administration moderne. Les villes conquises ou fondées pendant le temps de la république, étaient presque toutes régies par leurs propres sénats; le régime municipal n'a pas eu un autre principe; des préteurs, des proconsuls envoyés par le sénat de Rome, ou ensuite par les empereurs, y commandaient les légions, et y exerçaient une puissance illimitée. Si leurs vexations se portaient à l'excès, on voyait les provinces venir les accuser devant le sénat même de Rome, et s'y choisir des défenseurs. Quelquefois heu-

reux, ils soutinrent en Italie la gloire de l'éloquence, du moins pendant le premier siècle; et Pline le jeune s'illustra au barreau par des accusations et par des défenses vigoureuses.

Le sénat, unique monument de l'ancienne république romaine, parut courbé et avili sous le joug des Tibère, des Caligula, des Néron. Mais ces princes étaient parvenus à l'empire, ou par une sorte d'héritage, ou par le suffrage d'une armée dont les glaives étaient, depuis Sylla, accoutumés à percer les proscrits; ils unissaient, pour écraser le sénat, et la majesté idéale, et la force effective de l'empire. C'était sur les sénateurs seuls que leur fureur pouvait tomber : presque eux seuls furent leurs victimes. Réduits à tous égards à la faiblesse individuelle, peut-être on pourrait admirer que les sénateurs aient maintenu cette espèce d'existence collective qui, bien plus que le trône des Césars qui paraissait au-dessus d'eux, servit de point d'appui à Rome et à l'État. Le sénat, toutes les fois qu'il en eut les moyens, veilla aux destins de la cité; il en avait constitué, il en continua l'existence. Rome

fut Rome encore, et le centre de l'empire, même après que les Césars cessèrent d'y résider. Le sénat demeura jusque sous les barbares. Les Goths et les Lombards en respectèrent l'honneur. Quand les papes eurent reçu, de la vénération des peuples, l'influence non calculée que les circonstances diverses déterminèrent ou modifièrent, le sénat encore fit douter si Rome n'était pas république. Un sénateur unique lui survécut enfin, et, conservant dans Rome le rang d'un protecteur, il permit souvent de supposer que quelque liberté sommeillait sous sa garde. Telle cette colonne qui de loin apparaît sur la plage dévastée où régna Cléopâtre; on en mesure les proportions; on calcule de combien les sables l'ont enfoncée; on cherche à découvrir quels nobles ornemens chargèrent son chapiteau; on en veut deviner l'antique destination, et, ne découvrant pas d'abord qu'elle n'était qu'une partie d'un imposant portique, on lui rattache au moins d'illustres souvenirs, et le nom de Pompée lui reste.

Le titre de consul se perpétua aussi. Les empereurs s'en décorèrent et en firent par-

tager l'honneur aux grands dont ils dûrent s'entourer. Plus de cinq cents années depuis Auguste, furent marquées par le nom des consuls; et Justinien, le premier, laissa tomber en désuétude l'usage consacré jusqu'à lui, de les désigner tous les ans.

Les armées, composées de légions et formées à peu près sur les anciens modèles, étaient placées aux confins de l'empire, et rarement elles étaient inactives. Quelquefois on les vit soulevées contre leurs chefs; et, sans la crainte des barbares, sans la difficulté que l'état des provinces opposait à la désertion des soldats, peut-être, loin de toute autorité, les légions auraient pu se disperser tout-à-fait. Mais la guerre surtout les contint, en donnant à leur existence l'importance qui naît de la nécessité, et en ne permettant aucune altération dans l'ordre de la discipline. Bientôt elles prétendirent à disposer de l'empire. Depuis Auguste jusqu'à Néron, une sorte d'hérédité avait déterminé le droit de la succession: car, parmi les Romains, celui qui provenait de l'adoption était depuis long-temps admis. A la mort de Néron, Galba au fond des Gaules,

Othon en Espagne, Vitellius en Italie, Vespasien dans la Judée, furent proclamés empereurs par leurs soldats, et marchèrent avec eux pour soutenir leurs choix. Vespasien l'emporta; ses fils lui succédèrent. Mais, après que Domitien eut fatigué la terre, ou plutôt ses propres satellites, on vit le camp, à Rome même, choisir dans la milice Nerva, ce sage vieillard, qui ne parut avoir accepté l'empire que pour y faire monter Trajan.

Un siècle s'était écoulé depuis la liberté perdue. Les formes de la république n'étaient plus dans les habitudes d'une population immense; les dispositions particulières ne s'y rapportaient plus : chaque jour, d'ailleurs, rendait indispensable l'existence et l'appui d'un empereur belliqueux. Trajan remplit en tout les besoins de l'état. Ses triomphes, ses exploits, enorgueillirent l'opinion des illusions de l'ancienne gloire, et l'on ne crut plus, dès-lors, avoir à regretter. Sa justice, sa clémence, son affabilité, la liberté réelle que son règne heureux fit revivre, créèrent dans l'empire un esprit tout nouveau; et, en faisant connaître enfin une autorité tutélaire, Trajan con-

solida vraiment le gouvernement des empereurs.

Une suite d'adoptions heureuses prévint, jusqu'à Commode, toute espèce de crise aux changemens de maîtres. Les Antonins remplacèrent Adrien, et se succédèrent l'un à l'autre; et telles furent la gloire et l'ascendant de ces philosophes couronnés, que bientôt les Caracalla et les Héliogabale, peu satisfaits de s'intituler Auguste, se donnèrent encore comme titre le surnom chéri d'Antonin.

Trajan avait l'Espagne pour patrie. Après un exemple si grand, l'origine étrangère à Rome, à l'Italie, ne pouvait plus être opposée. Bientôt Septime Sévère, des rives africaines, vient présenter au diadème un front presque barbare. Peu sensible aux attraits que Rome pouvait offrir, bien plus soldat que citoyen, on le vit porter ses armes sanguinaires jusque dans l'île de la Grande-Bretagne. Le midi de cette île à demi civilisé ne pouvait plus résister à l'attaque sauvage de ses provinces du nord; et l'on venait d'élever une épaisse muraille, dont le rempart contre elles était insuffisant.

Nous verrons, deux siècles plus tard, ces nouveaux Romains obligés d'implorer le secours des Saxons, et ces puissans libérateurs leur imposer leur propre joug.

Les rapports qui se trouvèrent formés entre l'empire et les nations barbares, introduisirent dans les légions romaines un grand nombre de leurs guerriers. Le trône rempli par des hommes des provinces, le fut bientôt par ces nouveaux soldats. Maximin égorgea Alexandre Sévère, et se revêtit de sa pourpre. Cet exemple fut imité. Déjà le préjugé de la naissance s'était éteint à la faveur des camps. Les dignités, le pouvoir, semblaient suppléer à tout, et sans doute la confusion n'en était devenue que plus complète; car c'est le propre du mérite de s'assimiler à tout ce qui est grand; c'est celui de la violence aveugle de tout détruire et de tout mépriser, pour faire ressortir sa prétendue grandeur. Dioclétien était né de parens très-obscurs; et Hercule Maximien, qu'il voulut s'associer, n'était qu'un farouche barbare.

Malgré les triomphes d'Aurélien, ceux de Probus, ceux qu'avaient remportés Sep-

time Sévère au Nord, Alexandre Sévère en Orient, Valérien avait fini la carrière d'un empereur dans les fers d'un prince des Perses. C'était maintenant aux frontières de l'empire que devaient se placer ses maîtres; le besoin de plusieurs chefs semblait se faire sentir. Dioclétien et Maximien Auguste se crurent obligés de s'adjoindre des Césars. Constance Chlore, l'un d'eux, établi dans les Gaules, s'y concilia tous les cœurs; son origine passait pour moins commune, et, quoique les peuples des provinces eussent une influence bien bornée partout où les camps dominaient, quand Constantin son fils prit après lui la pourpre, on crut déjà saluer dans sa personne le seul souverain légitime.

Les arts, à cette époque où nous sommes parvenus, avaient perdu toute espèce de gloire. Il fallut, pour élever un arc à Constantin, emprunter à des édifices anciens les ornemens que l'on ne pouvait imiter: l'état de guerre continuel avait émoussé les esprits, le mélange des nations avait gâté le goût; Rome, qui avait reçu des Grecs ses artistes, comme ses statues, n'avait plus

dans son sein de lumières suffisantes pour rien apprécier, même par analogie. Néron avait, de son temps, enlevé à l'Elide les marbres animés de ses athlètes vainqueurs; il avait transplanté, et de Delphes et d'Athènes, tout un peuple de statues. Tant de trésors n'excitaient plus qu'une admiration de convenance. Quand un état est sans cesse attristé par des secousses, par des ravages; quand les premiers de l'état sont exposés sans cesse aux plus cruelles révolutions, quel intérêt réel peut-il rester pour des objets qui ne sont plus que de luxe, si l'enthousiasme ne les accueille pas?

Cette décadence de l'art, décidée par l'ordre des choses, n'était arrivée que par degrés. J'ai dit que Néron avait enrichi Rome des marbres les plus précieux. La colonne de Trajan suffit pour attester que tout sentiment du vrai beau n'était pas étouffé de son temps. Cependant ce monument a déjà la roideur d'un trophée purement militaire. Si les grâces d'Antinoüs revivent pour nous dans ses images; si nous gardons, pour le prix de l'ouvrage, les têtes du féroce Commode, je doute qu'après sa

mort il nous reste à citer un morceau digne d'estime; et, du règne de Septime à celui de Constantin, les hommes furent trop malheureux pour conserver le plaisir des arts.

L'architecture nous a laissé des monumens en grand nombre. Nous restons étonnés de ces bâtimens immenses, qui furent les Thermes de Titus, ou de Dioclétien. Mais l'immensité de l'empire pouvait bien imprimer quelque ineffaçable grandeur aux conceptions des Romains. Des armées d'esclaves, d'ailleurs, exigeaient des emplacemens étendus; et les grands de cette époque suppléaient aux clientèles de leurs prédécesseurs par le nombre de leurs affranchis. L'industrie assez peu active permettait aussi, en ce temps, de ces constructions si vastes, qui ne s'élèvent jamais aisément dans les temps où les capitaux peuvent se centupler par la circulation. Adrien, plus que tous les autres, se plut à ordonner de somptueux édifices. Son tombeau, le château Saint-Ange, a pu être après lui la citadelle de Rome. Il acheva à Athènes le temple si fameux de Jupiter Olympien; il bâtit une ville en Egypte, au nom de son cher An-

tinoüs ; et fier de les avoir honorés de ses soins, il voulut imposer à l'immortelle Athènes, à la Sainte Jérusalem, le nom d'Ælia, que sa famille portait.

Endurcis par les spectacles et des combats de bêtes féroces et des combats de gladiateurs, les Romains, sous les empereurs, ajoutèrent à l'horreur de ces fêtes sanguinaires tous les raffinemens que peuvent produire et l'adulation la plus vile et l'ivresse de la puissance. Nous apprenons de Martial, qu'on représentait au naturel, en présence de l'empereur, la scène terrible de Scévola, et d'autres scènes de même sorte. Un misérable esclave, menacé de supplices plus atroces, répétait au milieu de l'arène l'action la plus intrépide d'un républicain forcené. Qu'était-ce, après de tels spectacles, qu'une tragédie héroïque, ou tout-à-fait imaginaire? Aussi, jamais à Rome le théâtre n'obtint de véritables succès. La tragédie, introduite seulement depuis que la liberté avait été repoussée, n'osait traiter ces grands sujets, que l'esprit de liberté aurait pu rehausser encore. Dix tragédies sous le nom d'un Sénèque, et toutes pleines d'enflure,

sont le seul monument qui nous soit resté du théâtre tragique latin. Œdipe, Iphigénie, Médée, en avaient fourni les sujets. Nous n'avons de ce temps aucune comédie, et les chants que prodigua Néron n'ont point relevé à Rome la musique et ses arts.

Les mœurs à Rome étaient corrompues à l'excès; les écrits de Pétrone l'attestent; mais Juvenal nous l'a bien mieux appris. Une philosophie toute superficielle et déclamatoire, ou tout-à-fait épicurienne, s'était emparée des esprits. Rien maintenant ne paraissait sacré: les apothéoses proclamaient des dieux qu'on ne révérait point; le suicide, passé presque en usage, ajoutait à l'indifférence que l'on pouvait porter aux choses déjà si incertaines d'une vie si fort agitée, et prêtait un moyen affreux, mais assurément trop facile, aux forfaits de la tyrannie. Point de supplices alors; un ordre, et l'on mourait. Moins amollis par la débauche et par les jouissances du luxe, les soldats devenus empereurs épurèrent à quelque égard des mœurs dépravées; mais ils leur enlevèrent un reste de politesse, et la démence des

premiers fut remplacée par la rudesse des autres. La cruauté, pour être moins frivole, n'en fut pas moins odieuse, et pas moins redoutable. C'est la sécurité qui multiplie les biens, et en renouvelle les jouissances. Quand il faut chaque jour dévorer à la hâte une félicité qui échappe, la part de tout mortel est bientôt épuisée. Le dégoût le plus souvent en devance la privation, et, dans un tel ordre social, Dioclétien, arrosant ses laitues, me fait peut-être voir un voyageur bien las, plutôt encore qu'un philosophe heureux.

Au moment où la république rencontra, sous l'empire d'Auguste, le point d'appui qui devait remplacer les ressorts détruits de son organisation, les lettres étaient cultivées par les plus grands personnages de l'empire; et durant tout le premier siècle, en dépit des crimes qui le souillent, la poésie, l'éloquence et les lettres furent en grand honneur. Le sombre Tibère, Caligula lui-même, ne furent pas, sous ce rapport, inférieurs à leur temps. Claude passait pour un savant homme. Agrippine voulut que Néron reçût les leçons de Sénèque. Idolâtre de ses talens, tout plein d'une gloire théâtrale, cet empe-

reur bel-esprit fût pourtant le premier qui emprunta, en parlant au sénat, la plume ou l'inspiration d'un maître. Vespasien régna peu, et Titus encore moins. Domitien, leur successeur, éleva ses prétentions de poëte et d'auteur autant que celles de maître du monde; il parut entouré de courtisans lettrés. Martial, plus que tous les autres, eut une part immense à ses faveurs. Stace le combla d'adulations. Quintilien, le sage Quintilien, l'invoque dans son livre immortel, comme un modèle et comme un Dieu. A peine ces pages bizarres sont-elles aujourd'hui remarquées. La vanité de ces mensonges est assurément constatée. La gloire des princes est dans l'histoire; il sert peu à Domitien d'avoir été plus célébré qu'Auguste, et par d'estimables auteurs.

On sait assez de quels écrivains célèbres ce premier siècle fut orné; mais il est curieux d'observer que Lucain seul, dans sa Pharsale, ait étalé des sentimens romains. Enveloppé plus tard dans la conspiration de Pison, son âme ne fut point au niveau de la hauteur qu'il avait affectée. Silius Italicus composa un poëme tout en-

tier, mais sans vie et sans chaleur, sur la deuxième guerre punique; et je ne crois pas que le mot même de patrie s'y trouve inscrit une seule fois.

On peut lire à peu près les ouvrages de ce temps, sans rencontrer un mot qui aille jusqu'au cœur. On ne pouvait alors exprimer en public aucun sentiment qui fût vrai. Les âmes fatiguées ne savaient plus éprouver ni enthousiasme, ni horreur sincères. Les impressions n'avaient rien d'unanime: on pouvait bien encore dénigrer et sourire; mais le suffrage public manquait de cette énergie créatrice qui donne la vie à de nobles conceptions.

Sous Domitien, le joug fut plus pesant; et peut-être que l'importance qu'il se flattait de prêter aux lettres resserra de plus en plus la carrière qui leur était laissée. Sous Trajan, l'essor fut sublime; Tacite burina l'histoire; Juvénal présenta les énergiques tableaux des jours qui venaient de s'écouler. L'homme ne craint pas de noircir l'abîme qu'il a laissé derrière ses pas, et il se plaît à colorer l'avenir de toutes les nuances que l'espérance emprunte à la justice et aux ver-

tus; mais l'espèce de liberté qui avait ranimé les esprits, n'avait plus, comme j'ai dit, rien de républicain. Tacite, lui-même, est homme et philosophe, plutôt que vraiment citoyen. La patrie, pour être partout, n'était alors nulle part. Les moindres emplois dans l'état forçaient à parcourir presque tout le monde connu; la pensée, pour ceux même qui demeuraient à Rome, avait à se porter tour à tour en tous sens; les ennemis enfin, qu'on avait à combattre, ne pouvaient pas laisser l'espoir d'un triomphe qui fût complet; car leurs flots ne faisaient jamais que se renouveler.

Rarement les premiers empereurs avaient dirigé par eux-mêmes les efforts des légions; Trajan se vit contraint à suivre une autre marche; il fit des campagnes brillantes. Son exemple fut imité; l'esprit public prit dans l'empire une direction nouvelle. En vain Marc-Aurèle sur le trône garda le manteau de philosophe; en vain les voyages d'Adrien parurent entrepris surtout pour la prospérité publique et pour l'avantage des arts: l'importance militaire s'accrut de plus en plus; et, après que les

Antonins eurent eux-mêmes porté les armes, on ne vit plus guère le trône occupé que par des guerriers. Le nombre des auteurs latins que ce second siècle compte, est bien inférieur à celui qu'on marquerait dans le premier. Les Grecs y reprennent l'avantage; et leur situation moins favorable, je suppose, à l'entraînement de l'ambition, fut sans doute ce qui les retint dans une plus paisible carrière. Je n'en vois pas un seul parvenu à l'empire; peu d'entre eux se distinguèrent dans le métier des armes; précepteurs de leurs maîtres, ils conservaient leur rang et leur dignité propre. Les Romains savaient tous le grec, et les Grecs affectaient de n'employer que leur langue à Rome même: c'était en grec qu'ils publiaient leurs livres. Athènes, Rhodes, plusieurs villes d'Asie, Alexandrie surtout, étaient des forteresses où les lettres et les sciences trouvaient un asile assuré. Dans le siècle dont nous parlons, nous compterons, parmi les Grecs, Arrien, Appien, Lucien, Athénée, Pausanias, le savant Ptolémée, et le bon, l'excellent Plutarque, l'éternel ami des gens de bien.

La décadence fut si rapide, qu'à la fin du siècle suivant, nous voyons Dioclétien, en qui la supériorité de l'esprit compensait le défaut total d'instruction, encourager cinq ou six écrivains à recueillir du moins l'histoire des empereurs dont la suite arrivait jusqu'à lui, dans l'intervalle de cent cinquante ans à peu près. Sans Spartien, Lampride et quelques autres, dont les livres ont pour mérite d'être un mémorial de faits, on ne saurait point les événemens de cette époque si ténébreuse. Mais le flambeau qu'ils nous présentent nous montre mieux l'obscurité.

Une grande révolution pourtant s'était peu à peu opérée; la religion chrétienne venait de se répandre, et le monde se trouvait chrétien. Il n'est point de mon sujet de retracer ici ni les voies, ni les desseins de Dieu; il me suffit de considérer que toutes les clartés étaient éteintes, que les écoles des philosophes n'étaient plus que des salles d'exercices, où les subtilités, une vaine érudition, et les distinctions de sectes, formaient toute la philosophie. Le stoïcisme était devenu système; l'épicuréisme, dépra-

vation; le plaisir ne pouvait nulle part se séparer, ou de spectacles trop odieux, ou de scènes trop immorales. L'homme a besoin de reposer son cœur, il a besoin de relever son âme, de régler son esprit, d'établir ses rapports avec ses semblables sur la terre, et avec l'Être infini, quelque nom qu'il lui donne, qui l'attend dans une autre vie. Il est de son essence d'être sage; il se trouve éclairé dès qu'il a réfléchi, et c'est le désordre des idées qui, l'environnant de ténèbres, amène pour lui le désespoir.

Une société parut, qui se disait fraternelle, qui mettait en commun de périssables biens, et qui plaçait au-delà de ce monde ses espérances et sa couronne; elle vint consoler des âmes que tant d'intérêts opposés avaient réduites à l'isolement; elle leur apprit à mépriser des richesses trop incertaines; elle promit une récompense à qui fuirait ces voluptés qui déja répugnaient à la délicatesse; elle établit la foi d'un Dieu unique et rémunérateur, incarné parmi nous dans la personne du Verbe, pour donner à ses créatures la loi de grâce et de charité dont chacun retrouvait les types dans le fond de son pro-

pre cœur. La pratique de tous les devoirs, l'amour de ce Dieu même, source de toute miséricorde, l'amour fraternel du prochain, le soulagement des malheureux, l'oubli de toutes les vengeances, voilà ce qu'annonçait le nouvel Évangile : c'était le repos du monde, sa régénération : de pauvres passagers, battus par la tempête, devaient saisir avec transport les clartés de ce jour céleste ; et il se répandit sur la face de l'empire avec une rapidité qu'on peut dire miraculeuse.

Dès les temps de Néron, les chrétiens de Rome étaient en si grand nombre, que la persécution put les y signaler. Le monstre avait proscrit le nom de philosophe : les nouveaux disciples du Christ, pour la plupart étrangers dans la ville, furent les victimes que l'on put immoler sans presque exciter d'intérêt ; et bientôt, dans toutes les provinces, le simple aveu de la profession chrétienne devint un arrêt de mort. Le prétexte de ces horreurs était dans le refus que faisaient les chrétiens de sacrifier aux dieux de l'empire. Ceux qui prétendaient l'exiger, avaient depuis long-temps cessé d'y croire eux-mêmes; mais l'esprit de ceux qui exer-

cent une autorité subalterne, place la désobéissance au premier rang parmi les crimes. L'indépendance des idées excite parmi eux une espèce de haine, et leur cruauté mensongère prend de suite les formes, ou s'élève au degré que permettent les mœurs d'un siècle. Les tortures trop en usage, l'arbitraire des supplices, multiplièrent les martyrs. Nous ne pouvons croire aujourd'hui que des femmes, que de jeunes vierges, fussent exposées dans les arènes à des animaux furieux. Hélas! les regards étaient accoutumés à y voir déchirer de malheureux esclaves!

Les philosophes se réunirent à une assemblée toute pure, où les vertus s'exerçaient toutes, et dans le commerce le plus doux; où leurs maximes, où leurs principes se trouvaient rattachés à la croyance consolante et sublime d'une divine rédemption; où l'adoption précieuse des livres jusqu'alors peu connus des Hébreux, faisait remonter aux premiers âges du monde l'enseignement et la croyance d'un seul Dieu, l'annonce du Messie, et la loi si belle et si simple renfermée dans le Décalogue.

Les cœurs purs, les esprits droits, et aussi les infortunés, adorèrent la nouvelle doctrine, qui disait : Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Ils bénirent ce Dieu bienfaisant qui devait mettre un jour en compte le verre d'eau donné en son nom. Le Dieu expirant sur la croix, devint le Dieu des affligés; et où ne sont-ils pas en ce monde?

Pendant près de trois siècles, le crime d'être chrétien fut le seul qu'on reprochât aux fidèles. Pline leur avait rendu un touchant témoignage, et avait obtenu pour eux, de l'empereur Trajan, une espèce de trève salutaire. Mais les persécutions se réveillaient sans cesse. Ces persécutions néanmoins, les divisions inséparables d'une société toute volontaire, où les plus légères dissemblances produisaient aussitôt un schisme; les calomnies tentées et répétées contre elle; les austérités de tout genre que les philosophes y portèrent, rien ne put arrêter les progrès de la religion chrétienne, rien n'en put altérer le système. Les vérités que nous gardons sont les mêmes depuis dix-huit siècles; et pour caution des faits dont quelques-uns

s'appuient, les Juifs répandus sur la terre, témoins aveugles, mais vivans, sont aussi anciens que l'histoire.

Obligé de combattre Maxence, le fils de Maximien, qui s'armait contre lui, Constantin vit dans le ciel notre signe de salut; il entendit une voix tonnante qui ordonnait de vaincre par ce signe; il vainquit, et resta chrétien. Cet appel était attendu : les chrétiens se montrèrent, et se déclarèrent en tous lieux. Les églises étaient formées, leurs pasteurs y présidaient; et, pour se proclamer chrétien, si Constantin ne vit rien dans les cieux, il est permis de conjecturer qu'il avait regardé sur la terre.

Constantin n'avait pas changé la religion de tout l'empire; il lui avait donné une religion, ou plutôt il avait donné au gouvernement de cet empire la religion adoptée par ceux qui l'habitaient. Une révolution est durable quand l'espèce de crise qui l'amène n'est que l'expression des opinions déjà fondées, quand elle déclare, quand elle avoue ce qui existait auparavant.

Constantin reconnut que l'empire n'avait plus de véritable centre : Rome ne pouvait

plus en servir ; c'était vers le Danube que se portait l'effort non interrompu des barbares ; et c'était en même temps du côté de l'Asie que les frontières étaient menacées. Les empereurs, depuis long-temps, s'étaient tenus éloignés de Rome ; et la nécessité où ils s'étaient trouvés de faire face sur plusieurs points, les avait obligés de partager l'empire. Bysance, placée sur les deux mers et sur le sol heureux de la Grèce, fut le siége nouveau que choisit Constantin. Rome ne renfermait plus que de vaines idoles des dieux que l'on cessait d'adorer. Le Capitole et ses grands souvenirs ne pouvaient plus échauffer que les discours.

Rome fut peu surprise de n'être plus le séjour des empereurs. Ce déplacement, reproché à Constantin par ceux qui veulent trouver le roman dans l'histoire, était préparé avant lui, et l'on ne vit depuis cette époque, même après le partage de l'empire, aucun César fixé à Rome.

Je ne suivrai dans ses détails ni l'histoire de Constantin, ni celle de ses successeurs. Des dissensions religieuses, auxquelles ils prirent trop de part, nous paraîtraient avoir

absorbé tous leurs soins, si nous nous en tenions aux écrivains zélés qui ont fait l'histoire de l'Église. On en trouve à peine la trace dans les mémoires d'Ammien Marcellin. Julien essaya un moment de relever les anciens autels : son règne ne fut que de trois ans. Revêtu de la pourpre, c'était la république qu'il encensait au nom des Dieux. C'était des ombres qu'il évoquait sans songer que son intervention devait seule détruire le charme. Il porta la guerre chez les Perses. Il prétendit venger la querelle antique de Rome; il montra des pensées, de l'esprit, du savoir : mais son règne ne fut qu'une scène dramatique dont une catastrophe cruelle fit le funeste dénoûment.

Bientôt après, l'empire fut de nouveau partagé entre Valentinien et Valens. Leur origine était barbare. Simples gardes des empereurs, le hasard les fit empereurs; car le sceptre du commandement au camp, était devenu celui de l'empire.

Théodose, victorieux partout où il parut, soutint, comme une digue puissante, une mer amoncelée et prête à se répandre; mais, sous le règne de ses enfans, l'empire n'eut

plus de barrières. Les Francs, déjà portés jusqu'en-deçà du Rhin, se mirent en possession de la ville de Trèves, et Pharamond, leur chef, est regardé généralement comme le vrai fondateur de notre monarchie. Les Goths se portèrent sur le midi de la France, et sur le nord de l'Italie. Les Vandales passèrent en Espagne; ils allèrent conquérir l'Afrique; et, pendant que nos Clodion, nos Mérouée, nos Childéric s'avançaient chaque jour dans les Gaules, Alaric venait jusqu'à Rome, et Odoacre avait été proclamé roi d'Italie.

L'empire d'Occident fut détruit, quelques efforts qu'eût tentés Stilicon, sous le nom de l'empereur Honorius; mais les barbares étaient ou devenaient chrétiens, et ce titre seul adoucissait leurs mœurs. Il venait de créer entre eux et les vaincus un nombre de notions communes; les pontifes, au nom de Dieu, pouvaient apaiser leur colère et leur imprimer le respect. Ces guerriers prétendaient d'ailleurs à s'établir; ils aspiraient à se fixer; et dans les Gaules et dans l'Espagne dépeuplées, dans l'Italie, dont les campagnes n'avaient été depuis long-temps

cultivées que par des esclaves; une population neuve remit une vie nouvelle. Rien ne fut altéré dans le régime des villes. Théodoric, roi à Rome, en devint le restaurateur; et, peut-être, c'est à nos pères que l'Europe a dû d'éviter le ravage et le joug des Tartares. Les Huns, conduits par Attila, s'étaient avancés à Châlons; Actius et les légions romaines n'auraient pu résister à ce fléau de Dieu; Mérouée, l'ennemi des Romains, se trouva leur allié contre l'ennemi commun, et le triomphe qu'ils obtinrent assura à l'Europe le cours de ses destins.

Près d'un siècle s'était passé depuis ces grands événemens, quand, vers le milieu du sixième, l'empereur Justinien, successeur de Justin, son oncle, et, comme lui d'origine barbare, conçut le dessein de reconquérir l'empire d'Occident tout entier. Bélisaire était l'instrument qui devait lui en donner la gloire : un succès absolu marqua l'expédition qu'il fit d'abord contre l'Afrique. Les Vandales, quoique amollis dans les délices de cette province, se défendirent avec vigueur; mais un peuple ainsi transplanté ne formait point encore une

masse affermie; et les Vandales disparurent. Les Goths restaient à chasser de l'Italie. Théodoric avait cessé de vivre. Victime d'une odieuse trahison, la grande Amalazonte, sa fille, n'avait gouverné qu'un instant. Vitigez, Totila, soutinrent avec un singulier courage l'attaque puissante de l'empire, dont les sujets, tous Grecs, s'intitulaient Romains; ils succombèrent cependant : mais le successeur de Bélisaire, Narsès, aigri par les persécutions de l'impératrice Sophie, appela lui-même les Lombards. Les Goths étaient presque détruits; les Lombards prirent leur place, et ne laissèrent à l'empire grec, dans toute l'Italie, que la possession de quelques villes.

De plus grandes révolutions se préparaient dans le Midi : un prophète allait s'élever qui, réunissant toute l'Asie sous une même loi religieuse, comme toute l'Europe était unie sous le joug du christianisme, allait trancher le monde en deux parts. On sait assez quelle fut l'extrême rapidité des conquêtes de l'islamisme et des Arabes qui le proclamaient; mais ce système religieux, si facile à propager peut-

être parmi les tribus ignorantes auxquelles il portait des clartés, est bien moins que le christianisme propre à s'allier à l'idée de la patrie. C'est la famille qui fonde une patrie, et le musulman polygame trouve la sienne à peu près partout où ses désirs sont satisfaits. Les invasions alors décidaient le sort du monde : l'Égypte enlevée, l'Afrique parcourue, l'Espagne fut bientôt conquise. Les Sarrasins et Abderame pénétrèrent au sein de la France, et ce fut Charles Martel qui, dans les plaines de Tours, arrêtant le torrent dans sa course terrible, détruisit l'innombrable armée qui se promettait de tout envahir.

Le fils de ce héros, Pépin, devenu roi, porta sur l'Italie ses avides regards. Une puissance s'était formée au milieu de l'Italie même : sans armes, sans soldats, elle avait succédé à la dignité de l'empire. L'évêque de Rome, le chef naturel de l'Église, parmi tous les orages causés en Italie par le conflit des puissances guerrières, était devenu le recours, et quelquefois même le sauveur de tout le peuple et de la cité.

L'influence morale et révérée des papes avait presque mis Rome au rang des républiques; et, depuis près de deux siècles, elle résistait par eux à l'effort constant des Lombards. Elle aurait enfin succombé, si Zacharie n'eût invoqué Pépin, et ne fût venu en France le sacrer de l'huile sainte. Pépin passa les monts; il vainquit les Lombards; et, lorsque Charlemagne les eut anéantis, le pape Léon, osant rallumer le flambeau de Rome long-temps éteinte, proclama l'empire recréé, et posa la couronne d'Auguste sur le front de son libérateur.

Une femme alors occupait le trône que Constantin avait fondé. Irène, après avoir flatté son fils d'un hymen avec l'une des filles du héros de l'Occident, avait, pour elle-même, projeté cette alliance, et désiré quelque temps d'épouser Charlemagne. Elle avait eu la gloire d'apaiser les troubles de l'empire, et le schisme des iconoclastes avait cédé à son habileté: c'était, sans doute, alors une grande victoire. Dans nos siècles modernes, où l'esprit est distrait, nous n'avons presque plus l'idée de la tenacité des opinions de secte, et de

l'espèce de fanatisme qu'elles peuvent entraîner.

L'opiniâtreté parmi nous ne doit pas être combattue; on réussit à lui donner le change: ce n'est plus que dans le peuple, dans la masse des nations à qui les plaisirs de l'esprit sont encore trop étrangers, que les opinions se prolongent, et, à quelque égard, s'endurcissent.

Tout, à l'époque dont nous traitons, était encore de conviction dans les opinions religieuses. Le christianisme, à sa naissance, n'avait été de toute part embrassé qu'au travers des obstacles mis par une autorité puissante. Les dogmes et leurs expressions, sujets constans d'examen et de méditations, avaient ensuite fourni matière à des interprétations diverses, et les esprits s'étaient passionnés, comme pour des vérités dont le salut dépend. Tout alors fut une hérésie ; tout fut soutenu et combattu avec l'entêtement de secte que les écoles philosophiques n'avaient pas cessé de nourrir, et avec l'acharnement que peut inspirer l'intérêt le plus impérieux.

A une époque où les plus farouches des

barbares, les Bulgares, les Arabes, les Huns entamaient chaque jour l'empire et y faisaient peu à peu oublier tous les arts; lorsque les Grecs gardaient encore les souvenirs du paganisme; quand les images où la sculpture semblait avoir imprimé le caractère, et jusqu'au souffle de la divinité, troublaient peut-être encore, malgré leur froid silence, des esprits égarés par les subtilités; quand les Sassanides, en Asie, ne souffraient d'autre culte que le culte pur du feu; lorsque les musulmans renversaient les images et que les juifs en conservaient l'horreur, s'étonnera-t-on que des chrétiens, qui frémissaient à l'idée seule d'idolâtrie, les proscrivissent avec fureur; et que ceux qui, parmi eux, n'y voyaient que des symboles, les soutinssent avec tant de zèle, indignés qu'on voulût les traiter d'idolâtres?

Le dogme, au reste, après toutes ces épreuves, est toujours demeuré intact; et, tel que l'or dans la fournaise, ni la flamme, ni la fumée, n'ont pu altérer son essence.

Parmi les empereurs qui, depuis la race de Constantin, avaient tenu le sceptre dans

Bysance, il s'était trouvé de braves guerriers. Le sort, la témérité, l'adoption, une sorte d'hérédité, avaient tour à tour désigné les maîtres de cet empire, dont le principe vital n'était pas épuisé, et qui devait se maintenir dix siècles, faible, mais respecté, comme un noble vieillard dont le secret n'est pas tout connu et qui se ranime quelquefois. Maurice, Héraclius, furent d'illustres chefs; et l'une des erreurs trop fréquentes, où l'étude superficielle de l'histoire entraîne l'esprit, naît de la confusion dans laquelle, sous prétexte de classer les temps, on se hâte de mêler des faits qu'il importerait de distinguer.

Plusieurs causes prolongèrent les destinées du Bas-Empire : la première, sans doute, fut l'unité de peuple; il était grec à peu près tout entier, et la gloire de Rome, comparable à ces âmes qui, selon Pythagore et les enfans de Brama, doivent user en ce monde plusieurs vies, s'était reposée dans son sein. La seconde cause put se trouver dans l'espèce de splendeur amenée par le commerce, dont l'Inde était la source, et dont la ville du Bosphore devait être

le centre opulent. On en peut trouver une troisième dans les jouissances de l'esprit, celle des arts, et de ce luxe qui les fait naître, les absorbe et les reproduit. Voilà ce qui constitue surtout les sociétés ; voilà l'heureux principe de la stabilité qui, surtout, distingue les nôtres. C'est ainsi que des arbres charmans, que des buissons ornés de guirlandes contiennent entre leurs racines, et raffermissent le sol qu'ombragent leurs rameaux ; les eaux ne rencontrent point de plus solides remparts, et c'est entre des bords verdoyans et fleuris, qu'en fécondant de riches campagnes, elles sont contraintes de poursuivre leur cours.

Les orateurs chrétiens, dans la Grèce nouvelle, nous font retrouver l'ancienne, et reconnaître son ascendant. Les pères de l'église gardent cette éloquence que la langue de Démosthène avait autrefois consacrée. L'éloquence fut le grand art que les Romains apprécièrent le premier. Née des besoins des hommes, elle prend les formes sublimes que le sentiment lui imprime; mais elle ne peut rien feindre, une grande cause doit l'inspirer. A ce moment,

où le christianisme venait, à découvert, répandre sur l'humanité souffrante les trésors de la charité, saint Basile, les saints Grégoire de Nice et de Naziance, saint Jean-Chrisostome, en développèrent les ressources ineffables. Libanius, toujours païen, maintenait à Athènes l'école, toujours célèbre, que Basile avait, avec lui, fréquentée au temps de leur jeunesse; mais, Basile, dans son église, instruisant, consolant, éclairant, comme un père, ce peuple de disciples dont il pénétrait le cœur, a laissé, sans le vouloir, sans le savoir peut-être, des discours admirés encore par les lecteurs les moins prévenus en faveur des sujets qu'il traite.

L'histoire, dans cette période, ne se produit qu'avec le caractère d'annales. Les historiens de l'église, comme Eusèbe, Socrate et d'autres, ne pouvaient que tracer des événemens récens, et dont leur siècle avait été témoin. Les écrivains que nous appellerons profanes, ne nous ont également transmis que les événemens postérieurs à la translation de l'empire. Les temps anciens de Rome leur étaient interdits; ils ne savaient même pas la langue de ses grands hommes.

Les temps plus anciens de la Grèce, voilés effectivement par la majesté de l'empire, n'avaient plus rien pour eux qui tînt de la patrie; car ils pouvaient eux-mêmes se supposer Romains. Ammien Marcellin, d'Antioche, nous a laissé des mémoires précieux sur Constance, sur Julien, sur leurs successeurs qu'il a servis. Procope nous a conservé l'histoire des exploits de Bélisaire, qu'il avait suivi constamment. Ces morceaux nous donnent la preuve que les monumens ont toujours une importance capitale; et que, lorsque les circonstances s'opposent à l'heureux développement de quelque branche de l'esprit humain, il en est toujours une que l'on peut cultiver.

Le théâtre, déjà si négligé à Rome, ne se releva pas à Bysance. Le christianisme avait proscrit les combats de gladiateurs, et même en grande partie ceux des bêtes farouches dans l'arène; mais le cirque, avec ses fureurs, plaisir sans variété, sans objet, où tout par conséquent dépend du spectateur qui s'y livre avec rage, le cirque, transporté en Grèce, y partagea bientôt les cités en factions: les verts, les bleus, eurent à Cons-

tantinople des partisans qui s'armèrent quelquefois; et l'on sait quelle couleur soutenait Théodora, en dépit des vœux de Justinien, qui affichait le parti contraire.

De grands édifices furent élevés: la piété consacra des temples magnifiques; et Sainte-Sophie, devenue mosquée, nous en atteste la splendeur. Le beau caractère grec y put être altéré sans cesser d'y paraître encore et ce ne fut que dans l'Occident que l'architecture prit cette hardiesse et cette légèreté qui distinguent le genre gothique.

La période qui nous occupe ne peut, sous le rapport des productions de l'esprit, être envisagée à la fois. Le premier des cinq siècles dans lesquels nous l'avons comprise, depuis Constantin, en est sans doute le plus brillant; mais, si les citations paraissaient ensuite nous manquer, il faudrait dire qu'on ne sait point à quels auteurs le roman dut alors ses plus charmantes illusions, et quelle est la plume qui nous a transmis les naïfs soupirs de Daphnis, et les malheurs de Chariclée! Il faudrait dire que Photius a été le plus savant des hommes; qu'Anne Comnène, fille d'Alexis, est au rang des meilleurs écri-

vains de l'histoire; et qu'enfin, au quinzième siècle, ce furent les Grecs dispersés qui vinrent instruire l'Europe, et y rappeler le bon goût.

Quelle qu'ait été sur l'une l'influence de l'autre, les deux langues latine et grecque ne se sont jamais mélangées. Saint Augustin, enfant de l'Afrique, saint Ambroise, et même saint Jérôme, qui vécut long-temps en Orient, ont tous écrit dans la langue latine. Peut-être on est surpris en lisant Augustin, de trouver tant de grâces, tant d'esprit, au milieu de ce siècle battu par tant d'orages. La musique, dans l'Occident, doit son introduction au grave et saint évêque Ambroise. Il transporta dans son église les chants de l'antique Lydie. Saint Grégoire, pape, leur donna depuis ses soins; et quand Charlemagne vint à Rome, charmé des concerts dont les temples retentissaient, il fit venir, pour sa chapelle, des chantres pris en Italie.

Les muses latines respirèrent quelque temps, et dans l'Italie elle-même, et dans la Gaule narbonnaise, et en quelques villes de l'Espagne.

Ausone, enfant des Gaules, n'eut d'autres précepteurs que les maîtres vantés par lui, qui honoraient les colonies romaines. Précepteur à son tour du jeune empereur Gratien, il réunit la pourpre consulaire au verdoyant laurier de poëte. Les vers d'Ausone ont bien pu mériter la distinction qu'ils obtinrent; mais le nom qu'ils lui ont fait est indépendant des honneurs dont voulut le combler son élève; et c'est le poëte, non le consul, que nous célébrons dans Ausone.

Je ne puis citer tous ceux dont les productions mériteraient un souvenir. Je me borne à faire observer que deux ou trois des plus belles pièces d'Ausone sont des œuvres toutes chrétiennes. C'est également en philosophe chrétien que le favori, et enfin la victime du roi Théodoric, le célèbre Boëce, a traité dans son poëme le beau et grand sujet de la consolation, si précieux aux âmes sensibles.

Le christianisme en effet est l'âme de cette littérature nouvelle. Hors de lui c'est la guerre, les changemens d'empire, toutes les révolutions. Il avait recréé partout une active philosophie. Jadis on avait vu les py-

thagoriciens former entre eux un institut; on avait vu les cyniques d'Antisthène se charger d'une besace, et, mendians volontaires, mépriser et rejeter toutes les richesses du monde; les disciples de Platon, ceux de Zénon surtout, affectaient de s'éloigner de la corruption publique; et tous les genres d'abstinence, de règles extérieures et de privations, rentraient d'eux-mêmes dans leur système; les épicuriens enfin ne semblaient se livrer à tout, que parce qu'ils ne tenaient à rien. Les philosophes formés chez les chrétiens se retirèrent absolument du monde. L'Évangile prêché aux simples, aux plus pauvres, aux moins instruits, savait pénétrer dans les cœurs aussi bien que dans les esprits; et un peuple entier y prit part. Avant le règne de Constantin, la seule profession de chrétien pouvait suffire au zèle le plus fervent; mais quand la religion se fut assise avec les Césars sur le trône, les déserts de la Thébaïde furent bientôt peuplés de solitaires. Leur nombre, avec le temps, les fit se réunir; et bientôt de saints monastères offrirent aux femmes, comme aux hommes, une retraite contre le siècle. De

ces enceintes, comme d'un vase d'où s'exhalent de suaves parfums, se répandit et se fixa dans le monde l'idée sublime du renoncement à soi-même, de l'immolation du corps à l'âme, du néant des grandeurs humaines; idées hautes et salutaires qui consolent l'être souffrant, modèrent l'ambitieux parvenu, et donnent un frein nécessaire à l'odieuse fureur d'acquérir.

L'Occident eut bientôt de nombreux monastères, et c'est à l'ombre de leurs cloîtres que le flambeau de l'esprit humain a entretenu ses vivifiantes clartés. Leurs murs sacrés furent des archives où se conservèrent les biens que nous avons sauvés. L'esprit, enfin, s'y entretint et s'y nourrit d'idées paisibles: tout homme, comme chez les barbares, ne fut plus désormais nécessairement armé. Cassiodore, ministre des rois goths, aspira au repos dans un pareil asile. Le monastère de Squillaci fut élevé par ses soins, et l'un des règlemens qu'il y mit en honneur, fut celui de copier habituellement des livres.

Il serait, je pense intéressant de concevoir par la pensée ce qu'eût été le sort

du monde, si les lumières émanées du christianisme n'eussent éclairci la sombre nuit que venait apporter l'invasion des barbares. C'était maintenant pour tout un peuple qu'il fallait une morale pure dont le joug volontaire suppléât le joug forcé, que la Grèce et l'Italie avaient imposé de tout temps sur une multitude esclave.

Les barbares changèrent sans dessein les relations de l'antique servitude. Attachés exclusivement au maniement des armes, comme un titre de leur gloire et de leur supériorité, ils laissèrent partout aux vaincus les travaux mécaniques et les travaux des champs. Le simple servage, peu à peu, remplaça l'esclavage réel; et quelque odieux que paraisse aujourd'hui l'assujettissement de la glèbe, nous devons le considérer comme un degré d'affranchissement après lequel un pas, un seul pas restait à faire.

La religion chrétienne était assurément le véhicule le plus puissant de ces idées philosophiques, qui devaient un jour former sur la terre le système de la liberté. En proclamant l'égalité devant Dieu, elle prêchait les vertus qui peuvent seules la maintenir:

elle les prêchait dans tous les rangs de la société; elle appelait les petits et les grands à des mérites égaux, à de communes récompenses. Mais les faibles paraissent partout les objets de sa prédilection. Notre église naissante encourage de toutes parts, et la vertu qui les éclaire, et la vertu qui les soulage. Saint Martin, de soldat des légions romaines, devenu pasteur de l'église de Tours, est surtout précieux à ses regards par cette charité touchante qui le fait revêtir de son manteau l'infortuné qu'il a rencontré nu. Sainte Geneviève de Nanterre, en gardant ses moutons, devient un modèle de piété, d'innocence et de douceur. Patronne de la ville de Paris, depuis douze siècles à peu près, le nom de cette humble et sainte villageoise a porté plus d'une fois de célestes consolations; elle a fait pratiquer d'admirables vertus à de simples vierges comme elle.

L'épithète de saint est plus souvent donnée dans ces premiers siècles de l'église, qu'elle ne l'a été depuis. Une sorte d'acclamation décernait alors cet honneur.

Qui pouvait mieux mériter ce beau titre qu'un saint Jean-Chrysostome, cet ange de

l'éloquence; qui, réuni à ses frères dans Antioche, consacrait ses journées à les consoler dans leurs peines, à dissiper leurs cruelles inquiétudes, après le malheur qu'ils avaient eu d'irriter l'empereur Théodose, en renversant toutes ses statues? Confondu avec les coupables; et se disant coupable avec eux, le serviteur de Dieu, devenu celui des hommes, demandait leur grâce avec larmes; et il eut le bonheur de la leur annoncer. Qui eût refusé le titre de saint à cet auguste Ambroise, écartant Théodose lui-même du sanctuaire où il se présentait, après que sa gloire s'était souillée du massacre de Thessalonique, ordonné par vengeance dans un moment de fureur? Philosophes, rendez hommage! Ces vérités que votre esprit conçoit, votre cœur peut les adorer: elles unissent la terre et le ciel. La pourpre put céder sans en être avilie. Le repentir entra dans l'âme d'un héros; il revint à lui-même; il répara de son crime ce qui était encore en son pouvoir; et l'homme de Dieu apprit au vainqueur de la terre que, pour être un grand homme, il fallait être homme d'abord.

Dans nos Gaules, saint Remy, en baptisant Clovis, arracha nos tribus françaises aux ténèbres qui les eussent promptement englouties. Nous trouvons après lui un saint Germain d'Auxerre, un saint Léger, et tant d'autres pasteurs dont le zèle se distingue dans les oscillations du berceau de notre monarchie. On dirait des lampes d'or qui suivent les mouvemens d'un vaisseau agité, et ne cessent de porter au pilote les secours de leurs brillantes lueurs. La religion, en un mot, consacrant de toutes parts les bases morales et positives de la société chez les hommes; le midi de l'Allemagne, la Bavière, tous les pays enfin qui en reçurent les dogmes, admirent avec elle la civilisation que les mœurs du siècle comportaient. Le sentiment d'indépendance, qui avait rehaussé l'esprit des fières tribus venues du Nord, se mêla aux nations nouvelles. Les champs de mars et de mai sont parmi nous la preuve d'une liberté sage. Charlemagne y dressa ses beaux capitulaires au milieu de ses pairs et de ses sujets armés; et l'on sait que les Goths, aussi bien que les

Lombards, formèrent, vers les mêmes époques, des codes de leurs lois civiles.

La religion chrétienne répandit dans tout l'Occident la connaissance de la langue latine ; et c'est assurément l'un de ses bienfaits littéraires qu'on doit le plus apprécier. En y portant des idées d'ordre, elle y porta celle des arts ; et, pour ne parler que de la France, ne voyons-nous pas Childebert fonder auprès de Paris l'église de Saint-Germain-des-Prés, cette église dont l'antiquité doit imprimer aux cœurs français le respect d'une chapelle de famille? Brunehaut, princesse d'Espagne, et de la race des Visigoths, exécuta d'immenses travaux à l'imitation des Romains. Les mœurs tenaient encore partout de la barbarie, que l'esprit de toute part voulait en dégager. Grégoire de Tours et Fredégaire écrivirent, dès ce temps, des chroniques ; l'évêque Fortunat fit des vers : mais Charlemagne forma le premier une académie véritable; il y prit le nom de David; on y vit briller le nom d'Homère: ses filles y eurent un rang; et ceux que l'amour en secret avait fait leurs époux, en

soutinrent surtout la gloire. Le célèbre Alcuin, né dans la Grande-Bretagne, mais nourri au sein de l'Italie, fut le maître dont l'empereur ne dédaigna pas les leçons; et l'Université de Paris s'enorgueillit de compter Charlemagne au nombre de ses fondateurs.

Après la mort de ce grand homme, l'empire d'Occident se trouva trop étendu. Les liens que forment le commerce et les arts, ne se ramifiaient point assez pour en consolider l'ensemble. Ce n'étaient plus, comme au temps des Romains, des colonies victorieuses qui exploitaient un sol conquis et négligé; ce n'était plus ce système d'esclavage qui, dérobant presque aux regards une considérable portion de la race humaine, n'y laissait distinguer que des hommes libres, et un peu nombreux. D'immenses contrées venaient d'acquérir une importance politique; le nombre des hommes à compter y était devenu infiniment plus grand; et celui des appuis obscurs, mais réels, de l'ordre social, s'était également accru : ce peuple de serfs, d'habitans, d'hommes d'un ordre inférieur enfin, mais

cependant à peu près libres, et tous à différens degrés, changeait toutes les combinaisons que l'ordre social avait jusque-là supposées : la création seule du clergé, de son influence, de sa milice, prise dans tous les rangs de l'état, devait renouveler toutes les notions humaines ; le défaut d'équilibre et la nécessité firent éclore, en peu d'années, un nombre successif de dispositions sociales, qu'on aurait pu dire provisoires, et qui d'elles-mêmes devaient se modifier.

L'empire d'Occident se partagea entre Louis-le-Débonnaire et ses farouches enfans. Il n'est point de mon sujet de retracer ici leurs tristes différens ; mais, si nous pouvions écarter les titres réciproques et de fils et de père, qui nous les font paraître odieux, nous y verrions les combats et les guerres que des chefs encore barbares, et maintenus tels parmi les armes, dûrent nécessairement se livrer. Les rapports qui rapprochent les hommes, et qui parviennent à confondre et à réunir leurs efforts, sont d'autant plus puissans qu'ils sont multipliés, et par-là même plus délicats. Ces rapports si heureux manquaient, du moins

en nombre suffisant, pour que leur action fût efficace; toutes les puissances s'isolèrent en se concentrant; les parties de l'empire d'Occident devinrent des états nouveaux, et se subdivisèrent encore; tous les châteaux devinrent des citadelles; et la hiérarchie féodale, que l'orgueil parvint à maintenir, fut parmi nous la seule base sur laquelle la société put se reconstituer un jour.

Les hommes, cependant, avaient assez goûté d'une civilisation naissante pour ne prétendre pas y renoncer entièrement. Les seigneurs rendaient la justice, et maintenaient entre leurs vassaux l'espèce de droit consacré par l'équité commune. La mitre pastorale était plus respectée que le cimier noirci du guerrier redoutable. Le monastère, bâti au fond d'une vallée sombre, et peuplé d'hommes de toute naissance, voyait prosterné dans ses cloîtres le suzerain affligé de remords; le fils d'un habitant de ses vastes seigneuries, revêtu de cette puissance que la terre ne donne point, réconciliait avec le Ciel celui que n'eût point fait reculer une armée, et qui recevait à genoux cette céleste faveur. Ces âmes sans culture, mais non sans éner-

gie, étaient toutes prêtes enfin à révérer les œuvres merveilleuses qu'il n'appartenait qu'à l'intelligence humaine de produire. Le siècle, sous leur masse, parut rétrograder; mais leurs esprits à eux ne rétrogradèrent pas : avides de lumières alors à leur portée, ils ne manquèrent jamais de les respecter et de les saisir; en dépit des vestiges d'ignorance ou de violence que ces siècles peuvent présenter, je vois déjà se couronner les créneaux d'où le jeune troubadour pourra être écouté; mais, avant tout, j'entends retentir le pont-levis; l'ébranlement de ses chaînes bruyantes m'annonce le retour d'un noble chevalier dont l'épée généreuse a défendu un opprimé ou délivré la beauté malheureuse.

On a disputé quelquefois sur l'origine de la chevalerie; on trouvera plus tôt la date de ses plus anciens monumens, que celle de sa propre existence. Il y eut un chevalier, le jour où un guerrier sans peur, noblement exercé au maniement des armes, protégea l'orphelin, et secourut la vierge en péril. Plus les passions de cet âge avaient d'âpre énergie, plus une morale austère dut en ré-

gler l'essor; et, si rien n'arrêtait le baron qui bravait son égal, les larmes d'une infortunée dûrent toujours le contenir. Dieu se plaça entre elle et lui; et la vertu acquise par le héros fit la gloire de sa conquête.

J'anticipe sans doute sur l'histoire d'un beau système, qui ne fut fixé par des lois que quand l'état de la société en changeait les applications. Mais il est de l'homme d'être bon quand il se sent puissant et brave. Le château fut plus destiné à la sauve-garde des champs qu'à l'oppression du laboureur; et, pendant ces guerres intestines, s'il n'en avait été l'asile, la population eût péri.

L'esprit religieux de ces temps y maintint, malgré des excès, quelque morale et quelque notion de charité et de justice.— Les superstitions, quelque bizarres qu'elles soient, ne nous obligent pas à rougir; un bienfait, une vertu, s'y rattachent toujours; et la sincérité des prières qu'on y fit, rendent sacrés pour nous jusqu'aux sombres vitraux de la plus obscure chapelle.

Ce ne fut qu'à la voix de Dieu, que les guerres particulières furent interrompues par des trèves; et ce fut aux guerres entre-

prises pour sa cause que l'Europe toute entière dut son affranchissement. Mais ce temps était loin encore; trois siècles à peu près, séparent le couronnement de Charlemagne à Rome, et celui de Godefroy de Bouillon dans la sainte Jérusalem. L'Europe avait encore des invasions à éprouver; les hommes du Nord devaient former sur elle de redoutables entreprises; et, s'il n'est pas de mon sujet de suivre le fil de leur histoire, il me sera du moins permis de faire précéder les hauts faits dont je vais donner le récit, de quelques considérations sur ces nouveaux guerriers du Nord, sur ces Normands d'abord si redoutés, et si promptement assimilés pourtant à notre noblesse la plus brave.

Les Normands étaient des pirates à qui leur séjour près de la mer avait donné le goût et l'audace des expéditions maritimes; ils étaient barbares comme l'avaient été les Goths, les Francs, ou les Vandales qui se confondaient maintenant sous le nom d'Européens; leur climat rigoureux, peu propre à la culture ou à l'entretien des troupeaux, les obligeait depuis long-temps à chercher

leur subsistance dans la pêche, ou dans le pillage. Sous le ciel plus heureux de la Grèce, les rois mêmes, aux temps héroïques, n'avaient été que des pirates; et l'enlèvement de la toison d'or a consacré l'idée que les habitans agrestes et hardis de tant d'îles et de rivages se formaient du droit de la guerre. Le Jutland, la Scandinavie n'étaient pas, à l'époque de leurs grandes émigrations, plus peuplés qu'ils ne le sont de nos jours; toutefois, sans commerce et sans agriculture, ils ne pouvaient suffire à leur population. Quelques courses des Normands furent signalées sur nos côtes dès le commencement de notre monarchie; mais ce fut au neuvième siècle, et Charlemagne vivant encore, que l'on crut le danger imminent. L'Angleterre s'y trouva exposée la première. La monarchie saxonne, qu'Ecbert avait heureusement réunie, fut assaillie sans relâche, et bientôt ébranlée; et le triomphe d'Alfred-le-Grand fut de parvenir à vaincre les Danois. Cet homme extraordinaire fit connaître à son siècle quelle supériorité les lumières acquises peuvent encore prêter au génie. Alfred avait été élevé à Rome; *il* y

avait reçu tout le savoir du temps, sans avoir négligé les talens de sa nation. La harpe d'un barde à la main, il pénétra dans le camp des conquérans du Nord, il en connut toutes les dispositions; et reprenant, comme Achille, le glaive après la lyre, il vainquit et repoussa ceux qu'il venait de séduire par ses chants.

L'Angleterre doit à ce héros la fondation de l'université d'Oxford; et le célèbre Scot, contemporain de ces agitations belliqueuses, nous apparaît comme le sphinx entre les enfans de Cadmus.

Pendant qu'Alfred contenait les Danois, des flottes innombrables, remontant la Seine, la Loire, ou la Garonne, dévastaient la France désolée; et durant le siècle qui suivit le couronnement de Charlemagne ce ne fut qu'à prix d'argent que nos rois réussirent à obtenir des trèves. Les Normands s'éloignaient et revenaient plus nombreux, toujours plus attirés par les riches rançons qu'arrachait leur fureur. Il semblait qu'aucune valeur ne pût soutenir leur choc toujours inattendu; la dévastation, le carnage, un horrible pillage, marquaient partout leurs

pas. On résiste à un incendie ; l'inondation commande la fuite, et le courage cesse où le destin est aveugle.

Paris pourtant osa leur résister. Cette ville, alors renfermée entre les deux bras de la Seine, et déjà capitale d'une vaste monarchie, opposa au siége des Normands la plus héroïque défense. De tels exploits furent célébrés en vers. Abbon, contemporain et témoin oculaire, fit un poëme de son récit ; et quoiqu'il soit écrit dans une langue barbare, composée de mots latins qui ne se comprennent plus, on y cherche avec intérêt, on y découvre avec plaisir l'héroïsme vivant de nos pères.

« O Lutèce ! ô Paris ! s'écrie le naïf auteur ; toi qui reposes au milieu de la Seine, tu te proclames la première au milieu du royaume poli qu'habitent les enfans des Français ; tu chantes : Je suis reine, ma cité brille sur toutes les cités ; tous me révèrent, oui, tous. Quiconque admire la splendeur des Français, commence par te rendre hommage ; sois fière d'être une île. Un fleuve t'embrasse de ses bras caressans ; il enveloppe tes murs. Ses eaux baignent les rives où tes deux

ponts s'appuient : des tours tutélaires te protègent, et à tes portes, et à leurs têtes. Dis-nous donc, ô cité charmante! dis-nous ce qu'a tenté contre toi cette race danoise, favorisée de Pluton! Mais le ministre du Seigneur, le héros pacifique, Goslin, ton bienfaisant pasteur, alors te prodiguait ses secours paternels. Je m'étonne, m'a-t-il dit; aucun ne pourra-t-il raconter notre histoire? Toi-même tu fus témoin, tu as vu de tes propres yeux. Je répondis : J'ai vu, et vous serez obéi. »

Après cet exorde, où l'on ne peut, sans sourire, voir exalter la cité magnifique dont les masures à demi ruinées, de nos jours, disparaissent au sein de Paris, qu'elles ont jadis seules composé. Le poëte voit arriver les vaisseaux, ou les barques, dont la Seine se trouve couverte, et qui pendant un espace de deux lieues ne permettent plus de distinguer son cours.

Sigefroy, le chef des Normands, le chef de ses égaux, se présente à Goslin; il ne demande que le passage; il veut respecter le pontife; il veut respecter le comte Eudes, ce protecteur de la cité, qui devait un jour

en être roi. Le ministre du Seigneur réplique avec courage : « Charles, notre monarque, nous a confié la ville ; le monde presque entier, après Dieu, ne reconnaît point d'autre maître. » Des injures interrompent le fidèle et brave pasteur ; la guerre commence au point du jour.

Les Normands se précipitent, et attaquent la tour. La ville retentit, les citoyens s'agitent, les ponts sont ébranlés. Le comte Eudes, Robert, son frère, rayonnent entre tous les guerriers. Le comte Ragénarius, l'intrépide Ébolus, abbé, neveu du pontife, secondent leurs vaillans efforts. La tour, encore non achevée, cède en partie à ses assaillans acharnés. Dans la nuit on la relève ; sa base était solide ; les Danois la revoient en revoyant le jour. La tour nocturne est de nouveau battue. Plus forts que tous les autres, et le comte et l'abbé portent partout leur invincible bras. Eudes atteint de son dard l'ennemi qui s'avance ; on verse l'huile bouillante et la poix enflammée. « Courez, Danois, courez aux flots que roule la Seine ; vous brûlez, vos chevelures élégamment tressées ont été atteintes par

le feu. » Eudes les abbat sans nombre. Ébolus le surpasse. Une flèche qu'il a lancée perce sept ennemis : « Qui voudra, dit-il, en raillant, venir s'enferrer dans ma broche? »

Le désordre de cet assaut, la violence des chocs, les plaintes des mourans, les cris de ceux qui combattent, tout est peint dans le récit du poëte avec une frappante énergie. Les Normands mettent le feu à la tour; mais Dieu a pitié de son peuple. « Vulcain est vaincu par Neptune, » et le premier combat est fini.

Le poëme d'Abbon est trop long pour en continuer l'analyse ; ce sont d'ailleurs toujours des combats du même genre ; « tels que de vigilantes abeilles qui rapportent, chargées de butin, les dépouilles du thym et des fleurs des prairies, les Normands se pressent vers la tour; Mars en fureur se lève, et domine plein d'orgueil. « Goslin se montre avec courage ; Ébolus, son neveu, ce belliqueux abbé, Robert, Eudes, Ragénarius, Utto, Ërilangus, tous se précipitent où le danger les appelle. Eudes atteint un Normand chaque fois qu'il lance un trait : on ne voit, du haut de la tour, que des bou-

éliers peints; la terre en est couverte, et depuis la tour jusqu'aux cieux l'air n'est traversé que par des flèches.

Goslin, lévite et guerrier tout ensemble, invoque avec ardeur les secours du Très-Haut; il invoque la Vierge sainte, il invoque saint Germain, jadis évêque de la cité. Le Dieu tout-puissant exauce les vœux du saint, et le pont que les flammes auraient pu dévorer est préservé de sa ruine. Mais bientôt, au milieu de la nuit, ce pont s'écroule, et cède au courant impétueux du fleuve; la Seine est débordée. Les Normands se jettent dans des barques; ils les chargent de leurs armes, ils attaquent la tour, ils en atteignent le pied; des efforts surnaturels parviennent, comme par miracle, à sauver la cité; et, après de nouveaux efforts, c'est encore avec de l'argent que le roi Charles rachète sa capitale; il ne paraît dans le poëme que pour conclure ce traité; il meurt, et le comte Eudes est salué roi. Il est le vrai héros du poëme.

Ce poëme peut servir, mieux que toute autre chronique, à peindre les mœurs de ce temps. Il annonce la valeur et la force

des combattans, et les sentimens religieux, peut-être même superstitieux, dont les cœurs étaient pénétrés. On ne peut voir sans plaisir que, même à cette époque si sombre, la poésie, les muses de la Grèce n'étaient pas étrangères aux rives de la Seine, à ces rives souvent dévastées, et dont une forteresse, qu'on appelait une ville, occupait l'île centrale. Tu as tout vu, disait Goslin; sache proclamer nos exploits. Des vers flattaient ces oreilles que le fracas des armes n'avait point effrayées. L'idée de la gloire, jointe partout à celle des beaux-arts, donnait un prix inexprimable aux accords d'une lyre grossière. Peuple, prélats, comtes, roi, tous combattaient, et tous voulaient être chantés.

C'est encore dans un poëme, ou un roman en vers, qu'on pourrait trouver le récit de l'établissement définitif des intrépides Normands dans la Neustrie. Ce roman fut écrit seulement à la fin du douzième siècle; il est en langue romance, calqué sur deux chroniques, et il a été imité dans une chronique postérieure. Ces poëmes, ces romans sont l'histoire du temps scrupu-

leusement suivie, et tous les ornemens qui y sont attachés y sont tout-à-fait accessoires.

Les Normands voulaient une patrie. Ces côtes, qu'ils avaient tant de fois ravagées, leur furent abandonnées par le roi Charles-le-Simple. Rollon ou Ron, chef des Normands, et d'origine royale, obtint la main de Gisèle, fille du roi français, et reçut la Normandie à condition d'hommage. Le poëme dit qu'en rendant cet hommage le Scandinave trop fier, à genoux devant le roi, lui tira le pied, comme pour le baiser, et le fit ainsi tomber à terre. Rollon, pour conclure ce traité, se soumit au christianisme; il reçut le baptême, ainsi que ses compagnons, et, dès ce moment, ces redoutables ennemis ne furent plus en France, comme leurs nouveaux alliés, que de très-turbulens barons.

Tant de secousses amenèrent la chute des Carlovingiens; la maison de Charlemagne descendit de ce trône où elle n'avait pu se maintenir. Un édifice nouveau, constitué sur les bases que le besoin et les circonstances avaient établies, offrit à Hugues, comte

de France, une plus solide grandeur. Charlemagne, pendant un moment, avait forcé tous les ressorts; tout s'était relâché quand sa puissante main avait cessé de les tenir tendus. Hugues Capet prit le niveau de son siècle, et saisit un ordre de choses en équilibre avec l'état du monde connu. Ses successeurs n'eurent pas besoin de violences pour étendre leur influence; et lorsque leur prérogative parut peu à peu agrandie, c'est que la liberté s'augmenta, et que l'affranchissement du peuple renouvela la nation.

Le changement de la dynastie eut lieu en l'an 987. Déjà le sceptre de l'empire d'Occident, mal soutenu par Charles-le-Gros, avait passé, depuis près d'un siècle, dans une lignée étrangère, et l'Allemagne en était décorée. Dix siècles avaient bien changé l'état du monde depuis Auguste. La Germanie comptait des villes; elle avait des royaumes puissans, la Bavière, la Saxe, et tous les bords du Rhin, étaient maintenant réunis sous le joug bienfaisant du christianisme; leurs peuples gardaient dans les camps l'ardeur belliqueuse des tribus de

leurs forêts, et ils nourrissaient à la fois, et dans les cloîtres et dans les cours, des esprits aussi disposés aux ruses de la politique, qu'aux plaisirs d'une étude suivie. L'Italie renfermait des républiques, des suzerains et des vassaux; le souverain pontife de l'église exerçait, presque sans armes, une puissance illimitée; et Rome, siége de sa puissance, ne gardait plus d'autre vestige de son ancienne domination. L'empire, jadis romain, et maintenant seulement grec, placé même au-delà de la Grèce connue d'Auguste, et près de ces bords sauvages où le farouche Tibère laissa mourir Ovide, ne conservait en Italie que quelques territoires bornés, seuls débris de sa longue possession. D'autre part, un peuple oublié dans les sables, dans les déserts, quand Auguste, à Actium, triomphait et de l'Égypte et de la reine Cléopâtre, les Arabes avaient envahi cette Égypte, la Syrie et l'Asie entière. Un calife, à Bagdad, commandeur des croyans, dont il guidait les armes et dictait la prière, exerçait une puissance dont le principe, dont les moyens étaient hors du cercle d'idées que pouvait

embrasser Auguste. L'Afrique, l'Espagne méridionale obéissaient à ces nomades conquérans. Mais le nord de l'Espagne, comme au temps des Romains, habité par un peuple tout plein de la plus étonnante énergie, regagnait peu à peu le sol qu'un instant lui avait ravi; et, dès le temps où nous sommes parvenus, il affermissait ses conquêtes.

La féodalité, ce système inconnu à la Grèce, et inconnu à Rome, était la loi d'autant d'états où elle avait multiplié les centres, et renouvelé les germes de la vie : tel un grand peuplier tout prêt à dépérir, et dont tous les rameaux, heureusement transplantés, vont former en quelques printemps une forêt verdoyante.

Les Normands, introduits en France, y avaient paru en barbares; mais ils n'étaient point des sauvages. La poésie, dans tous les temps, avait charmé de ses accens les diverses tribus du Nord. Les druides, au temps de César, enseignaient, dans leurs vers, l'histoire de leurs guerriers, et chantaient, tour à tour, la gloire et la sagesse. Quelque ordre, quelque plan que Mac-

pherson ait prêtés aux poésies des Calédoniens, le barde original s'y retrouve; et, quand il appelle Malvina à pleurer le trépas d'Oscar, nous reconnaissons Ossian, nous voyons les nuages, et les âmes des braves tressaillent autour de nous. Les scaldes, chez les Scandinaves, ont égalé les enfans de Fingal. Ces chantres des héros assistaient aux batailles; ils recueillaient ce qu'ils avaient vu. Nulle louange non méritée ne faisait fléchir les cordes de leur lyre. Ils entouraient les rois, ils faisaient de leurs festins les fêtes de l'honneur; et, quand un des chevaliers dont nous allons parler, quand Roger, à son tour, courut en Italie pour y rencontrer des exploits, assuré de créer l'histoire, il voulut un historien, et Gaufredus Malaterra fut chargé de le devenir.

Non, ce n'est point une fiction que ces concerts du Nord qui transportent dans de froides régions les charmes divins de la Grèce. A la table d'un chef, parmi les Scandinaves, Phénius eût été accueilli, comme à celle d'Alcinoüs, et ses louanges, ses récits eussent arraché les pleurs d'un autre Ulysse. Le neuvième siècle fut celui du

triomphe de ces harmonieux et utiles improvisateurs. Ce fut celui des trophées de leurs braves qui allaient sur les flots chercher des aventures. La terre, disaient-ils, est un vaisseau aussi, le vaisseau qui vogue sur les siècles. Starkoster, l'Hercule du Nord, avait laissé des vers dès le sixième siècle : on a la chanson de mort de Regnier Lodbrog au huitième. Surpris en Angleterre, dans le Northumberland, par les ennemis que cent fois il avait vaincus, il les défiait encore dans la fosse, où de cruels tourmens le faisaient peu à peu expirer. « Nous nous sommes battus à coups d'épées, disait-il; mais le destin de l'homme fort, de l'homme valeureux n'est-il pas de tomber entre les premiers rangs sous une grêle de flèches ? Qui n'en est pas frappé traîne des jours pleins d'ennui. » « Nous nous sommes battus, reprend-il; mais c'est la noblesse des héros : qui aspire à l'amour de celle qu'il a choisie, doit être ardent et prompt dans le fracas des armes. Nous nous sommes battus; mais la joie comble tout mon cœur. Un festin se prépare dans le palais d'Odin. Assis bientôt dans le séjour des dieux, je boirai la bière

dans le crâne de mes ennemis ; l'homme courageux ne craint point la mort ; je ne prononcerai pas des paroles d'effroi à mon entrée dans le palais d'Odin. Nous nous sommes battus, mais Odin me rappelle : assis aux premiers rangs, je vais boire la bière à la table des dieux. La dernière heure de ma vie sonne, et c'est en riant que je meurs. »

Tout ce qu'un chant pareil peut avoir de féroce est expliqué par la situation, qui rappelle, dans son horreur, celle des prisonniers des forêts de l'Amérique, avec la seule différence que les cruels vainqueurs du Northumberland ne devaient pas, après son supplice, dévorer encore leur ennemi.

Les scaldes ont eu des chants plus doux. Ce même Lodbrog est célébré par eux pour ses constantes amours avec son Asclusa.

Plus tard, au onzième siècle, Hérald le Valeureux, brillant modèle des Amadis, servit et chanta tour à tour Élisabeth, fille de Jaroslas, prince russe, dont une sœur épousa alors Henri Ier, l'un de nos rois. Vrai chevalier errant, on le vit, sous les drapeaux de l'impératrice Zoé, vaincre les Sarrasins

en Afrique, en Sicile, et même dans la Terre-Sainte. On le vit braver les piéges que lui tendit l'amour, et, revenu fidèle et glorieux auprès de son Élisabeth, recevoir d'elle le prix de ses travaux, et remonter ensuite sur le trône de Norwège que ses pères avaient possédé. On a conservé la chanson que la tradition lui attribue : il y vante ses exploits, il y vante son adresse, il raconte que ses vaisseaux ont bravé partout les tempêtes et ont été l'effroi de l'Océan ; mais il répète, à chacun des couplets : « Une fille russe me méprise! »

On attribue aux hommes du Nord l'introduction de l'esprit chevaleresque en Europe, de cet esprit qui devait suppléer aux grâces poétiques des Grecs et à l'urbanité raisonnée des Romains. Artus et les chevaliers de la Table Ronde se trouvent placés, selon les traditions, au temps de l'heptarchie dans la Grande-Bretagne; et quoique Artus combattît les Danois, c'était constamment avec eux qu'il se trouvait en contact et en scène. Le brave Ogier, d'ailleurs, répond ici pour tous, et le jeune Suénon fournit à la première croisade un de ses épisodes les plus beaux.

En jetant les yeux sur le siècle qui s'ouvre, après ceux que j'ai parcourus, je demeure frappée du nombre d'événemens qu'il appartenait alors à quelques hommes de produire presque indépendamment de leurs nations respectives. De simples chevaliers, conquérant à eux seuls la moitié de l'Italie, vont y fonder un empire puissant; le Cid va conquérir le royaume de Murcie; Guillaume de Normandie, soumettre l'Angleterre; et, à la tête des croisés que leur volonté seule aura pu réunir, Godefroy de Bouillon, roi à Jérusalem, se verra entouré par autant de souverains que les villes d'Antioche, d'Édesse, de Tripoli auront dû se donner de maîtres. Chaque siècle dans l'histoire semble avoir eu sa tâche. Les barbares, en se débordant, renouvellent l'Europe esclave, et ils en peuplent les forêts. Charlemagne, entraîné par un génie puissant, réunit un instant cette masse incohérente, et en chargeant son front du diadème d'Auguste, c'est l'Europe qu'il couronne, c'est elle qu'il comble de gloire; c'est entre ses mains que la sienne place le sceptre de la reine des nations; l'Europe est maintenant le véritable empire

dont la Grèce n'est que le fantôme. Mais, au premier rang de l'univers, c'est dans son propre sein que l'Europe doit maintenant concentrer ses efforts. Deux siècles de confusion lui suffiront à peine pour préparer ses destinées immenses. L'ordre féodal s'y combine, et il est remarquable sans doute que ce système, modifié tant de fois durant le cours de huit cents ans, exerce encore de nos jours une considérable influence.

Tout se prépare dans l'ordre moral, aussi-bien que dans l'ordre physique. Ces fiers aventuriers, dont je vais tracer l'histoire, n'avaient qu'un siècle pour briller. Il fallait, pour de tels explois, des monarchies à peu près idéales, et sans force comme sans action. Le onzième siècle est celui des hommes. Ils se prononcent, c'est en eux que réside la puissance, et les masses inertes s'abaissent sous leurs lois. Mais bientôt les peuples entiers vont se précipiter sur l'Orient. La vase des nations s'agite, le courant entraîne tout, et les canaux s'épurent. Moins d'un siècle s'écoule, et la liberté s'introduit, le théâtre de chaque nation s'agrandit pour chacune d'elles; elles fixent des

limites, elles ont chacune un centre, et les combats repoussés maintenant à leurs frontières, ne laissent résonner que la gloire dans leur enceinte.

Les exploits que nous allons décrire demandaient un état social que trop de calamités n'accablassent pas ; alors il fallait un pays dont les subdivisions ne permissent aucune espèce d'aggrégation, ni de solide accord ; il fallait enfin qu'un motif étranger à celui d'une conquête décidât des guerriers à parcourir le monde, seuls, sans chefs et sans armées. Ce motif se trouva dans les pèlerinages à cette époque si communs. Visiter la Terre Sainte était tout à la fois une entreprise périlleuse et une très-sainte entreprise. Trop souvent coupables de meurtres, car dans les siècles étrangers aux raffinemens de l'esprit et des arts, les passions ignorent les nuances ; trop souvent, dis-je, coupables de meurtres ou de violences, le besoin d'expiations faisait chercher à ces hommes rudes, mais candides, et les travaux de la pénitence et les consolations données au repentir. Jérusalem dans

toute son oppression leur ouvrait la cité céleste. La crèche du Sauveur des hommes, près de laquelle les anges, s'unissant aux bergers, annoncèrent la paix sur la terre au prix d'une intention pure; le saint sépulcre, où des sources de larmes ne pouvaient se répandre qu'à côté de celle des divines consolations; tout attirait dans ce lieu saint des hommes à qui la vérité était en tout trop nécessaire pour que les sentimens religieux fussent pour eux l'objet du doute ou d'une vaine indifférence.

L'Italie offrait le plus souvent un passage aux pèlerins nombreux. Quelques républiques maritimes s'étaient établies sur les côtes, et leurs vaisseaux portaient en Palestine les voyageurs qui s'y pressaient. A l'époque où nous sommes venus, Naples, Gaëte et Amalfi, villes d'origine grecque, formaient, au midi de l'Italie, de ces républiques dont je parle. Naples, au temps de l'invasion des Goths, avait su isoler son existence propre, et conserver ainsi une sorte d'indépendance. Amalfi, enrichi,

comme Tyr autrefois, du départ et du retour de ses nefs commerçantes, avait déjà fondé au sein de la cité sainte un hospice pour les chrétiens.

L'empire grec n'avait plus qu'une précaire influence dans la presqu'île de l'Italie; Otrante, Gallipoli, Rossano, Reggio, Crotone, étaient à peu près les seules villes qui y reconnussent sa loi. La puissance des Lombards n'avait plus que des débris : Autharic, leur troisième roi, avait jadis poursuivi ses conquêtes jusqu'aux confins de la péninsule; à Reggio, il avait avancé son coursier dans la mer, il y avait plongé sa lance; mais les prospérités de sa nation avaient été de courte durée; maintenant, le duché de Bénévent, la principauté de Salerne, et à peine quelques territoires, étaient seulement gouvernés par les rejeton de ces princes. Les villes de leur dépendance s'étaient divisées peu à peu; quelques-unes se maintenaient libres; d'autres, comme Capoue, avaient leurs souverains. Ces petites puissances cherchaient à s'envahir. Des chefs ambitieux, de perfides citoyens, attentaient

le plus souvent aux libertés des villes, et dominaient ou cédaient tour à tour. Le chef de l'église, cependant, gardait à Rome le siége et les clefs de l'apôtre; les successeurs de Charlemagne essayaient de se prévaloir des droits de sa prérogative pour dominer en Italie; les républiques du Nord y opposèrent long-temps les plus héroïques efforts. Mais nous ne sommes pas encore à l'époque brillante où le nom du pape, consolidant leur ligue, sauva les belles contrées de l'aimable Italie du joug odieux des Allemands.

L'horizon littéraire s'éclaircit vers ce temps: les langues vulgaires commençaient à se former; plus corrompue chaque jour, la langue latine avait perdu le sens, les formes, les termes mêmes qui lui devaient appartenir. Quand les langues vulgaires se furent mieux débrouillées, quand le latin eut été réservé plus particulièrement aux livres, il y retrouva sa pureté; et les chroniques du onzième siècle, celles qui nous vont servir à tracer notre histoire, sont écrites correctement. L'invasion des

hommes du Nord avait réveillé la poésie. Robert, le successeur du roi Hugues Capet, composa des hymnes latines; le *Veni, sancte spiritus*, passe pour être son ouvrage; et Constance de Provence, sa femme, née dans une contrée où l'hommage poétique avait déjà du prix, exigea de ce savant prince une dédicace de quelques vers.

Gerbert, son précepteur, fut, à cette époque reculée, et littérateur et savant. Si les hommes du Nord nous avaient rendus poëtes, ceux du Midi nous rendirent géomètres, chimistes et médecins. Les Arabes avaient porté, sous le climat heureux de l'Espagne, le savoir des écoles d'Égypte renouvelé, et recréé à Bagdad. Les vieux chrétiens de la Castille conquirent le savoir sur les Maures, en même temps que leur héritage.

Assurément ces illustres exemples ne peuvent pas nous démontrer que la véritable instruction fût florissante à cette époque; les livres eux-mêmes étaient rares; mais une contrée n'est plus aride quand, du sommet de quelque montagne élevée,

roule dans la plaine quelque limpide ruisseau; et les filtrations souterraines, qui doivent jaillir en fontaines, et grossir plus loin son cours, font déjà ressentir leur influence heureuse en rafraîchissant la verdure.

HISTOIRE
DES NORMANDS
EN ITALIE ET EN SICILE.

CHAPITRE PREMIER.

L'an 1002 ou environ, quarante Normands, en habit de pèlerins, se reposèrent à Salerne, au retour de la Terre Sainte. Ils étaient hauts de taille, beaux de visage, et habiles dans la science des armes.

Les Sarrasins en ce moment assiégeaient la ville de Salerne. Dieu toucha le cœur des pèlerins. Ils demandèrent des armes au prince de Salerne, et fondirent tout à coup contre les assiégeans; ils en tuèrent un grand nombre, mirent en fuite le reste, et délivrèrent la cité (*). Le peuple, à leur retour,

(*) Léon d'Ostie.

les porta en triomphe; Gaimard les combla de présens, et s'efforça de les retenir. Les vainqueurs refusèrent ses offres et ses dons; ils protestèrent que le zèle de la foi avait été l'unique principe de leur conduite, et que l'amour de Dieu seul les avait fait agir. Le prince délibéra, et il fut décidé que des ambassadeurs accompagneraient les Normands jusque dans le sein de leur patrie. Nouveau Narsès, le prince Gaimard les chargea de fruits savoureux: des cédrats, des amandes et des noix succulentes furent transportés dans les contrées du Nord comme le gage heureux des prospérités de l'Italie. Le prince y ajouta de riches caparaçons avec des manteaux brodés d'or, et il se flatta d'attirer quelques-uns de ces guerriers si braves, dont le secours était si précieux.

La circonstance le servit. Giselbert avait tué Guillaume de Repostel; pressé de se dérober au courroux de Robert, son seigneur, Giselbert se hâta de passer en Italie. Rainulfe, Ascilitin, Osmond et Radulphe, ses frères, munis d'armes et de coursiers, suivirent hardiment ses destins.

Accablés sous le joug des Grecs, les

Apuliens à ce moment s'efforçaient de s'y dérober, et leur courageuse tentative n'avait eu que de faibles succès. L'arrivée des Normands ranima leur espoir. Un secours si puissant fut bientôt réclamé, et les Grecs virent bientôt le chef des Apuliens reparaître dans leurs provinces.

Trois fois attaqué en bataille, Mello, ce chef illustre, y fut trois fois vainqueur. Les forteresses de l'Apulie se rendirent l'une après l'autre; mais, à la quatrième action à Cannes, lieu consacré par la défaite des Romains, le catapan grec, Bolœnus, soit par l'effet de ses artifices, soit par l'ascendant de son génie, répara ses pertes récentes et recouvra ses avantages. Mello battu, et non découragé, partagea ses Normands fidèles entre le prince de Salerne et Pandulphe, prince de Capoue; il prit ensuite la route des montagnes pour rejoindre l'empereur Henri, et en obtenir une armée.

Ce n'était pas sans doute pour vivre dans le repos que les Normands, ces guerriers intrépides, avaient passé en Italie; dans l'excessive confusion où l'anarchie plongeait tant d'états divisés, leur alliance fut bri-

guée et payée tour à tour. L'abbé du Mont-Cassin lui-même invoqua, en plus d'une rencontre, et leurs glaives et leur courage.

C'est la chronique du Mont-Cassin qui nous a conservé la trace des premiers exploits des Normands dans le midi de l'Italie. On y trouve le tableau naïf de ce siècle antique et de ses mœurs. L'empereur d'Allemagne, attiré par Mello, qui mourut avant son retour, était venu en Italie avec une armée formidable. Il se rendit au Mont-Cassin. Léon d'Ostie rapporte qu'il y obtint la guérison miraculeuse d'une cruelle infirmité; et que le grand saint Benoît daigna lui apparaître et la lui annoncer en songe. L'historien décrit les présens que l'empereur fit au monastère. J'y distingue un livre d'évangiles, dont la couverture était d'or, et les ornemens de pierres précieuses; les caractères de l'écriture avaient été peints avec soin, et des figures dorées en rehaussaient le prix.

Entre tant de braves aventuriers qui vinrent alors, revêtus de fer, chercher en Italie la gloire et la fortune, il est doux de pouvoir contempler le saint abbé de Cluni,

Odilon, qui fit ce long trajet, pour rendre un pieux hommage au monastère fondé par saint Benoît, et centre de l'ordre réveré que lui-même il propageait en France. Il monta à pied la montagne, et, reçu avec honneur par ses frères nombreux, il proféra seulement ces mots touchans du psaume : «Enfin nous avons vu la cité du Seigneur de toutes les vertus, nous avons vu la cité de notre Dieu, nous avons pénétré sur la montagne sainte. » En s'éloignant du Mont-Cassin, il ne demanda d'autre faveur qu'un présent de quelques reliques; et, sept années après, le chef entier de saint Maur, enfermé dans une châsse d'argent, qui représentait une tour, fut porté à Cluni par six religieux de ce monastère, députés afin de le recevoir.

La mort de l'empereur Henri livra le midi de l'Italie à des crises plus orageuses; mais l'importance des Normands s'en accrut. Ces guerriers, comme les flèches d'Hercule, blessaient quelquefois ceux qui les faisaient servir; mai ils assuraient la victoire. La ville de Naples, qui leur dut son salut et sa délivrance, récompensa leur utile secours

d'une souveraineté indépendante; et Rainulphe, chef des Normands, alla fonder le comté d'Averse sur les débris de l'antique Atella.

Le nombre des Normands, progressivement accru, reçut, vers 1038, un renfort imposant. Trois des fils de Tancrède parvinrent en Italie, suivis par trois cents compagnons, dignes de partager leur sort et d'accomplir tous leurs desseins. L'arrivée de ces héros fixe l'ère véritable des triomphes des hommes du Nord sur les contrées méridionales, et les premiers comtes d'Averse mériteraient à peine un souvenir, s'ils n'avaient d'abord marqué le but vers lequel d'autres Neustriens, prédestinés pour vaincre et dominer, devaient bientôt diriger leur audace.

CHAPITRE II.

L'AUTEUR de cette race brillante, Tancrède, était seigneur d'un lieu nommé Haute-Ville, lieu ainsi appelé, nous dit l'historien, non de l'élévation du site, mais par une sorte d'augure des hautes destinées de ses maîtres. Tancrède avait douze enfans de deux lits : les cinq premiers étaient Guillaume, dit Bras-de-Fer, Drogon, Humfroy, Godefroy, Serlon ; les sept autres : Robert Guiscard, Malgeris, Guillaume, Alverode, Humbert, Tancrède, et Roger, le dernier de tous, vainqueur futur de la Sicile.

Les tendres soins de leurs parens, l'amour généreux de Frasende, seconde épouse de Tancrède leur père, tout avait maintenu parmi eux l'avantage d'une heureuse union (*). Ils considérèrent cependant que le partage des successions avait presque toujours di-

(*) G. Malaterra.

visé les familles ; ils réfléchirent que l'apanage d'un seul ne pouvait pas suffire à de nombreux héritiers ; ils sentirent le besoin de quitter leur pays pour aller chercher la fortune. L'Italie s'ouvrait devant eux : les trois plus âgés s'y rendirent. Les princes de Salerne et de Capoue étaient alors en guerre l'un contre l'autre : le hasard dirigea du côté de Capoue la nef qui portait les Normands. Ils se mirent à servir le prince qui les reçut ; mais, fatigués bientôt de sa parcimonie, ils passèrent chez son rival, et le prince de Salerne vit, en quelques instans, ses adversaires muets et réduits pour toujours. De si remarquables succès lui firent craindre ses protecteurs ; il s'occupa de les éloigner. Le catapan, ou capitaine grec Maniacès, méditait une excursion en Sicile, et Guaïmard engagea les Normands à prendre part à l'entreprise.

L'antique patrie de Cérès était, depuis deux cents ans, soumise au joug des enfans de Mahomet. Dès l'an 669, ils en avaient fait la conquête ; les églises chrétiennes avaient été détruites ; les moines, presque tous, avaient été martyrs. L'empire grec

avait cependant écarté ces ennemis de la foi; mais, en 827, les Aglabites d'Afrique, appelés et introduits par un sujet rebelle, s'emparèrent successivement des différentes parties de l'île, et ils y régnaient sans partage, quand Maniacès lui-même y mena les Normands qui devaient sitôt la ravir et aux Sarrasins et aux Grecs.

Les impétueux Normands assurèrent, en toute rencontre, les triomphes de Maniacès. Messine fut emportée par eux au milieu d'un affreux carnage. Un certain Arcadius défendait Syracuse; Guillaume Bras-de-Fer l'assaillit corps à corps, et Arcacadius resta sans vie. Les Siciliens, au nombre de soixante mille, se présentèrent en bataille. Guillaume, ivre d'exploits, devança tous les Grecs, seul avec ses Normands affrontant une armée. Les Grecs n'étaient pas même arrivés jusqu'à lui, qu'il avait renversé ses plus braves adversaires, et il était à la poursuite de ceux que l'effroi dispersait.

Les Grecs se jetèrent sur le butin, et ceux qui venaient de le gagner se trouvèrent exclus du partage. Ces braves dissimulèrent; mais ils quittèrent les Grecs et repassèrent

le détroit. A peine eurent-ils touché les rives de l'Italie, que le territoire de leurs alliés ingrats fut dévasté avec fureur. Ne comptant désormais que sur leur seul courage, les Normands résolurent de se rendre indépendans, et ils se firent souverains pour n'en plus reconnaître.

Dans cette patrie qu'ils se donnaient, à peine possédaient-ils un camp. Au nombre de sept cents guerriers, ils avaient à braver plus de soixante mille soldats que les Grecs avaient rassemblés de l'Apulie et de la Calabre. Vaincus en apparence et perdus sans ressources, il leur fut proposé, ou de combattre à l'instant, ou de s'éloigner à jamais. Le porteur du message se présenta devant eux, monté sur un coursier remarquable par sa vigueur. Un Normand, appelé Hugo, et surnommé Tudextifer, s'approcha peu à peu comme pour le caresser; puis, tout à coup, voulant donner aux Grecs, et de lui et de ses compagnons, une idée qui tînt du prodige, il frappa le cheval d'un coup de poing et l'étendit mort à ses pieds. Le Grec, éperdu de frayeur, avait roulé dans la poussière. Les Normands prirent

soin de le relever ; ils lui donnèrent un plus beau cheval; mais ils le chargèrent de répondre qu'ils se préparaient au combat. Cet exploit singulier était déjà pour eux une garantie de la victoire. Guillaume Bras-de-Fer, et son frère Drogon, surpassèrent leur propre vaillance ; tout plia et prit la fuite.

Au bruit de ces étonnans succès, les plus jeunes enfans de Tancrède se portèrent vers l'Italie. Des espérances que rien ne bornait plus attirèrent la foule sur leurs pas. Ces conquérans imaginaires prodiguèrent les chevaux et les armes à qui s'empressa de les suivre, et préférèrent, comme Alexandre, des soldats à de vaines richesses. Guillaume Bras-de-Fer survécut peu à ses triomphes inespérés. Drogon, son frère, lui succéda, comme comte de l'Apulie. Il distribua entre ses frères les conquêtes et les travaux, et Robert Guiscard fut chargé d'étendre le commun empire.

Pour fonder si promptement une pareille puissance, les Normands n'avaient eu à vaincre que des Grecs et même des Lombards, également étrangers au pays de leur

domination. La nation comprenait un peuple non armé, et qui ne connaissait des résultats de la guerre que le malheur de ses ravages. Mais le courage des Normands n'en mérite pas moins une juste admiration : il est beau de considérer ces hommes dont *l'importance individuelle* fait toute l'importance et la force; dont la pensée, dénuée de culture, s'élève de sa seule audace, et marche hardiment à l'avenir. Ils allaient vaincre et s'enrichir ; ils trouvèrent l'occasion de vaincre et de régner; ils se sentirent de pair avec de tels destins. Une famille d'hommes supérieurs prévint, au reste, entre tant de braves, les désordres de l'ambition ; tels que les grands Dieux de l'Olympe, les enfans de Tancrède, premiers chefs des Normands, furent assez nombreux pour commander partout, et assez différens par l'âge pour maintenir la souveraineté par succession dans leur race.

Le pape Léon IX fut alors le seul espoir des mécontens. Ils députèrent vers lui. Ils lui représentèrent que la souveraineté de l'Apulie était un apanage de l'église de Rome ; ils lui peignirent les Normands

comme des hommes énervés, affaiblis, et en petit nombre, et qu'il serait aisé de vaincre. Le souverain pontife accueillit ces rapports, et devint la victime de leur témérité. Réduit à fuir, et bientôt prisonnier, il fut conduit dans le camp des Normands; mais, dès qu'il fut en leur puissance, on les vit tomber à ses pieds. Ces hommes farouches répandirent les larmes du respect et du repentir. Le saint pasteur en fut touché; père de tous les fidèles, il bénit ces enfans si redoutables, mais si dévoués; et il leur accorda l'entière investiture, et des contrées déjà soumises, et de celles qu'ils pourraient envahir en Calabre et dans la Sicile.

Cet événement remarquable date de 1052. Il rendit incontestable le titre de la puissance normande en Italie. Quel que soit l'empire de la force, la raison de l'homme veut un droit, et ce fut à leurs ennemis mêmes que les fils de Tancrède durent l'auguste sanction qui consolida leur pouvoir.

CHAPITRE III.

Ces guerriers, cependant, entourés d'ennemis, avaient toujours les armes à la main. On trouve dans les chroniques des circonstances bizarres, et qui prouvent à quel point leur situation était encore précaire. Robert Guiscard, retranché dans Saint-Marc, se voyait privé de subsistances. Elles devaient manquer le jour suivant. Les environs étaient cruellement ravagés ; on n'en pouvait tirer aucune espèce de secours. L'intrépide chef mande les Esclavons qu'il retenait à son service. Il apprend d'eux qu'un chemin bordé de précipices conduit à une cité qui doit être dans l'abondance ; il leur prescrit d'y pénétrer à la faveur des ombres de la nuit. A peine ils sont partis, que lui-même il les joint sous le déguisement d'un simple voyageur. Il est témoin, sans être reconnu, de leur ardeur pour le pillage. Mais quand, au point du

jour, les habitans surpris essaient quelque résistance, le comte crie aux siens : « A moi ! je suis Guiscard. Tous vos périls je les partage ; vous n'en aurez jamais à rencontrer sans moi. Courage ! à l'ennemi ; et, par la grâce de Dieu, nous remporterons la victoire ». Le choc fut vif, le succès prompt ; et Robert ajouta des prisonniers nombreux au butin que sa troupe avait fait.

Un certain Pierre de Turra était le plus riche habitant de la ville de Bisignano. Sa prudence et ses rares vertus l'en avaient rendu le juste arbitre. Guiscard le rencontrait à des momens marqués pour accorder les différens qui survenaient entre leurs peuples. Tout à coup, et après une conférence paisible, Guiscard, considérant la stature élevée de l'habitant de Bisignano, n'en conçut que plus de hardiesse ; il tombe de tout son poids sur le sage Turra ; il le charge sur ses épaules ; Pierre se défend avec fureur ; Robert, ou l'emporte, ou le traîne, et bientôt la rançon du riche prisonnier verse de nouveaux trésors dans le camp des Normands.

Robert fut comte d'Apulie, après la mort du comte Humfroy; ses moyens étaient augmentés; ses plans en eurent plus d'étendue. Roger, le dernier de ses frères, vint le joindre vers cette époque. L'historien nous peint Roger comme un jeune homme d'une insigne beauté, d'une taille haute et dessinée dans les plus heureuses proportions. Cette race conquérante était toute majestueuse, et Anne Comnène a représenté Guiscard sous les traits de Mars ou d'Apollon. L'historien ajoute que Roger parlait avec une grâce merveilleuse; ses conceptions étaient rapides, sa prévoyance profonde; toujours gai, affable pour tous, doué d'une force surprenante, ne respirant que pour les armes, il eut bientôt gagné les cœurs et les suffrages. Turbulent, avide de louanges, il servait de chef aux plus remuans, et tout ce qu'il possédait, tout ce qu'il pouvait gagner, il le partageait avec eux. Son frère Guiscard, pour le mettre à l'épreuve, l'envoya combattre en Calabre, et lui donna seulement quelques guerriers d'élite contre des ennemis que l'on comptait par milliers. Roger partit

avec orgueil, il choisit le sommet d'une montagne; il y dressa ses pavillons, et prétendit que sa vue seule épouvantât toute la contrée. Il y parvint; car, de toute part, des supplians vinrent acheter la paix, et livrer des camps fortifiés pour se réduire en servitude.

Jaloux dès-lors au fond du cœur, Robert Guiscard ne put voir sans dépit la jeunesse de l'Apulie voler de préférence sur les pas de Roger; il le laissa manquer de vivres en diverses expéditions. Le pillage, dirai-je? le vol, furent, en ces momens pénibles, la ressource du brave Roger.

Lui-même, dit l'historien, lui-même a prétendu que rien à cet égard ne fût dissimulé. Il a voulu montrer par combien de travaux, et à travers combien d'écueils il était parvenu d'un abîme de pauvreté au comble des richesses et au faîte des honneurs. Le plus opulent des comtes futurs était alors dans un dénûment si profond, qu'ayant vu à Melphi des chevaux de combat, il n'eut d'autre moyen pour se les procurer que de les enlever pendant la nuit.

toutefois par un même intérêt,
res, parvenus ensemble à l'extré-
resqu'île, allèrent assiéger Reg-
.rs intrépide et le premier, Ro-
ger provoque jusqu'au pied des murailles un guerrier de taille gigantesque, qui affectait de braver les Normands, et qui les accablait d'outrages, aux applaudissemens de la cité. Le géant succomba : la cité dans l'effroi se soumit à capituler, et Guiscard, après ce triomphe, fut proclamé duc de Calabre.

Les combats singuliers, à la vue des troupes ennemies, ont été en usage dans presque tous les siècles, et jusqu'au temps où la complication des causes politiques des guerres, et le système de leurs opérations ont étouffé, à un certain degré, l'influence personnelle des hommes. De si nobles combats attestent la chevalerie dans les âges qui la créèrent. L'un des illustres frères de Guiscard et de Roger, Serlon, fit voir, dans sa patrie, qu'il méritait une part de gloire égale à celle des aventuriers du Midi. Poursuivi par le comte Robert, son souve-

rain, pour s'être vengé d'une injure, il avait fui en Angleterre. La guerre se déclara entre le roi de France et le prince normand. Un chevalier français, couvert d'armes brillantes, venoit, chaque jour, se présenter devant le camp des Neustriens, et porter défi au plus brave. Le comte ne permettait à aucun de ses guerriers de repousser ce cruel affront. Serlon l'apprend; et, suivi seulement par deux de ses écuyers, il a promptement repassé la mer. La lance en main, à cheval, tout armé, il va se placer dans l'intervalle des camps, et y attendre l'assaillant. Au lever du soleil, le Français l'aperçoit; furieux, il se précipite; il s'enquiert du nom de son ennemi, il lui conseille dédaigneusement d'assurer son salut en fuyant à la hâte. L'inconnu s'est nommé, les coups sont confondus; la force, le courage, le courroux sont égaux; mais Serlon garde l'avantage, et celui qui insultait naguères à des héros, vient d'expier son vain orgueil. Le modeste vainqueur, sans lever sa visière, traversait en silence les rangs de ses compatriotes vengés; il reprenait le chemin d'An-

gleterre : le comte Robert envoie à sa poursuite. Le fils de Tancrède se découvre ; Robert ému l'embrasse en présence de l'armée ; il lui restitue ses domaines, et Serlon devient son ami.

CHAPITRE IV.

En jetant les yeux sur la Sicile, abandonnée aux mécréans, en considérant le détroit qui la séparait de l'Italie, si près enfin d'une brillante conquête, Roger, comte de la Calabre, ne put s'empêcher de la tenter. Il embarqua soixante soldats, et atteignit le rivage heureux où tous ses vœux l'avaient porté. Il reconnut Messine, et vit avec transport ses nombreux habitans descendre de leurs murs, et fondre contre lui. Il voulut que ses compagnons donnassent quelques signes de crainte; puis, les ramenant avec plus d'impétuosité, il mit ses ennemis en déroute, et retourna à Reggio, chargé de leurs riches dépouilles.

Je dois encore le répéter, la constitution des états permettait un pareil succès à de pareils efforts. La Sicile, quoique sous un même joug, comptait des états différens. La puissance résidait au sein des forteresses; on

n'avait que des guerriers à vaincre, et le peuple, toujours opprimé, le peuple, étranger à l'exercice des armes, qui donnait aux chevaliers une supériorité réelle, le peuple ne résistait nulle part. Les campagnes n'offraient, dans la guerre, que des positions à fortifier, ou des espaces à franchir. Mais quand l'orgueil de la valeur fait affronter à un seul homme des tours hautes et épaisses, garnies de lances et de soldats, malheur à qui ne regretterait pas le temps où, pour égaler de tels exploits, il n'eût eu qu'à prendre son casque et à ceindre sa lourde épée.

Mon récit manque partout des grâces de la fiction. Je copie un contemporain; je suis l'ordre de ses idées; je ne voudrais pas altérer ses couleurs; mais si l'on peut, avec l'Arioste, s'exalter pour les paladins, éprouvera-t-on moins d'enthousiasme en écoutant Turpin lui-même? et les héros ne sauraient-ils plaire que dans les poëmes et les romans ?

Roger revint en Sicile : un transfuge l'y décida. L'un des amiraux, Becamen, avait tué le mari de sa sœur; et Belcumen, l'un

des chefs sarrasins, l'avait vaincu et forcé de quitter l'île : Roger ramena le banni. Il marchait de nuit sous sa conduite, et faisait en silence le tour des murailles de Messine, quand, à la clarté de la lune, l'œil perçant de Roger distingua, dans l'ombre, un guerrier qui se tenait en embuscade. S'armer pour le combattre aurait été trop long, il aurait eu le temps de fuir. Roger l'atteint, et, d'un seul coup, pourfend le Sarrasin en deux parts. Cet exploit servit de prélude à des succès plus décisifs. Les Messinois rassemblèrent vainement la plus redoutable cavalerie et l'infanterie la plus nombreuse. Secondé par le jeune Serlon, fils du vaillant Serlon son frère, le comte Roger anéantit cette innombrable multitude. Il aurait emporté la ville, si tous les habitans, si les femmes elles-mêmes n'eussent entrepris de résister. Roger ne jugea pas que le temps fût venu de soulever la Sicile entière : il remonta sur ses vaisseaux ; et, pour apaiser la tempête qui les mit alors en danger, il fit vœu de consacrer son immense butin à l'église de Saint-Andronic, bâtie auprès de Reggio.

Au printemps de l'année suivante, le duc

Robert Guiscard prit la résolution de seconder son frère, et de concourir à la conquête préparée par tant de prouesses. Mais, avant de commencer des destinées nouvelles, ils voulurent implorer le ciel : ils ordonnèrent à leurs soldats de confesser tous leurs péchés, et de s'approcher de la table sainte ; eux-mêmes promirent, s'ils revenaient vainqueurs, de rendre grâces au Dieu qui donne la victoire. Ils se montrèrent, dit notre auteur, pénétrés de ces saintes paroles : « En toute situation, implorez le Seigneur ; car, où l'Esprit-Saint coopère, aucun progrès n'est difficile, et aucun succès n'est douteux. »

Le plus hardi projet fut sans doute le fruit de ces inspirations pieuses. Roger vit de l'autre rive l'ennemi se préparer ; il supplia le duc son frère de demeurer avec l'armée et de la faire voir sur la côte. Pour lui, passant la mer avec trois cents soldats, il prit terre dans un lieu que l'ennemi ne gardait pas. Il attaqua Messine surprise et sans défense ; il l'emporta d'un seul assaut ; ses murs furent rasés, ses tours renversées, ses habi-

tans détruits, hors ceux qui purent, sur des vaisseaux, chercher un refuge à Palerme.

Le duc reçut les clefs de Messine que le comte Roger lui fit offrir. La mer n'avait plus de vaisseaux pour mettre obstacle à son passage; il le tenta avec toute son armée. Les deux frères (1) marchèrent avec circonspection; ils reçurent les sermens des villes qui se rendirent, et se ménagèrent des alliés entre les chrétiens de la contrée qui ne pouvaient pas encore se déclarer pour eux. Belcumen, cependant, l'un des princes de Sicile, avait appelé d'Afrique les plus puissans renforts; et, à la tête d'une armée formidable à cause du nombre, il vint présenter le combat. Les Normands n'étaient que sept cents, si j'en dois croire mon historien. Le duc en fit deux parts: l'une aux ordres de son frère, et l'autre sous les siens. Il engagea Roger à frapper et à vaincre, comme il en avait la coutume; il exhorta gaîment sa troupe à ne pas se laisser surpasser. Le combat s'engagea; le choc fut soutenu, mais rien ne résistait aux Normands.

(*) En 1060.

Deux mille morts devant eux assurèrent leur victoire ; ils pillèrent le camp ennemi, et y trouvèrent tant de richesses, qu'ils eussent tous volontiers recommencé le combat, au prix d'une telle récompense.

L'hiver força les conquérans à des dispositions nouvelles. Bécamen, leur allié, fut chargé de Catane : Messine fut mise en défense ; le duc revint en Apulie ; et Roger, peu après, se rendit en Calabre pour y célébrer son mariage avec la propre fille du comte de Normandie, que l'abbé de Sainte-Euphémie devait lui mener à l'autel. La princesse était belle, l'alliance glorieuse ; les noces furent magnifiques, et Mélito retentit de concerts.

Roger, cependant, et malgré les traités qu'il avait faits avec son frère, ne possédait encore, à proprement parler, que la seule ville de Mélito. L'honorable alliance qu'il venait de contracter lui faisait désirer plus vivement un état digne de son épouse : il demanda sa part et ne put l'obtenir. Une violente rupture suivit une explication orageuse. Les deux frères prirent les armes ; le duc vint en personne assiéger Mélito, et des

deux parts la fougue du jeune âge, des deux parts l'amour de la gloire, multiplièrent les exploits.

Un étrange événement, qu'on n'aurait pu prévoir, mit un terme à cette fatale guerre. Le duc convoitait depuis long-temps la possession de Géracium. Une nuit, pendant que les siens veillaient autour des murs de Mélito, il pénétra, sous un déguisement, dans la ville de Géracium, pour y ménager un traité. Trahi malgré les soins de l'hôte qui l'avait reçu, il se vit assailli par un peuple irrité; il se crut à sa dernière heure; mais il conserva son courage. Il osa représenter que les ennemis qu'il attaquait, que celui qu'il assiégeait alors dans Mélito, étaient son frère et ses compagnons d'armes; au signal de sa mort, ils n'auraient plus qu'un vœu, et ce vœu serait la vengeance.

Ces considérations, soutenues de quelques promesses, produisirent leur effet sur les *Geracisiens*. Robert, pour le moment, fut conduit en prison, et sa vie ne fut plus en péril.

Les deux armées, ainsi que l'avait dit Guiscard, apprirent, avec un ressentiment

égal, son étrange captivité; tous se tournèrent vers Roger, et le conjurèrent d'oublier ses injures pour ne songer qu'au danger de son frère. Ces prières étaient superflues; Roger versait de généreuses larmes. Il s'approche de la ville, où le duc portait des fers; il le demande à grands cris; il jure que, si son frère ne lui est pas rendu, les vignes, les oliviers, la campagne toute entière, seront dévastés par la flamme. Incertains de ses intentions, mais trop assurés de sa colère, les habitans lui font jurer de respecter du moins leurs droits, et de ne point attenter à leur indépendance. Les Normands reçoivent leur chef: leur joie et leur fidélité éclatent en bruyans transports. Mais le duc et le comte, en se voyant, restèrent émus comme Joseph en présence de Benjamin, et tous les deux, laissant couler des pleurs, confondirent leurs embrassemens.

CHAPITRE V.

La Sicile concentrait maintenant les efforts et les vœux de Roger. Il se rendit à Trahina; trois cents chevaliers l'y suivirent, et il y mena sa jeune épouse. Les chrétiens grecs de cette contrée ne tardèrent pas à détester les hôtes que d'abord ils avaient accueillis, et, irrités des liaisons imprudentes que les vainqueurs avaient formées avec leurs filles et leurs épouses, ils rappelèrent les Sarrasins.

Les Normands, étroitement bloqués, furent bientôt réduits aux nécessités les plus dures. Une affreuse disette les épuisa bien plus que les veilles et les assauts. Le comte n'avait plus que son épouse pour préparer les alimens à ses écuyers et à lui. Les vêtemens étaient usés. Le comte et la comtesse n'avaient plus qu'un manteau; et ils le portaient tour à tour, selon qu'ils en avaient le plus pressant besoin. Mais si l'horreur d'une

telle pénurie, si l'excès de ces privations, si l'épuisement des travaux en tous genres, affligeaient des cœurs intrépides, rien n'en paraissait au dehors. Soigneux de s'encourager et de se cacher leurs peines, ces captifs armés conservaient la gaîté sur leur visage et dans leurs entretiens. La jeune comtesse, réduite à n'avoir que de l'eau pour étancher sa soif, à tromper les besoins de la faim par l'engourdissement du sommeil, ne pleurait qu'en secret, et le courage triompha d'une épreuve si rigoureuse.

Brûlant de secourir les siens, le comte, un jour s'élançant à cheval, voulut franchir les rangs de l'ennemi : aussitôt reconnu, les traits volent sur lui, et son coursier en est atteint; renversé à terre par sa chute, il est saisi, traîné de toutes parts; mais comme le taureau qui se débat avant que de tomber victime, le comte, en un si grand péril, ne s'abandonne pas lui-même; il se souvient de ses exploits, et s'armant de sa redoutable épée, il renverse tout ce qui l'entoure, il moissonne les rangs devant ses pas comme le faucheur abat les herbes desséchées. Indomptable, il brandit son glaive,

et tel que le chantre de Ferrare peint Rodomont écartant les ennemis du moulinet de son fer avide de carnage, tel Roger, par le secours de Dieu et par la vigueur de son bras, échappe à ce danger terrible. La plaine reste jonchée de morts, comme une campagne où l'ouragan a fracassé les cimes des arbres. Le héros, en rejoignant les siens, affecte une démarche lente, et, reprenant l'équipage du cheval qu'il a perdu, il le rapporte dans son camp.

Quatre mois s'écoulèrent sans événemens notables : l'hiver survint; le froid se fit sentir, et le voisinage de l'Etna en augmenta la violence. L'ennemi eut recours aux boissons enivrantes; sa vigilance fut moins exacte, et les Normands en profitèrent. Surpris, dans une nuit, le camp des Sarrasins fut forcé. Les vainqueurs y trouvèrent des vivres abondans; des flots d'huile et de vin coulèrent dans Trahina, des monceaux de froment y furent répandus, et l'on eût dit que l'heureuse parole d'Elisée devant Samarie venait alors de s'accomplir.

Cependant il était venu d'Afrique quelques renforts aux Sarrasins. Plus impatiens

de les combattre, les Normands se préparèrent à triompher des hommes, en s'humiliant devant Dieu; ils recoururent aux sacremens. Ils prièrent, ils se confessèrent, et volèrent à l'attaque, soutenus et fortifiés par les divins secours. Le comte envoie d'abord Serlon avec trente de ses chevaliers. Il devait le suivre avec cent autres : cent, dit l'auteur, et non pas davantage. Serlon force le camp; le carnage est immense. Trente mille hommes, chose incroyable! trente mille hommes fuient et se débandent en présence de trente héros; mais le Dieu de tous, dit l'apôtre, est riche en vers tous ceux qui l'invoquent. Le comte avance avec les siens; il délibère s'il suivra son neveu, ou s'il se contentera de l'étonnante victoire qu'il a plu à Dieu de lui donner. Quelques-uns veulent le détourner de demander trop à la fortune : d'autres jurent que jamais il n'aura leur appui, s'il ne suit l'ennemi tout à l'heure. Le comte se décide, il fait deux parts des siens; et, tandis que la première troupe gravit la montagne où l'ennemi avait essayé de se rallier, tout l'effort du nouveau combat se dirige contre la sienne. « Soldats

du Dieu vivant, s'écrie-t-il aussitôt, ne démentez pas votre vaillance! les royaumes sont à Dieu seul, sa volonté seule en dispose. Vous avez le *sceau* de Jésus-Christ; nous combattons les infidèles, et, nouveaux Gédéons, nous devrons la victoire à la puissance de notre foi. » Il achevait de parler, quand un chevalier parut, couvert d'armes étincelantes; il montait un cheval d'une éclatante blancheur, la croix brillait sur sa riche bannière; il paraît, et s'enfonce au fort des ennemis. Hors d'eux-mêmes, les Normands invoquent Dieu et Saint-Georges; de brûlantes larmes inondent leurs armures; ils suivent impétueusement l'ange qui les a guidés, et la croix resplendit sur les drapeaux du comte. Ce héros devance tous les siens; il extermine tout ce qui lui résiste; sa cuirasse est impénétrable, et sa valeur passe ses forces. La confusion est telle que chacun des Normands, entouré d'un groupe d'ennemis, est contraint d'en percer la masse, et de se faire jour de tous côtés. Le comte les voit et les dégage, semblable à ces vents furieux qui repoussent les mers amoncelées, ou à ces rapides vautours qui dissipent des trou-

pes d'oiseaux; irrités d'un combat toujours plus acharné, les ennemis fuient enfin, et quinze mille d'entre eux ont mordu la poussière.

Le comte, pour témoigner l'excès de sa gratitude envers Dieu et le saint apôtre, envoya présenter au pape quatre chameaux enlevés aux Sarrasins, et chargés des plus riches présens.

Le pontife, touché de la victoire remportée sur tant de païens, plus que des dons qui lui étaient offerts, accorda aux Normands *la plénitude de ses bénédictions apostoliques*; il leur donna l'absolution de leurs fautes passées, sans autre condition que de s'en repentir et de les éviter dans la suite: enfin il leur remit l'étendard du saint-siége, afin que l'immédiate protection de saint Pierre leur fût une sauvegarde nouvelle, quand ils feraient encore la guerre aux Sarrasins.

J'ai suivi ma chronique, et le tableau que je présente est calqué justement sur celui de mon auteur. Tous les temps héroïques ont le même caractère: l'homme fort, l'homme courageux y domine les autres hommes;

mais c'est dans ses rapports immédiats avec Dieu qu'il puise cette grandeur devant laquelle tout plie. Les héros de la Grèce s'ennoblissent par l'intervention habituelle des divinités qui les dirigent. Les Romains de la république, ces héros de la vertu, triomphent sous la main et sous l'inspiration de leurs divinités protectrices. Un augure les conduit, et un vœu les enchaîne. Un dévouement sacré immortalise leur patriotisme et leur gloire, et Castor et Pollux, illustres compagnons de leurs plus brillans exploits, daignent aussi plus d'une fois venir les annoncer.

Les braves du moyen âge voient des saints belliqueux se mêler dans leurs rangs et combattre à leur tête, dignes eux-mêmes d'en causer l'illusion, par une confiance et des exploits hors des bornes de la nature. Le Tancrède de l'histoire, exalté pour Dieu et sa cause, surpasse dans les guerres des croisades le Tancrède de l'épopée. Le plus saint de nos rois en fut le plus vaillant. Modèle des chevaliers, on le vit, après sa mort, dans la céleste gloire, daigner sourire encore à ses nobles amis, et les miracles de son

tombeau furent pour eux autant de bienfaits. L'enthousiasme est religieux, c'est là son plus haut caractère; et, nulle part, les drapeaux conquis, insignes trophées de la victoire, ne paraissent avec plus d'éclat, qu'appendus aux voûtes des temples où les vainqueurs viennent rendre grâces.

CHAPITRE VI.

Cinq ou six années affermirent la domination des deux frères en Italie et en Sicile; mais de nombreux travaux en signalèrent le cours. Le duc sentait que la fortune favorisait ses entreprises, quelle qu'en fût la témérité; il osa assiéger Bari, ville opulente et célèbre, soumise encore à l'empire grec. Il rangea ses chevaliers du côté de la terre, et, mettant en mer ses vaisseaux, il les enchaîna l'un à l'autre, et en composa une barrière qui, par deux ponts, se joignait à son camp. L'empereur, instruit de ce danger, fit armer sa flotte à Duras : des signaux imprudens, répétés chaque nuit, éveillèrent les soupçons des Normands attentifs; ils en épièrent l'arrivée.

Le comte de Sicile avait rejoint son frère, toujours prêt à s'abandonner à l'entraînement de son courage, mais toujours habile et heureux dans l'art d'en diriger l'emploi.

Il voulut se charger lui-même du soin d'attendre l'ennemi. La flotte grecque parut; d'étincelans fanaux l'annoncèrent, et deux étoiles fixées au mât désignèrent à Roger le principal vaisseau. Tout armé, il s'élance dans une barque légère; il aborde ce grand vaisseau, il s'y précipite, s'en empare; le général demeure captif, et toute la flotte est dispersée.

Le duc ne put revoir son frère sans répandre d'abondantes larmes : il avait perdu tous ses frères, le seul Roger lui restait; un exploit, encore inconnu, avait alarmé sa tendresse : il s'en faisait raconter les moindres circonstances, et ne pouvait en croire le merveilleux récit.

Bari, quoi qu'il en soit, privée de tout espoir, reconnut en peu de jours l'autorité du duc, et la Calabre entière n'eut plus un seul château qui ne se trouvât soumis à son obéissance.

L'homme passe, mais sa trace reste. Robert, dont la maison devait sitôt s'éteindre, réunit en un seul état le vaste pays qui, depuis, a composé le royaume de Naples. Vingt puissances l'ont gouverné; mais l'œu-

vre de Robert n'a pas été détruite, et les joyaux de son diadème n'ont jamais été désunis.

Les enfans de Tancrède, dit mon naïf auteur, ne pouvaient souffrir que personne autour d'eux fût indépendant de leur puissance; avides de domination, leur pensée se portait toujours à envahir.

Les deux vainqueurs se rendirent en Sicile, et Roger poursuivit l'exécution de ses vœux.

Plein de cette résolution, que ne tempèrent point les considérations raffinées de la politique, Roger depuis long-temps s'approchait de Palerme, et ruinait les habitations qui pouvaient en retarder la prise. Un assaut impétueux, mais habilement conduit, livra la ville aux deux vainqueurs après cinq mois de résistance. Ils y rétablirent les églises; ils en réglèrent les intérêts (*), et rien n'aurait troublé leur orgueil et leur joie, sans la mort du jeune Serlon, victime d'une trahison noire.

Un Sarrazin puissant, Brahen était son

(*) En 1071.

nom, avait depuis quelque temps contracté une alliance estimable avec le jeune prince normand, ils s'étaient adoptés réciproquement pour frères, et cet exemple mémorable d'une fraternité d'armes entre deux ennemis qui s'estiment serait sûrement un monument précieux de la chevalerie, si la traîtrise et la déloyauté n'en eussent déshonoré le détestable violateur.

Brahen un jour adressa à Serlon quelques légers gages d'amitié, il y joignit de faux avis; sept Arabes présomptueux s'étaient vantés de piller son camp. Serlon, méprisant ce vain orgueil, ne pensa pas à redoubler ses gardes; presque seul et sans suite il partit pour chasser, le jour même où ces forcenés devaient tenter leur folle attaque. Mais les Arabes, au nombre de 700, accompagnés de 2000 hommes de pied, avaient formé une embuscade. On vient rapporter à Serlon que sept Arabes ont paru, et qu'ils sont déjà repoussés. Le jeune guerrier, toujours plus confiant, poursuit sa course, et donne dans le piége qui lui était tendu. Pris par derrière, on fit ainsi tomber le généreux Normand dans une perfide embus-

cade. Adossé contre une roche; qui a gardé son nom, Serlon affronte long-temps une multitude barbare; il succombe, mais après avoir vendu sa vie; et deux seulement de ses compagnons, laissés pour morts autour de lui, reviennent de ce combat terrible.

Les Sarrasins, dans leur orgueil féroce, arrachèrent le cœur qui ne les avait pas craints. L'on rapporte, dit notre auteur, que, pour s'*identifier* son inconcevable audace, ils voulurent le dévorer. Je ne citerais pas ce trait épouvantable, si l'on ne trouvait pas dans les fastes d'un autre âge plus d'une allusion à ce délire sanguinaire. Les troubadours guerriers partagent, dans leurs *sirventes*, le cœur du héros qu'ils estiment; ils en adressent des parts aux princes qu'ils taxent de lâcheté, pour leur remonter le courage. Les dénoûmens tragiques des romans chevaleresques ont été souillés plusieurs fois de traits de la même espèce, et que la seule jalousie n'aurait pu suggérer. L'influence des habitudes sur les idées, et même sur les sentimens, serait effrayante pour notre humanité, si le Créateur n'eût mis au fond de nos cœurs le type éternel des

vérités; et le miroir des clartés immortelles que les orages des passions obscurcissent, mais qu'ils ne sauraient altérer.

Les Sarrasins envoyèrent en Afrique la tête de l'intrépide Serlon : elle fut exposée dans les places. Il paraissait aux Sarrasins que la seule mort de ce héros leur assurait le recouvrement de la Sicile. Les Normands, en effet, furent d'abord accablés. Roger ne put commander à l'excès de sa douleur; mais Robert ne songea qu'aux armes. Il voulut consacrer aux mânes de Serlon le sang de ses ennemis, non les larmes des siens; et la prompte expulsion des Sarrasins vaincus fut l'honorable expiation que ses compagnons leur offrirent.

CHAPITRE VII.

A COMPTER de l'époque de la prise de Palerme, et du partage qui se trouva naturellement effectué entre le duc de Calabre et le comte de Sicile, les deux princes suivirent diverses directions : Robert osa prétendre jusqu'à l'empire des Grecs; et, pour compléter avant tout ses triomphes en Italie, il arracha Salerne au frère de son épouse, et lui accorda, pour toute grâce, de se retirer la vie sauve. Ainsi de simples aventuriers, dont le prince de Salerne avait sollicité et favorisé la descente, se rendirent souverains jusque dans ses états, dans l'espace de si peu d'années, et en chassèrent son propre fils.

Roger, cependant, le fameux comte Roger, le conquérant de la Sicile, poursuivait sa haute entreprise avec une indomptable ardeur. Le dénuement, les veilles, les travaux, les menaces de l'ennemi, rien ne pouvait le rebuter : il était en lui de vaincre, et

les obstacles ne servaient que d'aiguillons à son courage. On n'était pas encore au temps où les masses décident les succès, et où, pour qui médite, presque tout se calcule, et rien n'est imprévu. Les événemens que nous décrivons ne tiennent à l'ordre général que par d'insensibles rapports. Chacun semble fournir une scène détachée. Mais peut-être on suit avec plus d'intérêt une barque audacieuse et fragile, qui côtoye un rivage tout parsemé d'écueils, et mille fois en péril, sauvée autant de fois, surgit au port qu'elle veut atteindre, que le navire majestueux, pourvu de ses agrès et qui fendant les vagues et dédaignant la terre, assujettit les vents en déployant ses voiles, et achève le tour du globe sans avoir connu un danger.

Les Sarrasins d'Afrique, débarqués de Tunis, vinrent surprendre Nicotri un jour des fêtes de Saint-Pierre : le vin et les plaisirs de la solennité avaient plongé les habitans dans l'engourdissement du sommeil. Les femmes, les enfans, les objets précieux, tout devint la proie des pirates. Les vainqueurs; néanmoins se rapprochèrent des côtes; ils acceptèrent le même jour les ran-

çons de leurs opulens captifs, et ils rentrèrent au sein de leur patrie, chargés de gloire et de butin.

Encouragés par un tel avantage, les Sarrasins, l'année suivante, se flattèrent d'enlever la ville de Mazara; ils furent obligés de l'assiéger. Déjà depuis huit jours ils en pressaient l'attaque, lorsque le comte Roger, pénétrant de nuit dans leur camp, fit un si terrible carnage, qu'à peine la nouvelle put en être portée par quelques fugitifs épars.

Cependant, obligé de passer en Calabre, le comte laissa le commandement de la Sicile au jeune Hugues de Gircea, son gendre, et à Jordan, l'un de ses fils. Il leur avait sévèrement interdit de provoquer aucune attaque; mais, bouillant tous les deux d'une noble impatience, les deux jeunes héros se préparèrent, malgré son ordre, à tenter d'eux-mêmes quelque exploit. Le prudent Sarrasin, maître de Syracuse, eut bientôt jugé leur dessein; il excita leur inexpérience, et, se montrant tout à coup avec toutes ses forces, il enveloppa leur petit nombre; l'engagement fut impétueux, Hugues tomba au premier rang; et Jordan, presque seul,

perçant la multitude, n'eut de retraite que dans Catane.

Le comte l'apprend, il est parti, le Sarrasin est vaincu; ses forts sont ruinés; les femmes, les enfans sont vendus comme esclaves; la douleur de Roger n'en est pas satisfaite. La province de Noto éprouve sa fureur; il y fait tout périr, dévaste les moissons, et partout l'incendie achève sa vengeance.

Jordan, le fils du comte, épiait un instant pour ressaisir la gloire échappée à ses armes. Toujours présomptueux, sans prévenir son père, et suivi de ses seuls amis, il forma le projet d'enlever les troupeaux qu'on envoyait, des villes voisines, paître l'herbe d'un promontoire qui s'avançait assez loin dans la mer. Il s'embarque avant le jour, se jette sur la prairie, envahit et entraîne le bétail qui la couvre : mais une si riche proie devait être disputée. Les ennemis accourent : on s'atteint, on se presse; Jordan anime les courages par son exemple et ses discours; il abat, il poursuit; tout fuit en sa présence, et il ramène l'abondance dans le camp du comte son père. De tels

exploits renouvellent pour nous ceux de la jeunesse de Nestor; mais, pour se perpétuer dans la mémoire des hommes, ils auraient besoin d'un Homère.

L'infatigable comte était présent partout. On ferait une Iliade de ses combats divers; des surprises, des attaques, des succès merveilleux qui lui créèrent un empire. Les plus grands de l'Europe recherchaient son alliance. Déjà la fille du comte de Normandie était venue dans la Calabre, pour y unir son sort au sien. Le comte de Provence lui demanda sa fille, et les noces furent célébrées au milieu de fêtes somptueuses, dans la ville même de Palerme.

CHAPITRE VIII.

Le duc Robert, quelques années plus tôt, avait fait contracter à la jeune Hélène, sa fille, des liens qui paraissaient plus augustes encore : elle avait été fiancée au jeune Constantin, fils de l'empereur Michel Ducas, et conduite à Constantinople. Elle y était élevée dans le palais. L'empereur Michel fut renversé du trône ; on le relégua dans un monastère : l'impératrice Marie, considérée comme veuve, épousa le nouvel empereur, et la jeune Hélène, rejetée, parut indigne d'une alliance avec l'héritier de l'empire.

Cependant un imposteur, disant être Michel, et s'être dérobé du cloître où ses ennemis l'avaient tenu captif, vint trouver Robert en Calabre, et le presser de concourir à leur vengeance commune. Le duc, prompt à saisir un prétexte de guerre, conduisit dans toutes ses villes l'empereur fugitif ou plutôt supposé, au nom duquel il

prétendait assujettir bientôt les Grecs, et revêtir lui-même la pourpre qu'il recevrait pour prix de ses secours. Deux ans, ou environ, lui furent nécessaires pour ses immenses préparatifs. Quand on essayait de lui dire que le prétendu Michel Ducas ne ressemblait même pas à l'empereur détrôné, il paraissait y faire peu d'attention; et, s'appliquant à sa grande entreprise, il mettait son habileté à soutenir l'ardeur des siens.

Le duc Robert fit lever l'ancre à sa flotte au mois de mai 1081. C'était avec mille trois cents chevaliers qu'il allait attaquer un formidable empire: et son génie impérieux, qui ne voyait que la victoire présente, et ne considérait ni ses suites, ni peut-être les efforts dont il conviendrait de la soutenir, ne manifesta jamais mieux sa prodigieuse énergie. Il semblait, nous dit notre auteur, qu'il eût une armée trop nombreuse; l'espérance et la joie brillaient sur son visage, et rendaient la confiance à ceux que la réflexion aurait peut-être épouvantés. Vainqueur déjà dans sa pensée, il ne leur parlait que des trésors dont quelques heureux efforts allaient les rendre maîtres s'ils marchaient

seulement sur ses traces. Il aborde au rivage, et, contemplant avec transport la beauté d'un site enchanteur, il s'écrie : O braves guerriers ! dignes émules de vos nobles pères, cet héritage vous est offert ; c'est pour le posséder qu'il s'agit de combattre, et ce territoire est à vous. Après ce discours, il va de conquête en conquête ; la ville d'Aulone est prise ; Duras est assiégée, et l'empereur Alexis Comnène, à peine monté sur le trône, est forcé de marcher contre lui.

La dignité de l'empire admettait d'autres mesures que celles d'une entreprise où l'audace était le conseil. Alexis invoqua le secours des Vénitiens ; il envoya un ambassadeur à l'empereur d'Allemagne Henri ; enfin il avança lui-même.

Bohémond, dans cette guerre, accompagnait le duc son père. Ce héros, appelé à fonder une puissance qui braverait en Orient et les Grecs et les Sarrasins, ne connaissait encore de ses belles destinées que le besoin de vaincre et de conquérir. Anne Comnène rapporte que l'épouse de Robert, Sicelgayte, fille du prince de Salerne et sœur de Gisulphe, vaincu et dépossédé par Ro-

bert, combattait à sa suite comme une nouvelle Pallas, et, moins savante que celle d'Athènes, courait la lance en main rallier les fuyards, et exciter les combattans.

Les vaisseaux vénitiens entrèrent dans Duras, et l'empereur Alexis se plaça à ses portes. Le duc, qui vit les siens balancer un moment, mit le feu à ses vaisseaux pour fermer la retraite. Lui-même et Bohémond, veillèrent tour à tour dans le cours de la nuit qui précéda le combat; au lever du jour, les chefs et les soldats entonnèrent de saints hymnes d'un accent religieux; on célébra la messe, ils se confessèrent tous, et reçurent le sacrement en forme de viatique. L'action la plus impétueuse suivit cet acte solennel. Les Anglais, les Français, les barbares enfin, selon l'expression d'Anne Comnène, qui faisaient la force principale de l'empire; ne purent soutenir un choc aussi violent, on les vit se précipiter dans les murs d'une église voisine consacrée à saint Nicolas; mais le toit ayant croulé sous le nombre de ceux qui y avaient cherché refuge, tout fut écrasé dans sa chute. Poursuivi sans relâche, l'empereur Alexis fut contraint de livrer un combat sin-

gulier à l'un de ceux qui voulaient l'atteindre, et qu'à sa taille, à son armure, il avait cru être Robert. Le camp des Grecs fut abandonné au pillage; le duc prit son repas sous la tente de l'empereur; il s'occupa ensuite de disposer son camp pour passer l'hiver en Épire, et il choisit pour son assiette un mont qui de son nom fut appelé mont Guiscard.

Ce temps de repos ne fut pas perdu : plusieurs châteaux, sans cesse harcelés, se rendirent à son obéissance; et, ayant séduit le Vénitien qui gardait la ville de Duras, il devint maître de cette place.

Castorie céda à son tour. Le siége en fut formé; mais les troupes étrangères chargées de la défendre, se prêtèrent aisément aux offres de Robert. Il savait l'art d'encourager ceux qui passaient entre ses rangs; il les comblait de considération et de faveurs; et Constantinople alarmée trembla même pour son enceinte.

Au milieu de ses triomphes, Robert fut averti que l'empereur Henri IV était maître de Rome, et que le pape Grégoire VII se trouvait assiégé dans le château St.-Ange, nommé alors tour de Crescentius. Une *par-*

tie des grands de Rome avait secondé l'empereur; une *partie* du clergé reconnaissait l'antipape, que l'empereur avait fait élire. De si grands événemens appelèrent le duc Robert. Il laissa Bohémond commander dans la Grèce; et, repassant en Italie, il s'empressa de porter au pontife persécuté les secours d'un allié fidèle et d'un fidèle feudataire.

Cette généreuse entreprise aurait pu être commandée au duc par la seule nécessité d'écarter alors l'empereur, qui s'approchait de ses états. L'historien grec attribue même l'invasion de l'empereur Henri aux sollicitations de l'empereur Alexis, qui voulait obliger Robert à s'éloigner enfin de la Grèce.

Surpris, cependant, des forces de Robert, le monarque allemand n'osa pas le braver. Quelque douleur qu'il en ressentît, il quitta Rome à l'instant même, et ne tarda pas à repasser les monts.

Le duc campa aux portes de la ville, il en escalada les murs, et y pénétra tout à coup, aux cris répétés de Guiscard. Le pape, tiré de sa forteresse, fut rétabli au palais de Latran. Mais, fatigué assez long-temps par l'inconstance populaire, le vieux pontife sortit

de Rome, quand l'armée du duc s'éloigna, et il alla mourir en paix au sein de la ville de Salerne.

Satisfait de cette expédition; le duc retourna dans la Grèce; l'historien nous apprend que Bohémond y triomphait et faisait trembler de nouveau la capitale de l'empire. Anne Comnène convient de deux brillantes victoires; elle ajoute néanmoins que l'empereur Alexis, avec le secours de sept mille Turcs, avait repoussé le jeune vainqueur et lui avait repris Castorie. Robert, quoi qu'il en soit, recouvra ses avantages; et, si les Vénitiens ne les eussent arrêtés, on n'aurait pu dès-lors en assigner le terme.

Une éclipse sinistre, et qui, durant trois heures, couvrit la terre de ténèbres, fut suivie, dans la même année, des funestes événemens dont elle parut le présage. Le pape Grégoire, le duc Robert, et le fameux Guillaume de Normandie, conquérant et roi de l'Angleterre, furent effacés tous trois du nombre des vivans. Le duc, selon Anne Comnène, cessa de vivre à Céphalonie. Son épouse Sicelgayte, Roger son second fils, reçurent ses derniers soupirs, et rapportè-

rent ses restes à Venuse, où ils firent ses funérailles.

Bohémond aurait dû succéder à son père; mais, en lui laissant tous ses droits sur ses conquêtes dans la Grèce, le duc Robert disposa de son duché en faveur du fils de Sicelgayte. Le comte de Sicile appuya le jeune Roger, et son titre douteux fut reconnu comme un droit. L'auteur que nous suivons (*) lui prête une sagesse et une gravité de mœurs telles, qu'on aurait pu les admirer dans un vieillard. Guerrier ardent, enthousiaste des hauts faits d'armes, gracieux dans l'abord, libéral dans ses dons, impassible dans ses travaux, équitable en toutes choses, et capable pourtant de tempérer, par la pitié, une justice trop sévère : tel il nous peint le prince accompli auquel toujours tout parut réussir. Bohémond, plein de l'avenir et dévorant le présent dans sa pensée, se contenta assez promptement de Tarente, de Gallipoli et de quelques fiefs que lui céda son frère. Un caractère fougueux lui fit prendre les armes, lorsque sa passion l'emporta. Mais il

(1) Gaufredus Malaterra.

entretenait le vague pressentiment de quelque destinée plus haute; et, quand le cri de la croisade eut retenti en Italie, le premier des princes normands il arbora le signe révéré des périlleuses aventures.

CHAPITRE IX.

Il serait superflu de retracer ici le détail des combats qui livrèrent au grand comte l'entière possession de la Sicile. Bénaruet, chef redouté, périt en combattant sur mer, et les efforts de son épouse ne purent empêcher Syracuse d'ouvrir ses portes au vainqueur. Chamut se fit chrétien avec toute sa famille, et Agrigente suivit la loi qui entraînait le reste de l'île. Comblé des grâces du Dieu puissant auquel il rapporta toujours ses prospérités et sa gloire, Roger voulut s'en montrer digne en perfectionnant ses vertus. On le vit travailler à devenir meilleur. Il apporta dans ses jugemens une équité plus rigoureuse; il prêta à la vérité une oreille plus attentive; il fit bâtir plusieurs églises, il y établit des pasteurs, et fonda de riches monastères. N'oubliant pas enfin ceux qui l'avaient servi, il les assembla tous; il leur adressa des actions de grâces touchantes; il par-

tagea entre eux de vastes territoires, et les mit à portée de jouir du fruit de leurs travaux guerriers.

Son ardeur toutefois ne fut point satisfaite. Des profits à gagner, des lauriers à cueillir, des fatigues à supporter, avoient pour ce brave conquérant le plus irrésistible attrait. L'île de Malte à conquérir lui parut un prix digne de lui. Il rassembla une flotte nombreuse; il lui fit lever l'ancre au son des instrumens; son navire, plus rapide, toucha terre le premier; treize de ses chevaliers descendirent à sa suite; et, s'élançant tous à cheval, ils fondirent sans effroi sur l'innombrable multitude qui s'opposoit à leur passage. En revenant le soir au rivage, ils y trouvèrent leur armée réunie. Le lendemain, au point du jour, la capitale fut investie et son territoire au pillage. Celui qui commandoit dans l'île, épouvanté de tant d'audace, sollicita d'être entendu. Les chevaux, les mulets, les armes et l'argent furent présentés au vainqueur; et l'île se soumit à lui payer tribut. Mais ce qu'il y eut de plus frappant, fut le spectacle des captifs délivrés par le noble comte. Dégagés de leurs fers si

inopinément, ces chrétiens répandaient les larmes de la joie. Ils sortirent de la ville, façonnant des croix dans leurs mains; des branches, des roseaux, tout leur paraissait bon pour ce pieux usage. Ils se prosternèrent aux pieds de leur glorieux libérateur. Leur nombre était si grand, qu'en les y faisant entrer, le comte craignit que les navires n'en supportassent pas le fardeau. Mais la main du Très-Haut les soutint sur les ondes. De retour en Sicile, le comte fit rassembler les témoins heureux de sa victoire; il les déclara libres, il leur offrit une ville et de riches territoires, s'ils voulaient se fixer au sein de ses états. Le désir qu'ils avaient de revoir leurs familles et leur patrie, les détourna d'accepter ces faveurs; et Roger, y mettant le comble, leur fit traverser toute l'île, et leur procura les moyens d'aller propager partout le monde la renommée et les exploits du grand comte de la Sicile.

La prise de Capoue fut son dernier triomphe. Richard, fils du comte d'Averse, avait été privé de Capoue par l'infidélité des Lombards, dont l'ancienne race y dominait encore. Le comte de Sicile et le duc de Calabre

n'hésitèrent pas à lui porter secours. Dans cette campagne même, l'activité du comte, sa verdeur, son hilarité dans les dangers et les fatigues, firent l'admiration de l'armée, et l'émulation des jeunes princes.

Le pape Urbain vint le visiter au pied des murs de Capoue même; et, l'ayant retrouvé plus tard, désormais en paix dans Salerne, il lui fit l'honneur insigne de le nommer, par droit héréditaire, son légat dans toute la Sicile.

Comblé enfin de gloire et d'honneurs, le comte mourut l'année 1101, à Mileto dans la Calabre. Le brave Jordan, son fils, l'avait précédé dans la tombe; mais la comtesse Adélaïde, son épouse en troisièmes noces, lui avait donné deux enfans. Le second, nommé Roger, devint son successeur, et ajouta le titre de roi à l'héritage qu'il tenait de son père.

CHAPITRE X.

Nous devons à Malaterra l'histoire des fils de Tancrède. J'ai moins extrait que traduit son ouvrage; je ne pouvais emprunter quelque couleur locale que d'un auteur contemporain. Malaterra, Normand lui-même, avait suivi Roger dans la Sicile. Il écrivit par l'ordre de ce prince, et consigna sous ses yeux mêmes le détail circonstancié des principaux événemens de sa vie. Peintre modeste, jamais il ne se place sur la scène qu'il nous décrit : il s'anime quelquefois, il vante ses nobles maîtres, mais sans jamais substituer le prestige du roman à la simplicité de l'histoire : on le lit sans fatigue et sans exaltation. Les écrits de ces temps manquent moins d'une sorte de vie que d'une sorte d'action dramatique, dont nous avons trop l'habitude de chercher partout le nœud et le dénouement. Le récit de Malaterra cesse, et ne se termine pas : peut-être cet auteur n'a-t-il pas survécu au comte Roger, son

héros ; mais il ne le conduit pas jusqu'au jour de sa mort, et Roger régna trois années depuis l'époque où s'est arrêtée la plume de son historien.

Le goût du temps a permis à Geoffroy de Malaterra d'entremêler de quelques vers les pages de ses deux derniers livres : c'était sans doute une espèce d'ornement où le talent se faisait voir. Quelques citations de l'Écriture se rencontrent dans ses écrits ; mais les passages de ce livre divin se présentaient aussi naturellement aux écrivains de cette période, que les textes d'Homère aux auteurs de la Grèce ; et les fréquentes allusions qu'on y trouve font pour les érudits un des charmes de Platon lui-même. Les antiques expressions de la clémence d'un Dieu tout-puissant, ou de la force qu'il communique à ceux qui se confient en lui seul, semblent donner la garantie des âges aux sentimens que le cœur puise en soi. Les citations profanes sont rares dans Malaterra : une fois il s'appuie de l'autorité de Salluste, et l'on ne saurait douter que quelques grands auteurs classiques ne fussent alors connus en Italie par ceux qui se livraient à l'étude.

L'auteur normand n'est pas le seul qui ait conservé le dépôt de l'histoire des princes de sa nation : un moine du mont Cassin l'a écrite en huit livres. Guillaume de la Pouille, aussi contemporain, a fait un long poëme à leur gloire; en un mot, les Normands réveillèrent l'Italie, et lui portèrent en dot, si je puis parler ainsi, leur énergie et leur vaillance.

Je réserve pour d'autres temps l'examen des chroniques que le 11e. siècle vit éclore. La sécheresse de quelques traits ne doit pas empêcher d'y reconnaître une simplicité attachante; la langue dans laquelle ces mémoires sont écrits, fait d'ailleurs disparaître l'intervalle des temps. Le latin en est pur, quelquefois élégant; et les écrivains de l'Italie ne sont pas, sous le rapport du style, étrangers aux meilleurs auteurs.

Nous devons à l'expansion de cette langue la communication des lumières en Europe, et leur utile transmission. Les savans de toutes les contrées s'entendirent sans interprètes, et n'eurent qu'un sens à attacher à chaque expression employée ou reçue. Nous pouvons nous-mêmes, s'il nous

plaît ; remonter facilement aux sources ; elles n'ont subi aucune altération. Cependant, à cette époque même, les exploits des hommes du Nord accélérèrent la grande révolution qui devait s'opérer dans les langues modernes. Les Normands portèrent le français, c'est-à-dire la romane française, à l'extrémité de l'Italie, et son mélange avec la langue que l'Italie s'était formée des débris de celle des Romains, développa au Midi la langue italienne. Au Nord, Guillaume-le-Conquérant fit, de sa propre langue, celle de sa conquête. Tous les mots à racine latine, dont se compose la langue anglaise, y furent transmis du français. Il est à remarquer que cette langue britannique, consacrée par tant de beaux ouvrages, doit à la nôtre tous les mots dont l'acception est morale ou philosophique ; elle n'a pour ainsi dire conservé des Saxons que les termes positifs, et par conquent arbitraires.

Ce fut sous l'influence des premiers princes normands que fleurit l'École de Salerne. Le duc Robert de Normandie reçut la dédicace du premier monument de

ses intéressans travaux, avant l'époque de la première croisade; le duc Robert, en simple pèlerin, avait visité la Terre-Sainte. Contraint à son retour de se confier aux soins des nouveaux enfans d'Esculape, il engagea Jean de Milan à rassembler, pour son usage, les adages dont le recueil est encore connu de nos jours sous le nom d'*École de Salerne*. Cet ouvrage est en vers, et les préceptes que ces vers renferment, appartiennent uniquement à la médecine préservative. La sagesse qui les caractérise, la simplicité didactique de leur expression, en ont fait autant de proverbes; et l'on a dû retenir surtout ce conseil si philosophique, où la sérénité de l'esprit, un repos modéré, une sobriété habituelle, sont indiqués, à défaut de médecins, comme médecins supplémentaires.

On cite à cette époque un certain Constantin qui parcourut tout l'Orient, et y acquit la connaissance des langues que l'on y parlait, pour y recueillir avec plus de certitude les renseignemens relatifs à la science médicinale. Il les apporta à Salerne, il y rédigea des traités où il se plut à réunir les

trésors de son pèlerinage ; puis, ne devant plus rien au monde, il s'enferma au mont Cassin.

Ce temps ne pouvait pas encore être celui des sciences proprement dites ; l'esprit avait besoin de s'exercer sur lui-même, pour acquérir les forces nécessaires à des opérations d'un ordre supérieur. Au commencement du siècle, cependant, le pape Sylvestre II avait donné au monde chrétien l'usage du chiffre arabe, ou, si l'on veut, indien, dont le signe éclaircit la notion qu'il exprime, et prête une échelle sans terme à l'audacieux génie qui prétend atteindre les cieux.

Dans le temps même où les fils de Tancrède se faisaient ducs dans la Calabre, et comtes dans toute la Sicile, le duc de Normandie, jadis leur souverain, se faisait roi en Angleterre.

Cette entreprise, plus vaste dans sa conception et plus rapidement consommée, ne l'emporte pas en hardiesse sur celles des Bras-de-fer, des Drogon, des Guiscard, qui n'avaient d'appui que leur courage, et qui devaient plutôt accomplir que former de vastes desseins.

Il est aisé, dans le siècle où nous sommes, de refuser aux chevaliers normands la couronne qui leur est due. On peut ne voir en eux que d'intrépides aventuriers, le désespoir et l'effroi des plages qui les reçurent. Mais, si l'on considère les temps où ils vécurent ; s'il est bien reconnu que la guerre intestine eût dévasté, sans eux, un territoire subdivisé entre les Grecs, les Lombards et mille tyrans particuliers ; si l'on réfléchit que leur courage écarta le turban oppresseur des belles contrées de la Sicile, et de celles de l'Italie, on bénira les prodiges de leurs bras, et l'on admirera l'ascendant de leurs âmes intrépides, plus encore que la trempe et la force de leurs armures.

CHAPITRE XI.

Ce ne fut pas seulement alors en Italie, en Angleterre, et même dans la Grèce, que les Normands se signalèrent. La Palestine vit leurs trophées. Entre tant de chevaliers, dont les armures ainsi que les équipages n'avaient pour ornemens que d'uniformes croix, leur beauté mâle et leur haute stature les indiquent assez aux regards. L'histoire de la première croisade et des événemens qui l'ont rendue si justement célèbre, est généralement connue. Je ne songe point à la retracer; mais quelques circonstances relatives à Bohémond et à Tancrède trouveront place dans mon récit, à cause de Guiscard et de Roger. Bohémond était prince d'Antioche quand le sort des combats le rendit prisonnier d'un prince de la contrée, appelé Daliman. L'empereur grec Alexis Comnène essaya de le racheter, non sans doute pour le rendre

libre; mais afin de river ses fers. Daliman préféra, aux richesses d'une immense rançon, l'honneur de retenir captif un guerrier que les Turcs appelaient le petit Dieu des Chrétiens.

Le bruit de sa captivité se répandit parmi le monde, et l'Église toute entière, dit Oderic Vital, pria pour obtenir sa prompte délivrance. Le Dieu qui sauve tous ceux qui espèrent en lui, écouta les prières de l'Église fidèle; et, comme il avait suscité Judith pour la délivrance de son peuple, il suscita la fille même du vainqueur pour délivrer le brave Bohémond.

Mélaz était son nom, et sa sagesse égalait sa beauté. Les exploits des chrétiens avaient touché son cœur; elle allait les chercher jusque dans leurs cachots; elle leur prodiguait ses bienfaits, et ne perdait pas une occasion d'apprendre, dans leurs entretiens, les merveilles et la grandeur de la religion qu'ils professaient.

Deux ans s'étaient passés quand le farouche Solyman attaqua Daliman, son frère. Mélaz eut recours aux Chrétiens. J'ai entendu vanter, dit-elle, les nobles prouesses

ses des Français ; je voudrais voir une preuve de leur bouillant courage dans la délivrance de mon père. Heureuse et haute dame, s'écria Bohémond, ouvrez-nous le champ du combat, éprouvez nos glaives et nos lances, et vous verrez bientôt ce que produisent les coups que les Francs ont portés. Mélaz leur fit jurer de lui obéir en tout. Mais, après la victoire, elle les autorisa à ne pas souffrir qu'un peuple ingrat enchaînât de nouveau leurs triomphantes mains; et elle leur confia le soin de protéger sa vie, si son père irrité voulait la lui ravir. Tout fut exécuté comme on l'avait prévu. Le cri des Normands : *Dieu en aide !* rallia autour de leur prince les Francs qui se trouvaient, par un effet du sort, dans les rangs de Solyman même; et le fils de ce sultan termina sa carrière sous le glaive de Bohémond, qu'il était venu braver. Mais quand, à leur retour, Daliman refusa aux généreux croisés le prix mérité de leur vaillance; quand Mélaz elle-même fut prête à devenir victime de l'injuste courroux de son père, Bohémond la couvrit de sa redoutable épée; et Mélaz, à haute voix, se déclara chré-

tienne. Contraint d'y consentir, Daliman, à la fin rendit la liberté à ses propres libérateurs. Le traité fut conclu entre eux : Bohémond et Richard reparurent au milieu de leur peuple, comme autrefois, en Israël, Zorobabel et Néhémie.

Le premier soin de Bohémond fut d'accomplir le vœu formé dans sa prison. Richard, son compagnon, s'embarqua pour la France, et alla déposer, aux pieds de saint Léonard, dans une église dédiée sous son nom, une chaîne d'argent égale en poids à la chaîne d'airain que ses mains avaient portée.

Mélaz, remise à Bohémond comme à un époux par son père, avait suivi les chevaliers chrétiens, entourée de respect et d'amour, et telle que la fille du Pharaon d'Égypte avait suivi jadis Moïse et les Hébreux. Mais, en présence des grands de l'armée, Bohémond lui tint ce discours :

«Noble vierge, que notre seigneur même a destinée, encore païenne, au salut de ses serviteurs, choisissez entre nous, au nom de Jésus-Christ, un époux selon votre cœur. Tous, nous vous devons tout, et notre dé-

vouement n'est qu'un juste retour. J'ose offrir un conseil à l'amie la plus chère. C'est à moi que votre père vous donna pour épouse, et je veux faire pour vous quelque chose de meilleur. Je fus, depuis ma jeunesse, livré aux aventures; j'ai beaucoup enduré, et mon destin peut-être est d'endurer encore. De plus, j'ai fait un vœu, et je dois aller en France rendre grâces à saint Léonard. Ne voyez dans mon refus qu'une preuve de ma tendresse; je vous chéris comme une fille, comme une sœur. Je serais affligé de vous voir dans la souffrance vous repentir trop tard d'un lien formé d'abord avec quelque plaisir. Choisissez, je vous en conjure, un sort plus digne de vos vertus. Voilà Roger, le fils de Richard, mon parent, plus jeune que moi, plus aimable sans doute, mon égal en noblesse ainsi qu'en dignité; acceptez-le, soyez heureuse, et coulez long-temps d'heureux jours.»

L'assemblée applaudit à un discours si sage: la prudente vierge se soumit au conseil de tant de héros. Roger reçut avec joie et respect la main qui lui fut accordée. Les noces

furent magnifiques; et; après six années, Bohémond et Tancrède ayant cessé de vivre, Roger fut appelé à gouverner Antioche.

J'ai rapporté textuellement, et d'après Ordéric Vital, cet antique et touchant récit.

Tancrède remit à Bohémond la ville d'Antioche, qu'il avait conservée. Mais à peine ce héros y était de retour, que le perfide Grec l'y fit assiéger. Vainement il avait voulu se faire livrer Bohémond captif, et l'acheter au poids de ses fers. Étranger à toute impression généreuse, il tenta la force et les armes contre ce prince encore affaibli. Tancrède, pour Bohémond, était comme une seconde âme. Bohémond commit de nouveau Antioche à sa fidélité. Lui-même, selon le récit détaillé d'Anne Comnène, se fit placer et embarquer dans un étroit cercueil; et, sous le voile de la mort, il alla débarquer et reparaître à Corfou, d'où il menaça plus fièrement l'altière et perfide Byzance.

Le pèlerinage voué au bon saint Léonard devait cependant, avant toute chose,

conduire en France Bohémond. Il y vint, il y vit la cour; il prépara de nouveaux armemens. Sa glorieuse bannière enseigna le chemin des exploits et rappela celui de la Terre-Sainte; la princesse Constance, fille du roi Philippe, fut unie au prince d'Antioche. Enorgueilli par ce brillant hymen, fortifié par les secours qu'il avait obtenus, Bohémond et sa jeune épouse passèrent bientôt en Italie. Le siége de Duras fut entrepris. La vaillance, des deux parts, balança les succès; et Bohémond, après avoir accepté des otages, se rendit à Constantinople. Anne Comnène ne craint point de dire que sa personne éblouissait les yeux autant que sa réputation étonnait l'esprit. Sa taille était majestueuse; la proportion n'en était comparable qu'à celle des plus belles statues de Polyclète: un teint coloré, des cheveux blonds, des yeux bleus tout pleins de fierté, quelque chose de doux et de charmant qui contrastait avec sa haute stature et la dignité de son regard: tel était le prince normand; tel était le souverain d'Antioche, qui, sans avoir retenu aucune part des conquêtes faites

par son père, avait fondé lui-même un empire puissant, et s'était couronné de palmes dans la contrée qui les voit naître.

Il dit à Alexis que, puisque Dieu avait permis qu'il traitât de la paix en personne, il pardonnait de tout son cœur les injures qu'il avait reçues. Anne Comnène raconte que l'empereur lui laissa la souveraineté d'Antioche pour en jouir durant sa vie. Mais, lorsque ce prince fut mort, Tancrède ne reçut qu'avec dédain l'étrange proposition de céder à l'empereur l'héritage du jeune Bohémond.

Le vainqueur d'Antioche, en effet, ne revint point dans ses états. A peine de retour en Apulie, il cessa de vivre, et laissa au berceau le fils qu'il avait eu de Constance, sa jeune épouse.

Tancrède seul, en Orient, soutint la gloire et la valeur d'une race toute héroïque. Sa droiture égalait son intrépidité. Quand un des princes français se trouvait prisonnier, Tancrède allait prendre à sa place la conduite de ses états, et les lui remettait après sa délivrance. Toujours actif, et le premier dans les assauts et les

combats, la prise de Tripoli, la prise de Sidon, furent uniquement dues à son bras invincible. La mort l'atteignit à Antioche; en l'année 1112. Tout entier aux objets des affections les plus justes, il engagea, à son dernier soupir, la destinée de son épouse à celle du jeune Ponce, comte de Tripoli et petit-fils du comte de Toulouse. Il n'avait goûté avec elle que peu de momens de bonheur. Cécile était fille du roi de France et de la célèbre Bertrade, et son hymen avait été conclu à l'époque du mariage de Constance et de Bohémond. L'héritage du fils de son compagnon d'armes ne lui fut pas moins précieux. Il le confia à Roger, fils de Richard, pour lui être remis un jour. Ce modèle des chevaliers termina, jeune encore, son éclatante vie, où tout fut noble, généreux et simple : braver tous les dangers, se vouer à son ami, vaincre ses ressentimens, se montrer chrétien enfin, et au pied des autels, et aux pieds des murailles, faire le bien pour Dieu, des exploits par nature, des sacrifices par devoir,

telle fut la vie de Tancrède, et son nom reste pur entre les noms fameux.

La maison de Bohémond n'eut pas le temps de jeter tout l'éclat dont elle était digne; son fils parut à Antioche vers l'année 1126; « il était en fleur d'âge, beau et » élégant prince, de chevelure blonde, de » face douce et aimable, de parler enga- » geant, et en tout magnifique (a). » Il épousa Alix, deuxième fille du roi de Jérusalem Baudouin. Bientôt les princes chrétiens attaquèrent Damas : le jeune Bohémond s'y porta, et succomba, après de brillans exploits, sous les coups du turc Rodoan. Il ne laissait qu'une fille : le roi de Jérusalem lui conserva la principauté de son père. Le jeune Raimond, comte de Poitiers, l'épousa lorsqu'elle fut en âge. Veuve, long-temps après, Constance préféra aux princes de la contrée un simple chevalier, nommé Regnault de Castille ou de Châtillon. Ce dernier soutint avec vaillance les derniers efforts des chrétiens en Orient. Mais, accusé d'avoir, par sa témérité, rompu une

(1) Guillaume de Tyr.

trève conclue par Saladin, il n'en put obtenir ni oubli, ni pardon; prisonnier, et conduit dans la tente même du vainqueur, Saladin l'empêcha de boire en sa présence, et le poignarda de sa main.

Le douzième siècle vit presque commencer et presque entièrement achever les destinées des princes d'Occident en Syrie. Jérusalem, prise par les croisés en 1099, fut reprise par Saladin en 1187. Vainement Jean de Brienne porta, dans le siècle suivant, le titre de roi de la ville sainte, elle était au pouvoir des enfans de Mahomet; et, quand l'empereur Frédéric II se présenta au Saint Sépulcre, bien plus en pèlerin qu'en vainqueur, son succès se borna à obtenir une trève, une sauve-garde toute précaire en faveur des pèlerins.

CHAPITRE XII.

Les historiens normands qui traitent de la Sicile, n'ont fait mention nulle part de ces édifices grecs dont les nobles débris sont encore, de nos jours, un de ses ornemens. On ne saurait pourtant se figurer sans intérêt et sans plaisir, à l'ombre de ces belles colonnes que nous retrouvons à Ségeste, quelques-uns de ces Neustriens déposant où réunissant les pièces de leur pesante armure. Les portes trop grossières de quelque chapelle basse, construite par eux et sans art, contrastent, de nos jours encore, avec les ruines augustes et colossales de Selinunte renversée. Girgenti sera riche long-temps des vastes ruines d'Agrigente, où l'hospitalité s'exerçait avec tant de gloire, où les mœurs pastorales de l'Orient paraissaient dans leur dignité, ornées de tous les arts d'Athènes; mais les murailles d'un édifice carré qui se trouvent sur le

mont Etna et qu'on appelle tour d'Empédocle, appartinrent à un fort bâti par les Normands dans le temps dont nous retraçons l'histoire.

La Sicile est une terre de biens et d'abondance, et, dans toutes les périodes de l'histoire connue, l'indépendance lui fut entièrement étrangère. Sans parler des premières nations qui y passèrent de l'Italie, je vois les Grecs et les Carthaginois y fonder de riches colonies. La guerre s'y fait entre eux, et c'est dans la Sicile que Rome détruit ou abaisse Carthage. Les Verrès, les tyrans, les proconsuls de Rome arrachent à ses cités leurs tableaux, leurs statues, leurs camées et leurs vases. Des esclaves de toutes nations font la population de ses fertiles campagnes; et pourtant, dans les plaines d'Enna, Cérès avait enseigné Triptolème, et Péristère avait cueilli des fleurs. Ces esclaves, réduits à de sanglantes révoltes, chantaient nuit et jour les vers de leur Daphnis, berger, poëte, et chantre comme eux; Theocrite ne fit que répéter leurs échos. Les oppresseurs voluptueux qui, dans ce séjour enchanté,

perdirent de vue l'humanité au milieu des prestiges du luxe et des agrémens des beaux-arts ; ils étaient couronnés de roses et reposaient sur leurs feuilles parfumées.

La Sicile, des premières, subit le joug des barbares du Nord, après qu'ils eurent conquis l'Afrique ; vainement elle rentra sous l'empire des Grecs, après que Bélisaire la lui eut restituée ; la Sicile ne fournit ; à aucune époque de l'histoire, un ministre quelconque au gouvernement de ses maîtres. Les Sarrasins n'y débarquèrent que pour l'accabler plus cruellement. Les martyrs y furent nombreux ; mais la fureur de l'islamisme n'y put déraciner la religion chrétienne. Les villes de la Sicile, en dépit de sa rage ; ne cessèrent pas de renfermer un nombre assez grand de chrétiens ; et les Normands les eurent tous pour alliés, quand, animés par les Grecs eux-mêmes, ils descendirent en Sicile.

La race de Tancrède fut naturalisée en Sicile par la conquête. Sous ses lois, et alors pour la première fois, la Sicile enfin fut un centre ; elle fut une patrie pour ceux qui l'habitèrent.

Le jeune Roger, successeur du grand comte, resta seul des deux fils qu'il avait laissés en mourant. Pupille, dit un de ses historiens, il s'était montré bon et charitable aux malheureux; devenu chevalier, et maître de ses états, il se montra vigilant et sévère; il réprima les brigandages, amassa des richesses, et, redouté au-dehors, il conquit les îles voisines de la grande île qu'il habitait. La mort du duc Guillaume, souverain de l'Apulie, lui ouvrit, en 1127, une carrière digne de sa valeur. Il réclama toute l'Apulie, comme son légitime héritage.

Robert Guiscard, duc d'Apulie, avait laissé, ainsi que nous l'avons vu, ces belles provinces au duc Roger, son fils.

Le duc Roger avait maintenu la paix dans ses états ravagés si long-temps; et le règne de Guillaume, son fils, avait été, comme le sien, exempt de toute agitation. Le gouvernement de cette époque en renfermait, quoi qu'il en soit, les plus dangereux élémens. Les villes, pour la plupart, avaient ou leurs seigneurs ou leur indépendance; chaque château était une citadelle, et un em-

pire tout entier ; enfin, le pape, aux droits de Léon IX, regardait sans contestation le pouvoir de conférer le duché d'Apulie, comme un apanage du Saint-Siége.

Roger de Sicile, à la mort de Guillaume, qui ne laissait point de postérité, obtint d'abord quelques hommages dans l'Italie méridionale. Salerne lui céda. Le comte Rainulphe, son beau-frère, vint reconnaître sa suzeraineté, et fut suivi de quelques autres. Mais Honorius, alors souverain pontife, s'indigna que Roger voulût secouer un joug qu'il regardait comme légitime ; et, sans doute sollicité par les seigneurs de la contrée, il essaya de repousser Roger, et prononça l'excommunication dans la ville de Bénévent.

Presque tous les princes, en effet, se soulevèrent au même instant. Le comte Rainulphe même se réunit à eux. Roger se défendit avec une rare vigueur; chaque jour marquait ses progrès; et, comme chaque jour aussi il renouvelait au pape les plus humbles propositions, le pontife effrayé, et pourtant satisfait, conféra au vain-

queur l'étendard d'Apulie, et reçut l'hommage qu'il vint lui rendre.

Les héros alliés ne cessèrent pas la guerre; il leur fallut de nouveaux revers, pour se soumettre au conquérant. Les maux de l'Italie étaient alors cruels. On dirait, en lisant leur affligeant récit, que quelques hommes seulement se battaient corps à corps; mais, quand eux seuls effectivement sacrifiaient aux passions de la haine et de l'envie, et consacraient la plus noble vaillance à appuyer de coupables intérêts, les habitans des villes, les colons malheureux, étaient enveloppés malgré eux dans le tourbillon de leurs discordes. Les murailles des villes s'écroulaient, après de longues attaques, sur des citoyens au désespoir; et le cultivateur désolé considérait enfin cet horrible état de guerre comme un de ces fléaux naturels, contre lesquels tout recours est vain, et qu'il faut fuir et admirer.

Après ce triomphe, Roger, vainqueur, crut être trop puissant pour ne pas aspirer au titre magnifique de roi. Honorius avait cessé de vivre, Innocent III; Anaclet II, se disputaient, à un droit égal en apparence,

le suprême pontificat. Anaclet, rejeté par l'Europe presque entière, fut soutenu à Rome par les familles prédominantes, entre lesquelles la sienne était comptée : il autorisa les vœux secrets de Roger, qu'il voulait séduire; les grands l'encouragèrent par leurs nombreux suffrages, et le couronnement se fit à Palerme.

On ne peut, dit l'historien (1), ni exprimer dans un écrit, ni concevoir par la pensée, de quelle gloire y brilla Roger. On eût cru que toutes les richesses et toutes les pompes du monde se trouvaient réunies dans cette solennité. La ville entière paraissait couronnée en la personne de son roi. Tout y était joie et splendeur. Le palais était tendu de draperies éclatantes; les rues, couvertes de tapis, et jonchées de fleurs, exhalaient les plus doux parfums. Les innombrables coursiers, dont se composait le cortége, étaient parés de broderies et d'ornemens. Le banquet royal, où coulèrent les flots d'un vin exquis, fut tout servi en vases d'or et d'argent; les moindres serviteurs étaient

(1) Alexandre de Telesi.

vêtus de soie. L'éclat fut tel enfin qu'il éblouit et pénétra de respect tous ceux qui en furent témoins.

Le roi, couronné, recommença la guerre. Il voulait, dit son historien, assurer par une paix solide la sécurité de son royaume; il voulait que personne désormais n'eût le pouvoir de lui résister. Ce dessein gigantesque perpétua pour lui l'état de guerre, et le mit en butte aux fureurs de tous ses vassaux, que ses prétentions toujours croissantes accablèrent. Amalfi, à demi détruite, fut obligée de lui céder des remparts qu'elle avait retenu le droit de conserver. Naples, et le chef armé qui commandait sa redoutable milice, furent contraints de plier sous le joug. A la seule parole de Roger, le prince de Bari se vit enlever la cité qui, durant trois années, avait bravé Robert Guiscard. Tancrède de Conversana fut réduit à chercher un asile dans la Terre-Sainte; le comte Rainulphe, abandonné de son épouse et de son jeune fils, opposa quelque temps à l'intrépide Roger une résistance courageuse. Ses exploits, ses coups de massue, rappelèrent ceux des premiers Normands. Ils n'en

obtinrent pas les succès. Rainulphe fit hommage, et reprit son épouse. Mais ses alliés, pour la plupart, furent conduits dans la Sicile, et condamnés à y subir une cruelle captivité. Roger de Planco, objet de la haine effrénée du vainqueur, fut indignement pendu, par un ordre de sa bouche; et le prince de Capoue trouva seul un refuge dans la ville de Pise.

Le roi Roger pourtant fit trève pour un moment à la destruction qui annonçait partout sa terrible présence; on crut sa mort certaine. L'espérance ranima les cœurs; douze des plus hauts seigneurs, un grand nombre de chevaliers, un peuple immense se hâtèrent de se réunir à Averse, première patrie des Normands. Le prince de Capoue y conduisit huit mille Pisans. Roger, ce prince impitoyable, avait perdu Albérie son épouse, et, dans l'excès de sa douleur, il avait laissé respirer le monde aux regards duquel il s'était dérobé. Le besoin des illusions est surtout ce qui fait leur puissance; quiconque, dit l'historien, eût nié que Roger fût mort, eût été accueilli d'un mépris souverain; il parut cependant; Averse

fut détruite, et Naples ébranlée jusque dans ses fondemens; ses vignes, ses oliviers, furent la proie des flammes. Les Pisans, pour servir la cause de leurs alliés, eurent à exercer des vengeances sur une cité de leur contrée malheureuse; il pillèrent la ville d'Almalfi, et ce fut de la poussière de ses ruines fumantes que les Pandectes retrouvées furent transportées alors à Pise, et y furent mises en lumière.

L'armée elle-même voyait avec effroi les horreurs causées par Roger; elle détestait sa barbarie; on conjurait le monarque des cieux d'opposer enfin quelque frein à ce tyran farouche et sanguinaire. Il avait dévasté Troja, sans respect des reliques des saints, et de la procession suppliante qui les portait au-devant de lui; Bénévent n'avait plus un arbre dans l'étendue de son territoire. Prêtres, clercs, seigneurs ou vieillards, tous préféraient la mort à leurs calamités.

Cependant le pape Innocent était de retour en Italie. L'empereur Lothaire l'y ramenait, et le pape Anaclet, si long-temps son rival, ne tarda pas à ôter par sa mort l'obstacle le plus réel à la paix de l'église.

Mais les efforts de saint Bernard n'avaient point converti le redoutable Roger; il poursuivit Innocent dans sa gloire, il réussit à l'y atteindre; et, quand il le tint prisonnier, à l'exemple de ses aïeux, il ne craignit plus de fléchir et de lui rendre un juste hommage. Le pontife, à ce moment, confirma sur son front le diadème qui s'y trouvait placé; et la déférence de Roger se borna à l'y laisser poser une seconde fois, par les mains du légat envoyé à Palerme. Deux de ses fils reçurent du pape les titres de duc d'Apulie et de prince de Capoue. Plus orgueilleux et néanmoins plus dur, Roger, au comble de ses vœux, fit déterrer dans la ville de Troja les dépouilles infortunées du malheureux comte Rainulphe, avant de condescendre à paraître dans cette cité.

Ces événemens, que l'on peut rapporter vers l'année 1140; mirent un terme aux calamités dont le midi de l'Italie gémissait depuis douze ans. Mais, dit Romuald, archevêque de Salerne, le roi Roger avait le cœur magnifique et tout plein de l'amour de la domination. Peu content de régner en paix sur la Sicile et l'Italie, il médita bien-

tôt de lointaines expéditions. L'Afrique vit aborder sa flotte menaçante. Le prince qui avait réuni plus de six mille Sarrazins dans ses propres armées, contre les chrétiens ses sujets, Roger osa les attaquer jusque sur leurs propres rivages; il enleva Tripoli d'assaut, et se fit accorder un tribut par le soudan de la Babylone nouvelle, la ville de Kairoan.

La Grèce vit à son tour voguer ses pavillons, et toutes les îles furent insultées par ses vaisseaux victorieux. Les soldats qu'ils portaient, enlevèrent Thèbes et Corinthe; les parages de la Romanie furent en proie aux dévastations; et les captifs qui furent entraînés en Sicile, y fondérent les premières manufactures de soie qu'on eût vues encore en Europe hors des limites de l'empire grec.

CHAPITRE XIII.

Cependant les princes d'Occident avaient repris une ferveur nouvelle, et les lieux saints, exposés chaque jour à la profanation des redoutables musulmans, étaient alors l'objet d'ume seconde et brillante croisade que prêcha le grand saint Bernard.

L'historien Nicétas ne parle qu'avec effroi de cette nuée épouvantable qui fondit sur la Grèce du côté de l'Occident. Les Allemands formaient une partie de cette multitude guerrière, et parmi eux il se trouvait des femmes habillées et armées comme les combattans. Leur air était tout martial; elles menaient leurs coursiers avec une rare hardiesse, et retraçaient les Amazones avec plus de vaillance encore. L'une de ces héroïnes, telle que Penthésilée, se faisait distinguer par-dessus toutes les autres. Ses brodequins étaient bordés d'or, et on la surnommait la Belle aux pieds dorés.

Mais l'attaque des Siciliens devait paraître à l'empereur Manuel plus redoutable que le passage des croisés ; il se porta lui-même contre eux, et mit le siége devant Corfou. On aurait dit, selon l'historien grec, que les Romains tiraient contre le ciel, et que les Siciliens seuls savaient lancer des flèches contre leurs adversaires. Une paix tardive fut signée entre les deux puissances rivales, et la marine de la Sicile resta maîtresse de la mer. Un faux système d'économie avait détourné l'empereur de l'entretien des vaisseaux destinés à la défense des îles de l'Archipel. Cette mesure, funeste à l'empire, l'avait laissé à la merci de la marine des Vénitiens; ces auxiliaires peu zélés n'empêchèrent point l'amiral de Sicile de conduire quarante navires à la vue de Constantinople, d'y proclamer Roger, d'y insulter l'empereur, et de faire voler des flèches dorées contre le palais des Blaquernes.

Les princes normands avaient pris possession, dès leurs premiers pas en Sicile, de la puissance maritime que les Sarrasins ses vainqueurs y avaient de bonne heure établie. Les ports dont l'île est entourée la ren-

daient accessible sur ses trois faces; elle pouvait se considérer, au centre de la mer d'Europe, comme un port avec trois entrées. Les Sarrasins qui avaient balancé l'ascendant de Robert Guiscard et du grand comte Roger son frère, portaient le titre d'amiraux; la première dignité qu'institua le roi Roger, fut celle de grand amiral. Quand le roi Louis-le-Jeune revint de sa croisade, les vaisseaux de Roger l'arrachèrent aux poursuites des Grecs et des Vénitiens; et ce fut le royal descendant des anciens vassaux de la France qui offrit au roi chevalier un secours, un asile, et de nobles espérances.

Roger reçut en effet le roi Louis en Calabre, et tous deux concertèrent une croisade nouvelle, dont leur étroite alliance eût assuré le succès; mais la prompte mort de Roger, et l'état où se trouvait la France, en arrêtèrent l'exécution.

Le roi Roger consacra les courts intervalles du repos que lui laissèrent ses guerres continuelles, à recueillir les lois existantes, et à en promulguer de nouvelles. L'exécution des lois, dont les peuples de l'Orient et

ceux du moyen âge ont fait le grand mérite des rois, s'est presque toujours rapportée au seul maintien des lois civiles et de la justice distributive.

Il se trouve dans l'amour des lettres et dans le goût des belles connaissances quelque chose de propre aux grandes âmes. Il est une faculté de saisir, de pressentir des rapports étrangers aux impressions vulgaires, et qui entraîne les hommes privilégiés, comme vers un bien de leur domaine. Roger ne pouvait guère rencontrer le savoir que chez les musulmans, dépositaires en ce siècle des belles connaissances du Midi. Édrisi ou Aldrisi, connu sous le nom du géographe nubien, trouva à sa cour un asile, et composa pour son usage un globe d'argent, où il avait tracé tout ce qu'il savait de l'état du monde. Le livre qui nous est resté, servait d'explication à ce globe fameux. Édrisi était de Cepta, autrement Ceuta, en Afrique; il avait fait ses études à Cordoue. Le surnom de Nubien qu'il reçut, n'a pu tenir qu'à des circonstances dont le détail est perdu pour nous.

La Géographie de ce savant est presque le

seul travail qui remplisse une lacune immense entre les ouvrages de Ptolémée et ceux des géographes modernes. Ceux des Arabes, en petit nombre, n'ont pas passé en Occident; et si Roger conçut l'idée d'une représentation de tout le globe terrestre, on peut dire que son génie était digne de l'embrasser.

La décoration de Palerme occupa les loisirs du monarque vainqueur. Il fit élever un palais magnifique; il l'entoura de jardins plantés d'arbres divers; il y réunit des bêtes fauves pour l'amusement de la chasse. Des sources limpides les arrosèrent, un lac artificiel recevait le tribut de leurs eaux; et le destructeur de l'Apulie mit le prix de ses victoires à savourer les frais ombrages, et les paisibles voluptés que présentent les berceaux fleuris, bordés par un simple ruisseau.

Les historiens ont partagé leurs opinions sur ce personnage célèbre. Alexandre de Telesi écrivit par ordre de Mathilde, épouse peu fidèle du malheureux Rainulphe, et sœur du belliqueux Roger. Son livre est un panégyrique, et, sans le détail révoltant des massacres et des assauts, on y suivrait avec

ravissement le brave chevalier, le monarque puissant qui vient à Telesi remercier le Dieu du ciel, et affilier ses enfans *aux prières* du saint monastère. Falco de Bénévent, nourri des préventions qui devaient occuper un sujet du Saint-Siége, ne peint au contraire qu'avec indignation sa cruauté et ses forfaits. Ses ravages dans l'Apulie ne peuvent admettre d'excuse; mais du moins Roger ne fut tyran que comme il fut ennemi, les armes à la main. Ses lois et son amour pour les belles connaissances, pour tous les édifices dont le luxe appartient aux arts, l'état brillant enfin où il laissa, en cessant de vivre, l'héritage qu'il avait reçu, tout distingue un héros dans ces âges guerriers; il fit graver sur son épée, qu'elle avait asservi l'Apulien, le Calabrois, le Sicilien, l'homme d'Afrique. Il eût pu ajouter qu'elle avait bravé le Grec, et défendu le monarque français.

La patrone de Palerme, l'illustre Rosalie, fut contemporaine de Roger. Cette sainte anachorète, fille des comtes des Marses, vécut dans un désert, et dans un repos profond, tout à l'éternité qu'elle goûtait

d'avance. Les destins créés par Roger lui ont à peine survécu ; le peuple, qui lui fut soumis, conserve à peine sa renommée ; sainte Rosalie, célébrée tous les ans, est encore pour sa patrie l'ange des consolations, et ses fêtes sont populaires.

Roger, marié cinq fois, et père durant quelques années d'une postérité nombreuse, la vit s'anéantir et disparaître autour de lui. Un seul fils lui resta, et ce fils, nommé Guillaume, fut couronné de son vivant. Le jeune Roger, l'aîné de ceux qui avaient fait sa gloire, avait laissé de son hymen illégitime ou contesté, avec la comtesse de Lèche, deux fils, dont l'un mourut enfant, et l'autre fut le roi Tancrède. Constance, dernier fruit du dernier mariage de Roger, ne vit le jour qu'après sa mort. Ce prince n'avait que cinquante-six ans. Il termina sa brillante carrière en l'an 1154.

CHAPITRE XIV.

Guillaume I[er]., successeur de Roger, affecta d'abord le mépris de tous les actes de son père. Il exila, il emprisonna même quelques-uns de ses favoris. Mayon, son chancelier, devint son amiral; et cet homme, plus funeste au royaume de Sicile que la peste et toutes ses fureurs (1), exerça sans rivaux la suprême puissance.

Né à Bari, d'une famille obscure, et élevé à tant d'honneurs des simples fonctions de garde-note, Mayon devint l'objet et de la haine du peuple et de l'horreur des grands. Il avait, selon l'auteur cité, résolu de s'emparer du trône, et, s'il réussissait à perdre le monarque, la tutelle de ses enfans lui en assurait le moyen.

Quoi qu'il en soit de ses complots qu'Hugo Falcandus nous atteste, et que la chronique de

(1) Hugo Falcandus.

Salerne se contente d'insinuer, l'amiral s'empara si entièrement de l'esprit du roi, il l'éloigna si fort des regards de ses sujets, que le bruit de sa mort se répandit. Les Apuliens, nation remuante, crurent avoir trouvé l'occasion de recouvrer cette liberté qu'ils ne savaient pas se conserver. Ils prirent les armes, formèrent des ligues, et fortifièrent des châteaux; les républiques de l'antique Latium semblaient avoir transmis leur téméraire courage aux seigneurs dont les châteaux avaient remplacé leurs cités; mais le malheur et l'oppression constante faisaient partie de ce funeste legs. L'empereur grec reçut les sollicitations des seigneurs de toute l'Apulie; Paléologue y passa de sa part avec des troupes et des trésors. Manuel Comnène songeait à recouvrer les droits anciens de son empire.

Bari, Brindes cédèrent à ses armes. Guillaume néanmoins, retrouvant l'énergie qui ne pouvait manquer à sa race, traversa le détroit, reprit ses avantages, s'empara de Bari, la fit raser jusqu'aux fondemens, et n'accorda que par grâce à ses malheureux habitans la permission d'aban-

donner des murs qui allaient crouler sur leurs têtes. Les barons de l'Apulie, qui s'étaient soulevés, furent presque tous trahis, et tombèrent dans les mains de l'implacable vainqueur. Le suprême pontife, cependant, qui encourageait la révolte, et qui n'avait rien accordé aux premières soumissions de Guillaume, consentit, après ses triomphes, à recevoir son humble hommage. Guillaume fut admis à tomber à ses pieds, et il reçut les étendards d'Apulie, de Sicile et de Capoue.

Les flottes siciliennes terminèrent leurs exploits par de nouveaux succès sur les côtes de Romanie. Mais, pendant que les Grecs cédaient à l'ascendant des Neustriens méridionaux, les Arabes d'Afrique avaient secoué leur joug, et les conquêtes de Roger furent perdues pour son successeur.

L'heure des vengeances était venue. Les efforts que faisait Mayon pour rejeter sur le monarque la tyrannie qu'il exerçait lui-même, ne prévinrent point sa punition. Ce favori audacieux fut la première victime d'une conspiration où le souverain

était compris; mais le peuple, d'abord incertain, se réunit à la cause du roi, et les conspirateurs n'eurent plus qu'à demander grâce.

On proclama des amnisties; quelques conjurés négocièrent. Les uns passèrent à Terracine; d'autres, plus prévoyans, se rendirent à Jérusalem; d'autres enfin restèrent dans leurs domaines. Quelques mouvemens successifs en Sicile et dans l'Apulie autorisèrent les mesures violentes auxquelles Guillaume était si disposé. Plusieurs seigneurs arrêtés tour à tour servirent de victimes au monarque, et le petit nombre de Lombards qu'ils avaient ralliés autour d'eux, fut contraint de quitter la Sicile. Guillaume, plus affermi, repassa le détroit, et, la flamme à la main, vint lever des subsides et combler ses ressentimens. La ville de Salerne, au rapport de Romuald, alors son archevêque, et depuis son historien, dut son salut à saint Mathieu, qu'elle invoquoit comme son patron. Au moment du plus grand danger, un orage imprévu dévasta le camp de Guillaume, la tente royale fut renversée; le courroux du ciel fut ma-

nifeste, et le tyran, cédant à l'apôtre, reprit le chemin de la Sicile.

Palerme dut de nouveaux embellissemens à ce roi, d'ailleurs si cruel. Il éleva le palais de Lisa ; il créa des jardins arrosés de frais canaux, et plantés d'arbres chargés de fruits ou décorés d'une perpétuelle verdure. Prêt à mourir, un instinct religieux le pressa d'ordonner la délivrance des captifs qu'il avait faits, et la remise des contributions qu'il avait imposées pendant sa course en Apulie. Deux de ses enfans étaient morts avant lui. Guillaume II, âgé de douze ans, fut déclaré son successeur sous la tutelle de sa mère, fille du roi Sanche de Navarre. Henri, le dernier de ses enfans, nommé alors prince de Capoue, lui survécut de peu d'années.

Guillaume avait régné seulement quatorze années ; Romuald le peint sous des traits imposans ; son port était majestueux, son visage d'une rare beauté. Victorieux de tous ses ennemis, il fit détester sa grandeur, et prétendit devoir à la crainte, ce qu'un souverain doit tenir de l'amour. Il s'était fait l'odieuse et ruineuse politique de concentrer

entre ses mains toutes les richesses de la Sicile. De fréquentes conspirations désolèrent le cours de son règne, et la rigueur de ses vengeances lui mérita le surnom de Mauvais, sous lequel il passe dans l'histoire.

Un voyageur moderne (1), en traitant de la Sicile, s'est plu à démentir le témoignage unanime des auteurs contemporains. Guillaume II, l'amour de ses sujets, et surnommé le Bon par leur reconnaissance, il le traite d'imbécile et de superstitieux; tandis que Guillaume-le-Mauvais lui semble un homme supérieur au siècle dans lequel il vécut. Il accuse la haine du clergé de la flétrissure de son nom; et pourtant Hugo Falcandus a bien plus insisté que l'archevêque de Salerne sur sa coupable oisiveté, et sur la cruauté de ses innombrables vengeances. Romuald même loue son zèle pour les offices divins, son respect pour l'église, et la magnificence qu'il sut mettre en usage dans les ornemens de la chapelle qu'il fit consacrer à saint Pierre.

Un des torts les plus graves dont les fau-

---

(1) Riedesel.

teurs d'une fausse doctrine soient coupables envers les nations, est d'avoir exalté comme les résultats des plus fermes conceptions et d'une haute philosophie, des actions que la tradition avait notées comme des crimes. Ce système a changé le module commun des opinions et des notions humaines; et peut-être on lui doit une partie des maux dont notre âge a eu à gémir.

Guillaume-le-Mauvais n'eut pas plus de mérite à résister au pape, que les preux ses prédécesseurs; il ne songeait même pas à repousser l'idée de la suzeraineté de l'église sur l'Apulie et la Sicile, dont il voulait l'investiture; il sentait le besoin de l'obtenir; il reconnaissait le droit qu'avait le pontife de la donner, et c'eût *été* pour forcer le pape à recevoir son hommage qu'il eût dévasté l'Apulie si la nécessité de résister aux Grecs, et de se venger de ses vassaux, ne l'y avait d'abord contraint.

Guillaume cessa de vivre en 1166. A ses derniers momens, il appela près de lui l'illustre archevêque de Salerne, dont nous avons déjà parlé. Ce prélat historien avait

cultivé la médecine, dont sa métropole renfermait une école si fameuse. Cette science presque divine était alors quelquefois étudiée par des personnages éminens; Romuald a dit dans son ouvrage que Guillaume aurait pu prolonger sa carrière, en suivant plus exactement les conseils qu'il lui fit donner.

La minorité du jeune Guillaume fut d'abord exempte de troubles. Malheureusement pour la régente, le comte du Perche, son parent, acquit sur elle un ascendant dont on l'accusa d'abuser. Les grands, dont le mécontentement a quelquefois des causes légères, et toujours des effets rapides, s'élevèrent contre son pouvoir. Il voulut user de rigueur. Le peuple de Sicile soutint ses concitoyens et ses chefs contre un insolent étranger. Le comte passa dans la Palestine, et peu après il y mourut.

Le règne de Guillaume fut de vingt ans; les événemens en furent peu remarquables. Les historiens se sont plu à conter les fêtes brillantes dont fut accompagné le mariage de ce jeune roi avec Jeanne d'Angleterre, fille

de Henri II. Mais le bon et bienfaisant Guillaume ne laissa pas de postérité; et le mariage de Constance, terminé par ses soins, devint pour sa nation la source des maux affreux qu'il s'était flatté de prévenir.

CHAPITRE XV.

Les princes normands, depuis un siècle environ, n'avaient point eu d'ennemis au dehors, et la période de leur règne eût été l'âge d'or pour leurs belles contrées, sans leurs divisions intestines. C'était aux Grecs, devenus étrangers à l'Europe, aux Arabes, dont l'influence y avait été désastreuse, que les Normands avaient arraché si bravement les restes de l'héritage des Lombards détruits; ils n'avaient point soulevé de jalousies politiques. Les potentats les plus avides n'avaient rien à recouvrer sur leur riche et fertile domaine. Mais l'état de l'Europe se changeait tous les jours. L'empire, transporté dans la maison de Suabe, étendait chaque jour sa puissance. Les républiques du nord de l'Italie s'étaient soumises à l'empereur Frédéric Ier., sous peine de leur destruction; et, malgré les efforts des pontifes de Rome, le sceptre des Césars paraissait

destiné à courber une seconde fois l'Europe encore sans équilibre. Menacé de périr à la fleur de son âge, Guillaume ne voyait près de son trône que le seul Tancrède, son cousin, fils naturel du prince Roger, mort avant le roi Roger son père. Il pouvait craindre également et que la couronne fût posée sur sa tête, et qu'elle lui fût contestée, et qu'enfin de cruels déchiremens ne signalassent ses funérailles. Il voulut assurer les droits de la propre fille du roi Roger. Il voulut assurer la succession de ce prince dans sa descendance légitime; et, pour donner à la reine future un protecteur qui fût digne d'elle, il la maria au jeune Henri, fils de l'empereur Fredéric, et qui devint empereur lui-même, sous le nom de Henri VI. Si le pape Clément III eut part à cette alliance, ce fut sans doute pour prévenir, par un si puissant contrepoids, les funestes ébranlemens qu'eût entraînés la guerre civile; mais les vues de l'homme sont bornées, et ses combinaisons sont souvent le jouet des destins.

Tancrède succéda au roi Guillaume-le-Bon l'an 1189. Les seigneurs de Sicile re-

connurent plutôt le sang de leur noble chef, dans la personne d'un chevalier, que dans celle d'une princesse déjà sur le retour, condamnée long-temps à la retraite, et l'épouse maintenant d'un Teuton oppresseur de toute l'Italie. Ce nouveau roi reçut à Messine les rois d'Angleterre et de France, Philippe-Auguste et Richard-Cœur-de-Lion, qui se rendaient en Palestine. Les événemens de cette croisade, la mort de Frédéric, le couronnement de son fils, retardèrent la guerre qui menaçait Tancrède, et dont l'Apulie se trouva le premier et sanglant théâtre. Mais le roi Tancrède perdit son fils aîné, le chagrin abrégea ses jours, et les maux de la Sicile ne connurent plus de bornes.

Un historien déjà cité, Hugo Falcandus, témoin de ces déplorables calamités, en a tracé le tableau douloureux : son style trop fleuri, trop harmonieux peut-être pour nous rendre de telles images, exprime pourtant avec une triste vérité l'impression qu'a reçue l'auteur; le lecteur puise, dans son ouvrage, la confidence et le sentiment des plus pénibles affec-

tions. L'historien écrit au printemps; mais il ne demande à sa lyre que de lamentables accens. La sérénité d'un ciel pur, l'agréable aspect des jardins, rien ne peut le détourner de sa tristesse profonde. L'année se dégage peu à peu des glaces des frimas de la vieillesse; elle s'embellit des fleurs et des grâces du jeune âge; la température du printemps, les chants de fête que les oiseaux modulent; rien ne peut suspendre les larmes d'un nourrisson reconnaissant qui voit la Sicile désolée; il voit, il croit voir ces armées turbulentes, composées de barbares, qui fondent sur les cités, qui souillent de carnage tous ces lieux consacrés par une paix si longue; ni la raison, ni la pitié, ni la religion même ne contiennent la rage des Teutons. *Cette île si belle, centre d'un doux loisir, asile du calme, du repos, la plus précieuse des voluptés, elle va retentir du fracas importun des armes. Ses matrones révérées vont changer leurs vêtemens de soie contre la bure et les haillons. Les enfans, les jeunes vierges, épouvantés du seul langage de ces barbares, vont passer de*

l'abondance à l'opprobre, du comble de la félicité aux horreurs du désespoir. »

« Souvent je m'interroge, dit-il, sur le parti qu'il conviendrait que les Siciliens adoptassent. Doivent-ils se créer un roi, et marcher à sa suite pour combattre ces barbares? doivent-ils, incertains du succès, effrayés de travaux qui leur sont étrangers, céder aux circonstances et plier sous le joug, plutôt que de consulter et leur dignité propre et la liberté de la patrie? Je médite en moi-même et ne puis me fixer, car il faudrait un roi orné de mille vertus, à qui les Sarrasins, ainsi que les chrétiens, voulussent accorder leurs suffrages, et qui, maîtrisant aussitôt une cause presque désespérée, joignît la prudence au courage pour repousser nos ennemis. »

L'auteur, dans son discours, évoque la gloire antique de Messine et de Syracuse, il invoque Palerme et toute sa splendeur. La description de ses jardins et de leurs merveilleux agrémens, forme un contraste plus pénible avec les maux que l'auteur annonce, et dont sa prédiction fatale renferme l'énergique tableau; car déjà l'A-

pulie avait éprouvé toute entière l'horrible ravage des Teutons, et ces Teutons allaient se porter sur la Sicile. Cette contrée de volupté avait reçu des Sarrasins le goût des jouissances orientales. Déjà, environnés d'eunuques, ses rois avaient pris l'habitude des plaisirs d'un nouvel Éden. « Qui louera assez, dit Hugo, la douce fraîcheur de tant de fontaines jaillissantes, l'ombrage de tant d'arbres verts? C'est une plaine de bénédictions qui seule renferme en son enceinte les délices de la nature. Ce sont des vignes chargées de grappes rougissantes et qui se courbent sous le poids de leur propre fécondité; ce sont des enclos fortunés, où tous les fruits étalent leurs diverses nuances. Des canaux y répandent l'arrosement et la vie. Les melons arrondis, les concombres rafraîchissans y mûrissent entre les roseaux; les grenades s'y mêlent aux bouquets éclatans des fleurs pourprées qui les préparent, et, sous leur écorce solide, dérobent aux caprices des saisons les graines que recèle leur sein; les citrons, les limons, les oranges parfumées, offrent de toute part leurs pommes d'or, les

palmiers balancent leurs cimes, et des moissons de cannes emmiellées donnent le sucre le plus doux. »

Je n'ai pu me refuser à citer quelques traits de cette description d'un paradis terrrestre. Un écrit de ce genre donne, plus que tout autre, une idée des mœurs d'un siècle. On y voit l'élégance unie aux biens utiles; on y voit la poésie naître, pour ainsi dire, des jouissances de la nature. On juge que les hommes qui pouvaient les goûter n'étaient plus étrangers aux charmes de l'esprit, aux plaisirs de l'état social, et que l'art allait se produire au milieu d'eux. Descendu, par sa mère, de la race normande, Frédéric II, élevé au sein de l'Italie, allait allier en effet à la rudesse des Allemands, l'éclat d'une brillante culture; et les premiers vers italiens furent alors chantés sur la lyre qu'il avait lui-même accordée.

Moins sensible aux douceurs de son nouveau domaine, le farouche Henri VI ne respira que le carnage. Sibylle, veuve de Tancrède, en proie à ses fureurs, lui abandonna tous ses droits, et ne retint pour Guillaume, son jeune fils, que la princi-

pauté de Tarente et le comté de Lèche; mais le traître Teuton s'empara du jeune prince, le fit priver de la vue, et l'accabla de traitemens si cruels, que ce dernier et frêle rejeton d'une souche si vigoureuse périt peu après dans les fers. Sa mère, ses trois sœurs, demeurèrent captives.

Ces procédés odieux ne permirent plus à la reine Constance de voir désormais un époux dans le destructeur de sa famille. Les traditions de l'Italie supposent qu'elle hâta sa mort. Ses conquêtes en Sicile avaient été marquées par la haine et par les supplices; il termina sa vie sur le cratère même, si je l'ose dire, d'une si désastreuse explosion. Il mourut à Messine, en 1197; et c'est presque toujours ainsi que le même sépulcre recouvre, et les victimes et leurs bourreaux.

Constance elle-même survécut peu à cette tragédie sanglante. Elle nomma le pape régent et tuteur de son fils, le jeune Frédéric, âgé à peine de trois ans; mais durant le peu d'instans que cette princesse sicilienne avait elle-même exercé l'autorité héréditaire, elle avait fait sortir les Alle-

mands de sa patrie, et mis du moins un terme au fléau de leur présence.

Notre tâche se termine avec les destinées de cette maison héroïque, dont un siècle et demi vit la gloire et l'entier anéantissement. En vain le pape Innocent III obtint la liberté des princesses prisonnières : le trône était perdu pour la race de Guiscard. Trois jeunes beautés parurent à la cour du roi de France, comme on voit de pâles et tendres fleurs entr'ouvrir encore, au printemps, l'écorce de l'arbre qui périt, et l'embellir de sa dernière couronne. Philippe-Auguste, roi-chevalier, crut devoir unir la fille des preux Normands, à un chevalier digne de leur caractère. Albérie reçut la main de Gauthier de Brienne, et la dot de ces deux époux fut la valeur et l'espérance.

Les noces furent magnifiques, le roi les célébra ; mais il donna de faibles secours. Les deux époux, à Rome, jurèrent de se contenter de la possession de Tarente et de celle du comté de Lèche. Ces prétentions incontestables furent contestées à Gauthier par le chancelier de Sicile, et par le comte Diepold et ses Allemands, au

nom du jeune Frédéric. Deux victoires dignes du grand comte, et des Bras-de-Fer, ses devanciers, signalèrent dans la Calabre les premiers pas de leur nouveau successeur; plusieurs seigneurs français, partis pour la croisade, avaient offert à Gauthier de Brienne le secours momentané mais efficace de leur épée, et ils avaient vaincu les usurpateurs barbares de l'Italie au désespoir, comme autrefois les pèlerins normands avaient défait les Sarrazins, qui portaient la flamme dans Salerne. La gloire fut le seul prix de ces éclatans triomphes. Les croisés poursuivirent au-delà de la mer leurs religieuses entreprises. Gauthier demeura presque seul, et tout couvert de blessures dangereuses il fut enlevé en trahison, par le comte Diepold, qu'il tenait assiégé. Plus fier dans la captivité, le héros malheureux ne supporta pas l'outrage; et, martyr de la gloire, comme Caton de la liberté, il déchira de ses mains ses plaies encore ouvertes, et il mourut en peu d'instans.

Le fils d'Albérie, nommé Gauthier, ainsi que son illustre père, soutint par sa vail-

lance et ses nobles exploits les illusions dont son berceau avait été environné. Mais il ne resta de lui que la trace de son nom.

Sans rien prétendre désormais des fatales grandeurs de sa maison, Albérie se soumit au joug d'un autre hymen, et ses deux sœurs, en s'unissant aussi à des familles d'ailleurs illustres, ne songèrent plus à en relever l'orgueil.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR L'HISTOIRE

DE LA CHEVALERIE,

ET PARTICULIÈREMENT SUR CELLE DE LA CHEVALERIE EN FRANCE.

La chevalerie doit moins se considérer comme une institution, que comme l'âme des institutions de l'Europe. Depuis un grand nombre de siècles, elle n'est point une forme, elle est un sentiment, et peut revêtir toutes les formes, comme la vaillance revêt toutes les armures. Le génie des aventures lui doit son inspiration; les mœurs lui doivent leur politesse; l'amour lui doit enfin le recouvrement de ses droits sacrés.

Les idées chevaleresques ne peuvent être fondées sur des rapports de convention, elles le sont entièrement sur des rapports naturels, propres à tous les peuples, ainsi qu'à tous les temps. Elles ont quelque chose

de simple, car elles naissent d'un petit nombre de notions ; elles ont quelque chose de sérieux, car leur dignité se trouve dans l'accomplissement d'un devoir : la magnificence, les plaisirs, n'en ont jamais été que les accessoires brillans.

Il n'a pas appartenu à la chevalerie de métamorphoser tout à coup les nations parmi lesquelles elle s'est créée ou répandue. Son influence fut graduelle et successive. La chevalerie, sans doute, eut des usages perpétués par tradition; mais ses formes se modifièrent selon les mœurs et leurs progrès. Les écrivains ont trop souvent pris le change, et prêté à la chevalerie des couleurs étrangères à l'âge où ils ont voulu nous la peindre.

L'histoire de la chevalerie commence par les romans, comme celle des temps héroïques par la mythologie; elle se lie ensuite à toutes nos destinées.

Écrire l'histoire complète de la chevalerie, ce serait faire un choix des beautés de l'histoire, et l'étude en serait trop longue. Mais rechercher les modifications que la chevalerie a subies dans ses formes selon l'influence des

siècles ; et particulièrement en France, c'est parcourir une suite de tableaux dignes du plus puissant intérêt.

On ne saurait fixer le temps où la chevalerie devint un ordre ; mais tout annonce que dès le onzième siècle elle était une espèce de sacrement social.

Le vénérable historien de la guerre sainte, Guillaume de Tyr, reproche à l'un des chefs de la première croisade de n'y avoir point porté les dispositions qu'exigeaient et la vertu de noblesse, et l'ordre de chevalerie. Cet ordre ne connut pas de premier législateur : il ne constitua pas une corporation, mais une sorte de société, dont le désintéressement, la magnanimité, furent les véritables bases. La religion avait préparé cet adoucissement dans les mœurs. Elle caractérisa les formes qui devaient en perpétuer le bienfait. Les disciples de saint Benoît avaient affilié des laïques à leurs saintes communautés. Il fut plus facile d'affilier à la communauté des preux ceux qui se montraient dignes d'y remplir une place. Les armes ont toujours voulu une égalité d'opinion entre tous ceux qui les honorent, et l'adoption

chevaleresque fit dans le cours du moyen âge comme une seule famille de héros.

La chevalerie, je le répète, prit la nuance des siècles sur lesquels elle étendit son influence progressive. L'histoire des conquérans normands nous en offre la première preuve. Leurs exploits, les premiers surtout, ont une grandeur toute sauvage. Le hasard guide leurs efforts, la force de leurs coups décide leurs succès. Guillaume Bras-de-Fer est un Hercule toujours armé de sa massue, et ce n'est pas l'hydre de Lerne qui se présente à terrasser, ce sont des Grecs à repousser, des Sarrasins à vaincre, des villes à conquérir. On admire dans ces hommes le génie qui saisit les vastes entreprises, et qui ne trouve rien au-dessus de son atteinte; on admire des prodiges de témérité et de bonheur. Mais toute nuance de civilisation est pour ainsi dire étrangère au récit de ces hardis exploits. Robert Guiscard, Roger lui-même, au commencement de leur carrière, ne paraissent que des forcenés. Cependant peu à peu, avec l'affermissement de leur inconcevable puissance, on voit se développer quelques hautes vertus, et cette

immense capacité, dont rien n'avait aidé ni retenu l'essor. Devenus souverains, ils bâtissent des églises, ils rassemblent des lois, ils commencent à goûter le plaisir que donnent des fêtes somptueuses; et certes l'on conçoit un progrès singulier entre les concerts de musique dont le mariage du comte Roger fut l'occasion à Melito, et la magnificence des banquets de Palerme lorsque le comte de Provence vint prendre pour épouse la fille du grand comte de la Sicile.

Au printemps, et quand la verdure n'a plus besoin que d'un signal, un orage suffit pour revêtir les bois des trésors de tout leur feuillage. Le printemps du monde eut son heure, que les croisades parurent marquer. Pierre l'Hermite, parcourant les hameaux, les cités, sut exciter dans tous les cœurs le besoin de concourir à la délivrance de la Terre-Sainte; il en peignit les maux, il conta les souffrances des pèlerins qui bravaient tout pour visiter le théâtre de la rédemption profané par les infidèles. Il émut la pitié, il exalta l'enthousiasme, et, sans le concours d'aucune autorité, un sentiment sans mélange d'intérêt décida l'entreprise

la plus extraordinaire dont les annales de l'histoire aient jamais fait mention.

La seule idée de la croisade évoque devant le lecteur cette foule de héros chrétiens, pour qui l'exercice des armes ne fut alors qu'un acte religieux. Deux fois Tancrède immole ses plus justes ressentimens à l'intérêt de la cause commune. Protecteur tant qu'il respire ou du faible ou de l'opprimé, il reçoit en dépôt les états de plusieurs princes, et jamais il ne songe à les assujétir. Godefroy, toujours sage, toujours modéré, toujours pieux, refuse la couronne d'or dans une enceinte où Jésus-Christ avait porté la couronne d'épines. Le saint sépulcre a des chevaliers encore, et les éperons de Godefroy sont encore la marque honorable de cette longue affiliation.

Que dirai-je des chevaliers de Saint-Jean? Que dirai-je des chevaliers du Temple qui imitèrent bientôt après l'institution des premiers? Saint Jean l'Aumônier fut le patron des uns, et saint Bernard traça les réglemens des autres. L'Hôpital et le Temple furent leurs premières demeures et le centre de leurs sociétés. Les républiques militaires

avaient été rêvées par les sages chez les anciens; mais il fallait un sentiment religieux pour en consacrer l'existence, pour y conserver toute entière l'énergie de la volonté sous une obéissance passive. L'histoire des vertus de ces chevaliers, autant que celle de leurs trophées, est la gloire de la noblesse; et formés d'hommes de diverses nations, ces ordres doivent surtout aux chevaliers français leurs plus mémorables époques. Les attraits du luxe oriental ne trouvèrent pas toujours les chrétiens de Syrie insensibles à leur douceur; mais rien ne parvint jamais à retenir le zèle impétueux qui précipitait au martyre les soldats de Jésus-Christ. Les chevaliers des ordres religieux ne reculaient jamais d'un pas. Accablés par le nombre, on les voyait parfois se presser sous le glaive des barbares, en prononçant le nom du sauveur. Qu'ils ne soient plus vantés les dieux du Capitole, un symbole sur la terre triomphe de leurs images, et c'est au-dessus de l'humble Calvaire que s'élève le temple auguste de gloire et de résurrection. . . . . . .

Les confréries guerrières et religieuses

firent le rempart de l'Europe contre les tribus de l'Orient. L'ordre de Calatrava, celui de Saint-Jacques de l'Épée, celui d'Alcantara, décidèrent l'affranchissement longtemps disputé de l'Espagne, et l'ordre Teutonique au nord opposa aux flots des barbares une insurmontable barrière.

Les Grecs, à l'époque des croisades, et de l'irruption des hommes de l'occident, ne connaissaient point la chevalerie, et ils ne l'adoptèrent jamais. Ce défaut de proportion avec le monde guerrier fut peut-être la cause immédiate de leur décadence complète, et de la supériorité que les barbares acquirent enfin sur une nation, dont ils se trouvaient tour à tour et oppresseurs et défenseurs.

La vaillance des Comnène releva quelque temps la splendeur d'un sceptre vieilli; la fille d'Alexis nous représente son père, en combat singulier avec un guerrier de Guiscard, qu'il avait pris pour Guiscard même. Manuel Comnène ouvrit une lice solennelle à Antioche, et s'y fit admirer dans les exercices d'un tournois; mais ces circonstances ne prouvent que l'entraîne-

ment des opinions et le courage de quelques princes. Le goût des Grecs pour les intrigues, la subtilité de leur esprit, le plaisir qu'ils trouvaient à s'enfoncer dans un labyrinthe de savoir, tout était opposé chez eux à l'esprit de la chevalerie, à la droiture, à la loyauté, et, le dirai-je? à la rudesse. Les Grecs ne se mêlèrent jamais aux tribus barbares, même chrétiennes, qui se fixèrent dans leurs limites. La chevalerie ne vint point polir les mœurs des uns, et régénérer celles des autres. Les barbares restèrent farouches, les Grecs restèrent corrompus; il suffit aux Latins d'une seule tentative pour transformer chez eux leur casque en diadème; mais, par l'effet de ces arts d'adresse et d'habileté que les Grecs possédèrent si bien, plus que par l'influence de l'orgueil national et de l'heureux élan qu'il aurait dû produire, les chevaliers latins perdirent Constantinople, et, comme sous les murs d'Ilion, ce fut Pâris qui triompha d'Achille.

La chevalerie, plus resserrée sur le théâtre des lieux saints, y ressortait mieux qu'en Europe, et put s'y contempler avec plus d'avantage. Saladin, charmé des vertus dont

elle rehaussait le guerrier, voulut, quoique mahométan, en recevoir l'espèce de baptême. Il se laissa conduire au bain et revêtir des habits blancs d'un néophyte, il se soumit aux instructions de *messire Hues de Tabarié*, ou, comme l'on croit, Hugues de Tybériade; il en reçut des armes nouvelles; Alexandrie était sa capitale, et le croisé français était son prisonnier.

Un poëme du douzième siècle a conservé le détail de la cérémonie et celui des instructions; son expression naïve aurait peut-être de quoi plaire, mais je dois me borner à ses traits principaux : « Le chevalier ne » doit jamais fou rconsillier ne da me ne de- » moiselle. Se les ont de lui mestier, se il » veut los et prix avoir, aidier leur doit à » son pooir, car femmes doit-on honnou- » rer. Fais que dois, aviegne que peut : » chest commandé au chevalier. Pour chon, » se faut-il bon pener de faire bien à son » pooir. Car on y peut gran preu avoir (1). »

Ce siècle fut le siècle brillant des aven-

(1) Vie de Saladin.

tures et des prodiges. Les sentimens avaient toute leur énergie avec toute leur naïveté. La dévotion appartenait si bien au système de l'existence, que les plus grands excès ne l'effaçaient point du cœur. L'amour était alors une religion lui-même. La dame d'un chevalier lui présentait l'image des vertus qui devaient consacrer sa vie toute entière. L'idée pieuse et tendre qui les lui imposait, était pour lui un enchantement céleste; il en adorait le mystère, comme nous admirons les astres qui resplendissent au-dessus de nos têtes, sans demander leurs noms, sans connaître leur cours. Coucy prenait la croix afin de mériter le paradis, la gloire et l'amour de *sa mie*. Richard, le roi Richard, l'effroi des Sarrasins, reconnaissait Blondel au chant de la romance que l'amour de sa dame lui avait inspirée sous les murs de Ptolémaïs. Le chevalier aux armes vertes, inconnu hors par son armure, réalisait dans les combats les prouesses d'un Amadis. Souvent les Chrétiens et les Sarrasins même croyaient suivre dans la mêlée un saint Georges ou un saint Victor, et c'était

quelque frère du Temple qui ne songeait qu'à mourir pour Dieu (1).

Le treizième siècle offrit un événement dont la chevalerie peut réclamer jusqu'aux plus légères circonstances; ce fut la prise de Constantinople par les chevaliers européens qui se rendaient à la croisade, et la réduction des villes de la Grèce sous la hiérarchie féodale. Constantinople fut conquise par des croisés réunis au hasard, et ce fut entre eux qu'ils en choisirent le souverain ou l'empereur.

Mais l'attaque de Constantinople, la prise de possession de l'empire, n'avaient point été le but de leur expédition. Foulques, curé de Neuilly, les avait appelés à une croisade nouvelle; et ils avaient fait vœu d'aller en Palestine. La mer était la route qu'ils devaient préférer. Ils se rendirent à Venise pour acheter, de la république, le passage sur ses vaisseaux. *Joffroy* de Ville-Hardouin, *li mareschaux de Champaigne*, y porta la parole dans une église après la messe, et conjura les Vénitiens d'avoir pitié de Jé-

(1) Jacquelin de Maillé. (Vie de Saladin.)

rusalem, et d'aider la sainte entreprise. A la fin du discours, ceux qui l'accompagnaient éclatèrent tous en sanglots, et tombèrent prosternés à terre. Les Vénitiens émus s'écrièrent : « *tint a une voiz*, et tendant lor » mains en halt, nos l'otrions, nos l'otrions. » enki ot si grand bruit, et si grant noise, » que il sembla que terre fondist. »

Henri Dandolo, duc ou doge de Venise, aveugle octogénaire, prit la croix entre les pèlerins, au milieu des acclamations et de l'attendrissement du peuple, « et ils li cou» sirent la croiz en un grant chapel de coton, » parce que il volait que la gent le veissent. » Malgré ces touchantes démonstrations et les sommes que les croisés purent offrir aux Vénitiens, les frais de leur transport n'étaient point acquittés, et les républicains ne souffrirent point de remise. Forcés ainsi de payer de leurs personnes, les croisés consentirent à reprendre Zara, que le roi de Hongrie usurpait. Mais après le siége, on vit ces chevaliers indépendans, comme autant de rois, se séparer en deux bandes guerrières, les uns pour accomplir leur vœu sans différer, les autres pour servir

quelque frère du Temple qui ne songeait qu'à mourir pour Dieu (1).

Le treizième siècle offrit un événement dont la chevalerie peut réclamer jusqu'aux plus légères circonstances; ce fut la prise de Constantinople par les chevaliers européens qui se rendaient à la croisade, et la réduction des villes de la Grèce sous la hiérarchie féodale. Constantinople fut conquise par des croisés réunis au hasard, et ce fut entre eux qu'ils en choisirent le souverain ou l'empereur.

Mais l'attaque de Constantinople, la prise de possession de l'empire, n'avaient point été le but de leur expédition. Foulques, curé de Neuilly, les avait appelés à une croisade nouvelle; et ils avaient fait vœu d'aller en Palestine. La mer était la route qu'ils devaient préférer. Ils se rendirent à Venise pour acheter, de la république, le passage sur ses vaisseaux. *Joffroy* de Ville-Hardouin, *li mareschaux de Champaigne*, y porta la parole dans une église après la messe, et conjura les Vénitiens d'avoir pitié de Jé-

(1) Jacquelin de Maillé. (Vie de Saladin.)

rusalem, et d'aider la sainte entreprise. A la fin du discours, ceux qui l'accompagnaient éclatèrent tous en sanglots, et tombèrent prosternés à terre. Les Vénitiens émus s'écrièrent : « *tint a une voiz*, et tendant lor » mains en halt, nos l'otrions, nos l'otrions. » enki ot si grand bruit, et si grant noise, » que il sembla que terre fondist. »

Henri Dandolo, duc ou doge de Venise, aveugle octogénaire, prit la croix entre les pèlerins, au milieu des acclamations et de l'attendrissement du peuple, « et ils li cou- » sirent la croiz en un grant chapel de coton, » parce que il volait que la gent le veissent. » Malgré ces touchantes démonstrations et les sommes que les croisés purent offrir aux Vénitiens, les frais de leur transport n'étaient point acquittés, et les républicains ne souffrirent point de remise. Forcés ainsi de payer de leurs personnes, les croisés consentirent à reprendre Zara, que le roi de Hongrie usurpait. Mais après le siége, on vit ces chevaliers indépendans, comme autant de rois, se séparer en deux bandes guerrières, les uns pour accomplir leur vœu sans différer, les autres pour servir

quelque frère du Temple qui ne songeait qu'à mourir pour Dieu (1).

Le treizième siècle offrit un événement dont la chevalerie peut réclamer jusqu'aux plus légères circonstances; ce fut la prise de Constantinople par les chevaliers européens qui se rendaient à la croisade, et la réduction des villes de la Grèce sous la hiérarchie féodale. Constantinople fut conquise par des croisés réunis au hasard, et ce fut entre eux qu'ils en choisirent le souverain ou l'empereur.

Mais l'attaque de Constantinople, la prise de possession de l'empire, n'avaient point été le but de leur expédition. Foulques, curé de Neuilly, les avait appelés à une croisade nouvelle, et ils avaient fait vœu d'aller en Palestine. La mer était la route qu'ils devaient préférer. Ils se rendirent à Venise pour acheter, de la république, le passage sur ses vaisseaux. *Joffroy* de Ville-Hardouin, *li mareschaux de Champaigne*, y porta la parole dans une église après la messe, et conjura les Vénitiens d'avoir pitié de Jé-

(1) Jacquelin de Maillé. (Vie de Saladin.)

rusalem, et d'aider la sainte entreprise. A la fin du discours, ceux qui l'accompagnaient éclatèrent tous en sanglots, et tombèrent prosternés à terre. Les Vénitiens émus s'écrièrent : « *tint a une voiz*, et tendant lor » mains en halt, nos l'otrions, nos l'otrions. » enki ot si grand bruit, et si grant noise, » que il sembla que terre fondist. »

Henri Dandolo, duc ou doge de Venise, aveugle octogénaire, prit la croix entre les pèlerins, au milieu des acclamations et de l'attendrissement du peuple, « et ils li cou» sirent la croiz en un grant chapel de coton, » parce que il volait que la gent le veissent. » Malgré ces touchantes démonstrations et les sommes que les croisés purent offrir aux Vénitiens, les frais de leur transport n'étaient point acquittés, et les républicains ne souffrirent point de remise. Forcés ainsi de payer de leurs personnes, les croisés consentirent à reprendre Zara, que le roi de Hongrie usurpait. Mais après le siége, on vit ces chevaliers indépendans, comme autant de rois, se séparer en deux bandes guerrières, les uns pour accomplir leur vœu sans différer, les autres pour servir

quelque frère du Temple qui ne songeait qu'à mourir pour Dieu (1).

Le treizième siècle offrit un événement dont la chevalerie peut réclamer jusqu'aux plus légères circonstances; ce fut la prise de Constantinople par les chevaliers européens qui se rendaient à la croisade, et la réduction des villes de la Grèce sous la hiérarchie féodale. Constantinople fut conquise par des croisés réunis au hasard, et ce fut entre eux qu'ils en choisirent le souverain ou l'empereur.

Mais l'attaque de Constantinople, la prise de possession de l'empire, n'avaient point été le but de leur expédition. Foulques, curé de Neuilly, les avait appelés à une croisade nouvelle, et ils avaient fait vœu d'aller en Palestine. La mer était la route qu'ils devaient préférer. Ils se rendirent à Venise pour acheter, de la république, le passage sur ses vaisseaux. *Joffroy* de Ville-Hardouin, *li mareschaux de Champaigne*, y porta la parole dans une église après la messe, et conjura les Vénitiens d'avoir pitié de Jé-

(1) Jacquelin de Maillé. (Vie de Saladin.)

rusalem, et d'aider la sainte entreprise. A la fin du discours, ceux qui l'accompagnaient éclatèrent tous en sanglots, et tombèrent prosternés à terre. Les Vénitiens émus s'écrièrent : « *tint a une voiz*, et tendant lor » mains en halt, nos l'otrions, nos l'otrions. » enki ot si grand bruit, et si grant noise, » que il sembla que terre fondist. »

Henri Dandolo, duc ou doge de Venise, aveugle octogénaire, prit la croix entre les pèlerins, au milieu des acclamations et de l'attendrissement du peuple, « et ils li cou- » sirent la croiz en un grant chapel de coton, » parce que il volait que la gent le veissent. » Malgré ces touchantes démonstrations et les sommes que les croisés purent offrir aux Vénitiens, les frais de leur transport n'étaient point acquittés, et les républicains ne souffrirent point de remise. Forcés ainsi de payer de leurs personnes, les croisés consentirent à reprendre Zara, que le roi de Hongrie usurpait. Mais après le siége, on vit ces chevaliers indépendans, comme autant de rois, se séparer en deux bandes guerrières, les uns pour accomplir leur vœu sans différer, les autres pour servir

efficacement la croix, en s'assurant d'abord l'alliance de l'empire grec, et en replaçant au trône de Constantin le vieil Isaac l'Ange, que son frère le vieil Alexis avait fait déposer et priver de la vue.

Le jeune Alexis, fils d'Isaac, était venu en effet à Venise au moment du départ des croisés. Appuyé par l'empereur Philippe de Suabe, son beau-frère, il avait imploré, pour son père et pour lui, les secours des guerriers latins, et solennellement juré de réunir les deux églises.

Geoffroy de Ville-Hardouin, historien de cette guerre, à laquelle il eut tant de part, décrit naïvement à quel point la vue de Constantinople étonna les guerriers latins: « Ils ne pooient mie cuidier, que si riche » vile peust-être en tot le monde. » Mais en considérant ses hautes tours et ses murailles, « Sachiez, dit-il, que il ni ot si hardi » cui le cueur ne fresmist. » Ils débarquèrent à Chalcédoine dans un palais où se trouvoient « tos les deliz que il convient à cors » d'home. » Partagés en six divisions, les chevaliers remirent à la voile; à l'approche de Galatha, ils se jetèrent tout armés dans

les flots ; le fort et le château furent de suite emportés.

Les monumens de l'antique chevalerie ne supposent point de fausse bravoure, rien n'est plus éloigné de l'affectation du vain orgueil que le récit du sénéchal. Il y eut des escarmouches, le Nestor Dandolo fit planter sur les murs l'étendard de Saint-Marc, et quelques faubourgs furent brûlés ; mais, lorsque l'empereur sortit avec ses troupes ; ni Grecs ni pèlerins n'osèrent commencer le combat, et, quand les deux partis eurent fait leur retraite, « il ni ot si hardi, qui n'eust » grant joie. Mais ores oiez les miracles de » notre seignor com eles sont beles tot par » tot, là où li plaist. » L'empereur Alexis prit la fuite ; les Grecs surpris allèrent délivrer le vieux Isaac ; ils le mirent sur le trône, quoique aveugle, et ce fut du palais des Blaquernes qu'il en fit avertir les croisés et son fils ; « de la joie, en ce moment, ne con- » vint mie à parler. Et par ce puet-on bien » dire qui Dieu vielt aidier, nul hom ne li » puet nuire. »

Le jeune Alexis, couronné près de son père, crut la présence des croisés nécessaire

à l'affermissement de sa puissance ; il obtint avec beaucoup de peine qu'ils resteraient un an près de lui ; et ce fut trop pour la durée de l'union entre les Grecs et les Occidentaux. Une trahison ourdie parmi les Grecs coûta la vie à l'infortuné Alexis, et un assaut mit les croisés en possession de Constantinople, où d'abord ils vengèrent sa mort. Ces conquérans n'avaient pas médité la théorie des relations politiques ; possesseurs d'un empire, ils convinrent sans hésiter de choisir entre eux un empereur. Baudouin, comte de Flandres, réunit leurs suffrages, et les puissances européennes parurent à peine informées d'un si étrange événement.

Plusieurs des braves qui avaient en passant subjugué sans dessein le plus ancien des empires, allèrent à la Terre-Sainte pour se dégager de leur vœu, et retournèrent dans leur pays ; d'autres allèrent fonder le régime féodal dans les vallons délicieux de Tempé, dans les contrées qui avaient autrefois repoussé Xerxès et l'Asie. Des princes d'Achaïe et de Morée, des ducs d'Athènes et de Thessalonique, des sires de Thèbes,

ou grands sires; furent, à cette époque, des chevaliers français conquérans par leur seule valeur. Les Vénitiens; autorisés bientôt par un sénat habile et prévoyant, imitèrent ce noble exemple. Les plus riches de leurs citoyens se firent aussi des souverainetés et les établirent dans les îles. Naxos, devenue duché, reconnut un Sanudo; un Dandolo prit l'île d'Andros; Lemnos subit le joug d'un Navagiero; un Giustiniani eut Céos. La prospérité de ces conquêtes, entretenue par le commerce, perpétua pendant près de quatre cents ans les dynasties de ces différens seigneurs, et Sélim, au seizième siècle, eut à vaincre leurs descendans.

Le règne des princes français fut plus court. La race des Comnène, si funeste à l'empire par ses coupables divisions, devait, par son seul ascendant, le relever après sa chute. On vit ses rejetons, semer dans tout l'empire les germes d'un empire nouveau. Trébisonde, sous ce nom fastueux, se fit connaître au bout de l'Euxin. Relevée par David Comnéne, l'Épire se conserva sous Théodore Comnène; et Nicée, illustrée bientôt par les exploits du célèbre Va-

tace, garda surtout le dépôt de l'empire. Les Baudouin, les Henri, les Robert toutefois résistèrent soixante ans par leur seul courage, et à la haine des Grecs vaincus, et aux attaques des barbares ennemis. Les papes auraient voulu seconder leurs efforts; mais ce n'était point des rois, c'était des chevaliers qu'ils imploraient alors l'efficace assistance. Grégoire IX réclama celle d'Érard de Chastenay et de quelques autres seigneurs, en faveur du jeune Baudouin (1); et ce fut Jean de Brienne, déjà octogénaire, qui consentit à prendre la tutelle de cet orphelin couronné, et qui soutint son diadème.

Il est trop vrai qu'une France nouvelle ne fut point fondée dans la Grèce, et que, dans un siècle où tant de chevaliers faisaient répéter leurs chansons, depuis les bords de la Marne jusqu'à ceux de la Durance, le Parnasse ne vit pas un poëte, et Castalie n'inspira pas un vers. Etrangers au peuple vaincu, plus étrangers les uns aux autres, les cheva-

(1) Du Cange. Histoire des empereurs français de Constantinople. In-folio, liv. 3, page 96.

liers français n'eurent que des rivaux dans les Génois et dans les Vénitiens ; enfermés entre leurs créneaux, transplantés du sol natal, ils ne jetèrent aucune racine, et ne mêlèrent aucune fleur aux rameaux de leur cime glorieuse.

Le génie des aventures avait, à cette époque, doublé ses directions. Les républiques maritimes d'Italie avaient ouvert la mer à ces âmes intrépides qui ne demandent que l'espace, et qui l'embrassent dans leurs pressentimens. Venise, comme une Tyr nouvelle, promenait ses navires jusqu'aux rives les plus lointaines ; ses marchands, ses navigateurs, étaient d'illustres chevaliers ; plus éclairés à cet égard que les paladins de la France, ils profitèrent de la durée de l'empire latin en Orient, pour y fonder des colonies. Leurs principautés insulaires leur servaient comme d'entrepôts, et les comptoirs conservés de nos jours, par les nations européennes, dans les villes turques d'Europe et d'Asie, sont l'héritage de ces cités éteintes.

Je me suis trop appesanti peut-être sur cette suite d'événemens ; mais ils font un

bel épisode dans l'histoire de la chevalerie, et je me suis plu d'ailleurs à considérer l'influence de quelques hommes forts d'eux-mêmes, sur une masse appauvrie par l'effet d'un esclavage immémorial, et par l'oubli total des armes qui résultait essentiellement chez elle de la corruption des mœurs.

Nos chevaliers ne furent point des géans. Les hautes proportions humaines sont celles qui partout les distinguent, et, s'ils nous paraissent plus grands, c'est qu'ils ne se courbent jamais. Les naïfs Mémoires de Joinville mettent en scène sous nos yeux le roi saint Louis et ses féaux. On respire un air pur dans leurs tourelles bâties au sommet des montagnes. « Beau fils, disait le roi » Louis VIII à monseigneur Loys, son aisné » filz, je te pry que tu te faces amer au peu» ple de ton royaume; car vraiement je ai» meroye mieulxque un Escossoys vint d'És» cosse, ou quelqu'autre loingtain estrangier, » qui gouvernast le peuple du royaume bien » et loïaument, que tu te gouvernasses mal » à point et en reproche. »

Tous ces héros étaient pieux comme nous admirons ceux d'Homère. Aussi la rectitude

de leurs pensées relève partout leur caractère soumis devant Dieu seul. Le roi saint Louis, au chastel d'Yères, citait ces mots d'un cordelier qui *avait lu la Bible et autres bons livres : Jamès royaume se perdist, fust entre créans ou mescréans, fors que par faulte de droicture*. Joinville atteste que son zèle pour la justice le portait à se rendre lui-même arbitre des plaintes et des différens de ses sujets; et, soit au jardin de Paris, soit au bois de Vincennes, *où il salloit esbatre, et se seoir au pied d'un chesne*, il écoutait tous ceux qui venaient *à lui parler, sans ce que aucun huissier ni autre leur donnast empêchement*.

En choisissant l'Égypte pour théâtre de la guerre sainte, le saint roi en varia les scènes. La présence d'un si grand homme qui le premier sur le rivage s'élançait aux ennemis, en chantant le *Te Deum* que répétait toute l'armée, accéléra puissamment la révolution de ce pays, en proie, depuis la mort de Saladin, à toutes les horreurs d'une anarchie guerrière. Les émirs des Mamelouks, c'est-à-dire les premiers entre les esclaves turcs dont s'entouraient les soudans à cette épo-

que, s'emparèrent d'une puissance qui n'existait que par leurs armes. On dit au roi que ces *admiraulx*, c'est ainsi que Joinville les nomme, avaient eu le désir de le faire lui-même *soudan* de *Babylone*, ou le grand Caire. Il était alors prisonnier; mais de si glorieux fers ne flétrissaient pas son courage. Il était étranger; mais ces puissantes milices ne devaient leur lien social qu'à leur commune qualité d'étrangers. Le roi dit à Joinville « *qu'il n'eust mye refusé.* » Le seul obstacle à cette élection aussi honorable que bizarre, fut dans l'attachement prodigieux du roi pour la religion chrétienne. Le roi, disaient *les admiraulx*, était le *plus fier chrétien qu'ils eussent jamais congneu.*

La religion, dans ces chevaliers, avait la teinte de leurs mœurs. Le prêtre ou chapelain de Joinville, qui, atteint d'un mal mortel, expira sous ses yeux en célébrant les saints mystères, était connu dans son armée *comme ung qui seul avoit* fait fuir tout un détachement de Sarrasins; *messire* Jacques de Chastel, évêque de Soissons, ne put voir sans *amère douleur* que Damiette fût abandonnée. Il aima *mieulx demourer avecques*

Dieu, que *de s'en retourner au lieu d'où il étoit né.* Affrontant seul les Sarrasins, il fut bientôt placé par eux dans la *compagnie des martyrs.*

S'il en était ainsi des ministres de l'église, on peut juger de l'énergie qui distinguait la conduite d'un roi chevalier et chrétien tout ensemble, combattant sur les bords du Nil. Aucun danger, aucun conseil ne put lui faire abandonner les siens. Prisonnier pour n'avoir pas voulu pourvoir seul à sa sûreté, il soutint son haut caractère. En traitant de la rançon de tous, il refusa de racheter *son corps* à aucun prix d'or ou d'argent, et préféra de céder Damiette. Libre, il exécuta le serment qu'il avait fait dans sa plus étroite rigueur, et ne retint pas un seul denier des sommes qu'il avait promises. Entre les murs de Saint-Jean-d'Acre, il se rangea généreusement au conseil du sire de Joinville, qu'un seul chevalier appuyait (1); il voulut se maintenir en Orient pour le salut de ceux qui l'y avaient suivi, et que les *admiraulx* gardaient encore.

(1) Le sire de Chastenay. Histoire de Saint-Louis, par Joinville. Édition du Louvre, 1761, in-fol. pag. 89.

Ces guerriers, dans cette fatale mais pourtant glorieuse entreprise, furent en proie à toutes les misères. On juge, par l'écrit de Joinville, qu'un banneret était chargé de l'entretien de ses chevaliers, et que le roi même payait les gages de ceux qu'il attachait à sa suite; mais il n'y avait aucun ensemble dans les mesures que nécessitent les besoins d'une grande armée. Les maladies les plus cruelles enlevèrent les hommes les plus robustes, et le Nil engloutit leurs cadavres nombreux. Leur valeur éblouit souvent les barbares, mais put à peine les entamer; car la flamme qui dévore des arbres séculaires, s'éteint devant les sables amoncelés par les vents. Résignés, toujours prêts, toujours bravant la mort, ou même l'aspirant dans le plus pur enthousiasme, accablés de blessures, accablés de maladies, sous le poignard des mécréans, qui les obligeaient à choisir entre le supplice ou la foi, leur courage fut indomptable.

Mais ce n'était pas seulement en attendant la mort, et dans ces crises terribles où le sénéchal lui-même ne trouvait plus qu'à s'écrier, *c'est ainsi que mourut sainte Agnès*; ce

n'était pas seulement dans ces momens affreux que les secours surnaturels ranimaient ces pieux héros : *Monseigneur saint Jacques de l'Epée, madame sainte Geneviève*, d'autres illustres saints, faisaient sentir leur influence, écartaient les périls, et guidaient les exploits.

Les écrits de ce temps sont naïfs, parce que les esprits l'étaient, et que c'est le caractère de la chevalerie de céder partout au sentiment. La chevalerie a ses lois, sans doute; mais elle est surtout dans les âmes, et le système n'en saisit pas l'essence. Il est à remarquer que ses héros, Henri IV non excepté, ne se placent guère avec avantage dans les conceptions tragiques. Toujours ils tiennent à l'homme, jamais ils ne se roidissent jamais ils ne se guindent. Les larmes coulent de leurs yeux, ils sont sensibles, ils sont reconnaissans, ils sont bons en un mot, et la fausse dignité n'atteint pas jusqu'à eux. Joinville, prêt à partir et faisant ses pèlerinages, « *tout à pié, deschaux et en lange*, eut à » passer auprès du *chastel* de Joinville, et » n'oza oncques tourner la face devers, de » peur d'avoir trop grand regret, dit-il, et

» que le cœur me attendrist, de ce que je » laissois mes deux enfans et mon bel chas» tel de Joinville, que j'avois fort au cœur. »

Ce trait souvent cité méritait sûrement de l'être; mais je ne sais si Joinville ne touche pas encore plus, quand on le voit sur le Nil, dans *son vessel*, presque mourant et couvert de blessures, apprécier le bienfait d'un pauvre Sarrasin qui s'efforçait de le soustraire au massacre de ses compagnons, et ne cessait de leur crier, *Le cousin du roi, le cousin du roi*, et alors il *sentoit le coutel emprez la gorge; et on l'avoit jà mis à genouillons à terre.* Dieu le délivra pourtant à l'aide du *bon* Sarrasin, et, quand il eut été conduit au fort où se tenaient les chevaliers ennemis, *de la pitié qu'ils eurent de moi, me voyant ainsi malade*, dit-il, *ils jetèrent sur moi une mienne couverte d'écarlate fourrée de menu vair, que madame ma mère m'avoit donnée.*

Les plus brillans exploits de ces temps furent, comme on le voit, personnels. Les conceptions qui supposent des plans étendus, qui exigent un grand concours d'individus et de forces, et dans la direction d'une

volonté unique, par des routes ignorées de tous, ce siècle ne les connut pas. L'expédition de Charles d'Anjou sur le royaume de Naples, vers l'époque où saint Louis revint de la Terre-Sainte, fut provoquée par les ressentimens plus encore, je le pense, que par la politique du souverain pontife. Le roi de France n'y prit aucune part; les chevaliers qui suivirent les traces du conquérant, s'y décidèrent par leur choix. Cette guerre n'eut point de caractère propre à nous la faire distinguer; mais, lorsque le cruel Charles eut mené à l'échafaud le rejeton de l'empereur Frédéric, le jeune Conradin âgé de dix-sept ans, le héros naissant et digne, s'il eût vécu, d'illustrer encore la chevalerie, jeta son gant au milieu de la foule, et légua sa couronne à qui le saurait venger. Les princes d'Arragon ramassèrent ce gage, et la Sicile qu'ils conquirent, leur appartint sans doute au titre le plus sacré dont un chevalier ait pu se prévaloir.

La destruction des Templiers, au commencement du quatorzième siècle, est un des revers les plus terribles qu'ait eu à souf-

frir la chevalerie, et cet événement est un de ceux que l'histoire à le moins éclaircis.

Les Templiers à cette époque comptaient à peine deux siècles d'existence; ils étaient riches, mais des biens de leurs frères et de ceux de leurs prédécesseurs, qui en avaient fait don à leur communauté. Comme les chevaliers de Saint-Jean, il ne s'étaient point concentrés dans un coin du monde où leur puissance eût une forteresse. Depuis leur expulsion de la Terre-Sainte, ils n'avaient plus que des commanderies, des espèces de couvens, où quelques-uns jouissaient en paix des travaux de leur propre vie, et de ceux de leurs compagnons.

Ces religieux guerriers étaient de braves soldats, d'honnêtes gentilshommes, sans aucune lumière acquise, et qui ne pouvaient trouver dans les ressources de l'esprit le moyen de réagir contre l'oppression qui vint les accabler. Dans toute l'Europe, où l'on put les atteindre, la torture leur fut imposée. Trente-six moururent à Paris, des suite de sa violence, engloutis au fond des cachots. On peut juger, à la lecture de leurs interrogatoires odieux et de leurs réponses

délirantes, du désespoir et de l'effroi qui alors égaraient leurs âmes.

On a dit que l'accusation d'impiété ou d'hérésie portée contre les Templiers, avait eu une grande influence sur l'opinion des nations, et que la sanction du pape fut aussi pour elles d'un grand poids. Mais on sortait d'un schisme, où les droits spirituels comme temporels des papes avaient été strictement quoique sagement discutés. Boniface VIII avait été repoussé en France dans ses projets, et insulté dans ses états en sa personne. Les Albigeois excommuniés avaient eu, dans le cours d'un siècle, des défenseurs illustres et nombreux. Cependant, en cinq années de persécutions, ces Templiers, dont l'existence se rattachait à tant de milliers de familles puissantes, n'excitèrent d'autre mouvement qu'un élan de pitié dans le peuple de Paris : l'Europe fut muette autour d'eux. On accusait les Templiers de renier Dieu à leur réception, de cracher sur le crucifix; on y ajoutait l'invocation d'une idole, c'est-à-dire d'une figure, d'une tête mystérieuse, dont le nom ridicule ou diversement expri-

mé, pouvait signifier Mahomet ou Mahum. On leur reprochait de mauvaises mœurs.

L'horreur des tortures arracha au plus grand nombre des aveux incohérens et insensés, que la plupart ils révoquèrent, entre autres le grand-maître, le noble de Molai, parrain d'un fils du roi, loyal, simple, illétré au point de ne pas savoir lire.

La persécution cessa à la destruction de l'ordre, et à la confiscation de ses biens. Le roi s'en attribua les revenus pour en jouir durant sa vie. L'ordre de Saint-Jean obtint une partie des fonds; mais, par une suite de cette balance entre les vertus et les vices, qui soutient l'équilibre du monde moral, et console le philosophe en lui commandant l'indulgence, dans le temps même que cet ordre de Saint-Jean arrachait les dépouilles de cet ordre rival, il conquérait l'île de Rhodes, et paraissait n'en relever les remparts que pour protéger son hospice, pour y servir, pour y défendre les pauvres de Jésus-Christ. Il est vrai que ce devoir de leur institution ne fut jamais fictif pour les chevaliers de Saint-Jean, et leur hospice fut

le sanctuaire où s'entretint le feu sacré de leurs vertus.

Les détails de la procédure qui immola les Templiers, seront à jamais révoltans. Plus de neuf cents d'entre eux, sous le poids de leurs fers, osèrent se porter défenseurs de leur ordre. Cinq cent quarante-six parmi eux, déjà soumis aux plus cruelles tortures, et tous destinés au supplice, furent réunis à Paris dans le jardin de l'évêché, et y firent entendre leur vœu. La compassion émut le peuple, on les déroba à ses regards (1). Il est permis, après un tel exemple, de ne plus opposer les lois de la vraisemblance au pieux récit qui nous est fait du martyre souffert dans les armées de Rome, par toute la légion Thébéenne.

La plupart des chevaliers du Temple étaient Français. On en a porté le nombre à quinze mille, et c'est ce qui rend toujours plus inexplicable le problème de leur proscription. Le plus grand nombre périt de misère et de douleur, et en diverses prisons. Quelques-uns se dispersèrent, d'autres ob-

(1) Des Templiers, par M. Renouard.

tinrent, jusqu'à leur mort, d'habiter leurs commanderies. L'ordre du Christ, en Portugal, celui de Notre-Dame de Montesa; en Espagne, furent formés des débris de l'ordre des Templiers. Mais aucun ne releva le *beau céant*, cet étendard témoin de deux siècles d'exploits, et qui portait pour sa devise : « Non à nous, Seigneur, non à nous, » mais à ton nom donne la gloire. »

L'idée de tant de supplices fatigue notre esprit; mais les exploits du quatorzième siècle, et même ceux du quinzième sont trop souvent entremêlés du spectacle des échafauds. L'indépendance des chevaliers subissait des altérations; les droits maintenant s'établissaient, et cette ébauche progressive des constitutions légales enchaînait tout, hors la vaillance. On accusa, on punit des rebelles; et des guerriers trop endurcis par le spectacle éternel des violences, ne craignirent pas assez de livrer au fer du bourreau, l'adversaire intrépide et pourtant malheureux dont leur main dans le combat avait saisi l'épée.

Les prétextes de trahison devaient se présenter souvent entre un roi d'Angleterre,

maître de nos provinces, entre des princes ou des suzerains puissans, et le monarque de la France, constamment en guerre contre eux. La confusion fut plus pénible encore quand ce furent des factions nées dans l'état lui-même, qui tour à tour appelèrent ou repoussèrent l'étranger. Les supplices accrurent les maux; car la mort n'a que des ténèbres, et les vengeances politiques sont un hécatombe à la mort.

Mais, si les chevaliers furent trop souvent complices des cruautés commises de leur temps, l'esprit chevaleresque, par essence, ne tendit qu'à les écarter. La générosité fut animée de son souffle, et Pallas devint Minerve sans quitter l'égide et la lance. L'influence des femmes, celle des arts, que créa peu à peu le désir de briller et de plaire, se répandirent sur tout l'ordre social. L'humanité fonda le retour de ses droits sur le doux triomphe des grâces; et si le contraste de la galanterie et des sanglans effets de l'anarchie eut à ces époques fatales quelque chose de révoltant, ce fut un mélange de plaisirs, de décorations, de luxe même, qui préserva

les mœurs publiques des redoutables atteintes de la férocité.

La scène du monde s'était renouvelée; mais le système des institutions avait toujours la chevalerie pour base, et ne cessait point de s'y rattacher. Le commerce avait enrichi les villes d'Italie et de Flandres ; leur puissance s'était accrue; mais c'était à des chevaliers qu'il appartenait de les défendre. Leurs plus opulens citoyens étaient tous ou devenaient autant de chevaliers. Les Dartevelle et les Dubois, en Flandre, soutinrent avec vigueur, sur le champ de bataille, leurs tentatives d'indépendance. En Italie, le système antique des clientelles ne fit qu'augmenter l'importance des familles déjà renommées par une valeur héréditaire. Quelquefois leurs inimitiés causèrent des calamités cruelles, et l'amour même, comme dans la Grèce, y alluma de longs incendies; un hymen rompu décida les destinées de Florence. Les factions, les bannissemens s'y compliquèrent de plus en plus, et le génie du Dante dut creuser un enfer pour y plonger ses ennemis.

En France les communes étaient devenues

partie intégrante du corps politique de l'état. Émules et compagnons des nobles chevaliers, mais protecteurs constans du peuple, nos rois avaient avancé réellement l'époque de son affranchissement. Plus heureux que l'Amphion de la fable, nos ménestrels, d'ailleurs, et nos trouvères faisaient abaisser peu à peu les créneaux des donjons habités par nos pères. Des pas d'armes, ou des défis à qui pourrait se vanter de *l'amie* la plus belle, des tournois en l'honneur des dames, des combats singuliers au pied des forteresses assiégées bravement et bravement défendues, tels furent, dans cette période nouvelle, les amusemens de la vaillance; et les petites guerres des siècles précédens devinrent des joutes en celui-ci.

Il n'est pas de mon sujet de suivre dans le détail les circonstances qui préparèrent les événemens de l'an 1356. Mais du moins je puis affirmer, que l'espèce de réaction dont quelques nobles furent victimes, n'eut qu'un court instant de durée, et ne s'étendit jamais au-delà de quelques provinces. Ce fut le crime du désespoir et non pas le résultat d'une aversion réfléchie. On pourra en Fran-

ce quelquefois disputer des prérogatives à la noblesse qui les exige; mais il ne sera jamais dans la nation de la haïr. Tout devient noble chez nous au retentissement des armes, et l'esprit distinctif de la noblesse de France, le désintéressement, la droiture, la grandeur, c'est l'esprit de la France entière.

Les états, les seigneurs de France avaient rejeté les prétentions d'Édouard III à la couronne des Valois. On avait vu ce prince, à Paris, courber son front devant le roi Philippe, et admirer, malgré lui-même, la magnificence du cortége, et la splendeur du souverain qui avait reçu son hommage. Maintenant c'est le roi Jean II qui traverse Londres surprise, et que le Prince Noir y conduit prisonnier. Mais le suzerain dans les fers garde la majesté de son rang. La bonne foi réside sur les lèvres royales, dignes de lui servir de refuge. Il se dévoue à demeurer captif, plutôt que de devoir sa délivrance à d'humiliantes conditions, et son malheur honore dans le monarque l'un des plus vaillans chevaliers.

C'est dans l'histoire des hommes qui caractérisent leur siècle, qu'on trouve le siè-

de en action, et qu'on se plaît surtout à l'étudier. L'illustre connétable de France et de Castille Du Guesclin, gentilhomme breton, s'appliqua dès l'enfance à exercer ses forces dans des luttes corps à corps, mais avec plus de violence et aussi moins de choix qu'il ne paraissait convenir à la jeune noblesse de son temps. Les tournois furent les jeux de son adolescence. Entré clandestinement dans une lice à Rennes, il renversa d'abord tous les chevaliers présens; mais, ayant reconnu son père, il jeta sa lance devant lui, et son secret fut dévoilé. La cause de Charles de Blois et de Jeanne son épouse lui parut la cause légitime, et, dans toute la Bretagne, Du Guesclin combattit le comte de Monfort et les Anglais ses alliés. Enfermé dans la ville de Rennes, dont il fit enfin lever le siége, les exploits qui chaque jour signalaient sa vaillance, inspirèrent au duc de Lancastre le désir de le connaître. Un simple sauf-conduit suffit à Du Guesclin pour se rendre au camp ennemi; un Anglais farouche l'y défia. Le courageux Breton se fit ouvrir la lice, et dans un champ tenu par le duc de Lancastre,

sous les remparts de la ville assiégée, Bertrand vainquit son adversaire.

Ce brave guerrier secourut avec gloire le dauphin de France alors régent. Mais le plus grand des services qu'il put rendre, sans doute, fut d'entraîner au loin les grandes compagnies qui ne respectaient plus aucune propriété.

Les désordres ne sont jamais que l'effet de quelque grand malheur. Une foule de guerriers sans patrimoine que leur épée, ne pouvaient plus subsister que par la guerre. Ces braves de toute nation, Anglais pour la plupart, étaient campés dans nos provinces et en étaient devenus l'effroi. Du Guesclin conçut le dessein de relever l'éclat de leur vaillance, en lui donnant un objet honorable. Pierre-le-Cruel, roi de Castille, avait fait périr, disait-on, la reine Blanche son épouse, belle-sœur du monarque français. Henri de Transtamare prétendait être héritier légitime d'une couronne que Pierre usurpait. Soutenir les droits de Henri, venger surtout la mort d'une reine jeune et belle, victime d'un forfait affreux, tel fut le double but que Du Guesclin vint proposer à ses

compagnons invincibles, et dont plusieurs dans les guerres de Bretagne s'étaient signalés près de lui, ou contre lui. Les richesses de l'Espagne, et le droit dans la victoire excitèrent tout l'enthousiasme de ces chevaliers aventureux; ils partirent, mais à leur passage ils obligèrent le pape et les cardinaux d'Avignon à contribuer d'abord pour leur expédition, et à leur accorder ensuite une absolution générale.

Les exploits furent brillans, et les succès rapides. Pierre, dans son humiliation, eut recours au prince de Galles, dont le séjour était à Bordeaux. Une table d'or du plus grand prix, offerte comme un gage de son excessive gratitude, détermina pour lui le jeune arbitre des rois. Le Prince Noir lui-même se rendit en Espagne, il rappela dans ses rangs les sujets de son père; et la grande compagnie, déjà trop diminuée, n'exista plus sous les drapeaux dont elle avait fait tout l'honneur.

Du Guesclin seul eût valu une armée; mais fougueux et presque farouche, le héros Breton ne put souffrir que les Espagnols orgueilleux parussent mépriser sa prudence. « Nous

» nous batterons demain, dit-il, nous serons
» desconfits et aveindra grand michief sur le
» roy. » On se battit en effet, et Henri perdit tout. Quelques jours de persévérance, et le Prince Noir aurait été forcé, par la disette, à une capitulation.

Le mélange de courtoisie et de rudesse qui caractérisa ces temps, n'avait point encore adouci la captivité des guerriers. On eût permis au plus redouté de s'éloigner sur sa parole dans l'espace d'un terme fixé, soit pour recueillir sa rançon, soit pour toute autre cause connue; mais, tant qu'il était dans les fers, il habitait une prison. *Henri de* Transtamare, défait à Navarette, se déguisa en pèlerin pour aller implorer le monarque d'Arragon; mais surtout pour tenter de pénétrer dans Bordeaux, et pour y voir Du Guesclin. Il fallut user de surprise pour éluder la surveillance d'un geôlier très-rigoureux; et, sans le sire d'Albret, sans Olivier de Clisson, qui surent profiter d'un moment favorable et piquer l'orgueil du jeune prince, peut-être Du Guesclin n'eût jamais obtenu d'être par lui mis à rançon.

Les circonstances de cet événnment sont

connues, et sont mille fois dignes de l'être. Les plus illustres chevaliers allèrent chercher Bertrand au fond de sa prison. Il s'entretenait avec un de ses valets afin de se désennuyer; car il était de la gloire d'un brave chevalier, disait-il, de ne jamais tomber dans le découragement et le désespoir, pour quelque mauvaise fortune qui lui pût arriver. En dépit de son rare courage, son extérieur trop négligé fit sourire le prince de Galles. «Sire, dit Du Guesclin, quand il vous » plaira, il me sera mieux, et ay ouï long- » temps les souris et les rats; mais le chant » des oiseaux n'ouïs-je préçà. » Le prince lui permit de fixer sa rançon. La fierté du héros repoussa la faveur; il voulut s'estimer à soixante-mille livres, somme sans doute exorbitante; mais il assura que les rois de France et d'Espagne s'en partageraient le fardeau, et *qu'il n'estoit femme ni fille*, dans leurs états, qui ne *filât* pour la gagner. La princesse de Galles, émue de ce noble orgueil, voulut contribuer la première à compléter cette énorme rançon. Du Guesclin, un genou en terre, répondit qu'il s'était toujours cru le plus laid des chevaliers de Fran-

ce; mais qu'il allait avoir meilleure pensée de lui-même, puisque si *haute dame* lui faisait de tels présens. Cependant, malgré ces présens, malgré la générosité de ses amis les plus puissans, on vit Bertrand, après quelques prouesses nouvelles, reparaître à Bordeaux dans le délai assigné, et y redemander ses fers. Les fonds qu'il rapportait avaient été le prix de la liberté d'un nombre de chevaliers détenus captifs, et sans secours, qu'il avait trouvés en voyage. La gloire suffit au reste à qui ne prétend qu'à elle; en peu de jours, et de toute part, la somme exigée fut fournie, et Du Guesclin devint libre enfin.

De retour en Espagne, il y changea le sort; connétable de France, il fixa la victoire. Le cri de guerre, *Notre-Dame Duguesclin*, était partout le cri du triomphe. Le héros allait se rendre maître d'une forteresse qu'il assiégeait, lorsque la mort vint le frapper; mais les clefs du château conquis furent solennellement déposées sur le lit où il expirait, et Du Guesclin, comme le Cid, vainquit après avoir cessé de vivre.

L'honneur insigne de partager la sépul-

ture de nos rois n'a jamais été accordé qu'à Du Guesclin et à Turenne;la pompe funèbre dont furent accompagnées de si glorieuses dépouilles, est décrite dans nos histoires. Tant de chevaliers, tant d'armes, tant d'écussons sous les sombres livrées de la mort, imprimeraient l'idée du néant: mais le temple antique qui s'ouvre devant eux, recèle dans son sanctuaire et la vie et l'éternité; et la gloire n'est plus un songe.

L'indifférence de Du Guesclin pour la connaissance des lettres a trop souvent fait prendre le change sur les lumières du temps où il vécut, et sur l'estime que nos chevaliers firent, dans tous les temps, du savoir. La guitare des troubadours avait, durant plus de deux siècles, reposé près de leur bouclier. Les Coucy, les Thibault de Champagne, n'avaient point été inférieurs aux chantres guerriers du midi. Partout des chants, des contes, des récits, des allégories ingénieuses, avaient fait l'amusement des châteaux et des cours. De plus graves exemples avaient mieux constaté encore l'alliance de la valeur et des lumières acquises parmi les plus grands de l'état.

Ville-Hardouin et Joinville avaient, comme César, consacré avec la plume les prodiges de leur épée; et Charles V enfin, à cette époque dont nous traitons, donnait ses soins à composer une bibliothéque choisie, dont les trésors ont servi de fondement à celle que nos rois n'ont pas cessé d'augmenter. Mais il est facile d'observer que la Bretagne, située aux confins de l'Europe, ne put jamais atteindre à toute la culture que des régions favorisées de communications plus fréquentes eurent l'avantage de recueillir. Du Guesclin, la hache à la main, tranche et frappe en tout sens au plus fort des batailles; son bras, même sans armures, suffirait, comme celui d'Hercule, à écraser son ennemi; et, tel que le héros antique, Du Guesclin repoussa de lui quiconque prétendit le soumettre au joug des Muses. Il eût pu filer pour Omphale, mais non pas accorder sa lyre. Le roi Charles-le-Sage apprécia le guerrier; il le fit connétable, et le combla d'honneurs; cependant le récit des mémoires du temps nous permet de supposer qu'il redoutait son âpre caractère et ses emportemens hautains. Le sort des

gens de guerre, le soin de leurs paiemens, étaient le seul intérêt qui touchât le connétable. « *Bureau*, disait le roi à son grand chambellan, nous ne pourrons pas nous défendre d'ouvrir nos coffres et de donner de l'argent à Bertrand, de peur que nous ne venions à perdre un si grand capitaine. « Le favori se croyait obligé d'aller quelquefois au-devant de lui pour le disposer à ne point s'écarter du respect, quand il aurait à demander des subsides. « Sire, s'écriait-il, que » ne faites-vous saillir des deniers de ces gros » chaperons fourrés, c'est à savoir, prélats » et avocats, qui sont des mangeurs de chré» tiens. » Il est certain que le connétable, enrichi des présens du roi Henri de Castille, n'en réserva rien pour lui-même, et partagea dans son armée toutes les sommes et objets de prix dont le prince reconnaissant avait fait charger deux mulets, qu'il lui envoya jusqu'en France.

Ce désintéressement si noble et si complet caractérisait les chevaliers qui brillèrent à cette époque. « Je n'ai rien vendu, » disait le père du maréchal de Boucicault, » maréchal de France lui-même, je n'ai rien

» vendu, ni pensé à vendre de l'héritage que
» mon père me laissa; ne point acquis aussi,
» ni ne veuil acquérir. Si mes enfans sont
» prudhommes et vaillants, ils auront assez;
» et si rien ne vaillent, dommaige sera de
» ce que tant leur demeurera. » L'un de ces
enfans fut le fameux Boucicault, élevé dès
son bas âge auprès de Charles VI. Des jeux
guerriers les disposaient tous deux à de plus
redoutables exercices; et, dès l'âge de douze
ans, le jeune brave mérita que le duc de
Bourbon, son patron, lui permît de le sui-
vre à la guerre. « L'amour, si l'on en croit
» son naïf historien, le remplissait d'émula-
» tion dès le temps de l'adolescence. » C'é-
tait alors un proverbe commun, « *que, aux*
» *œuvres, non mie aux paroles, se démonstrent*
» *les affections du vaillant preux*. Il se *preint*
» à devenir *joyeux, joly, chantant, et gra-*
» *cieux plus que oncques mais*. Il se preint à
» faire ballades, rondeaux, virelais, lais et
» complaintes d'amoureux sentiment; des-
» quelles choses, faire gayement et doulce-
» ment amour, le feit en peu d'heures si
» bon maître, que nul ne l'en passoit ». Plus
heureux que Du Guesclin, c'était à une épo-

que paisible pour le temps que son premier âge avait dû s'écouler. A la cour éclairée et polie du bon roi Charles-le-Sage, la prise de Jérusalem, les exploits de Godefroi de Bouillon, étaient le sujet des intermèdes qu'on représentait dans les festins; et les héros, dans leurs loisirs, ébauchaient le chef-d'œuvre du Tasse.

Le sacre de Charles VI amena *festes* et *joûtes*, « où haultes princesses, et dames, et
» demoiselles, de toutes parts estoient man-
» dées. Là s'efforçoient jeunes chevaliers
» et escuyers d'être jolis, cointes et ave-
» nants; car la veue de tant de nobles et
» belles dames leur accroissoit le couraige
» et volonté d'estre amoureux et avenants
» plus que oncques. Là estoit le jouvence
» Boucicault, joli, richement habillé, bien
» monté et bien accompaigné, lequel en
» recepvant le doux regard de sa dame,
» lance baissée, vous poignoit son destrier
» de telle vertu que plusieurs en abattoit
» en son encontre. Toutes servoit, toutes
» honoroit pour l'amour d'une. Son parler
» estoit gracieux, courtois, craintif devant
» sa dame; si celoit sa pensée à toute gent,

» et sagement savoit jeter son regard et ses » semblants, que nul n'apperçeust où son » cœur estoit. Humblement et douteuse- » ment servoit amour et sa dame, car il » lui sembloit qu'il n'avoit mie assez fait » de bien, pour si haulte chose requérir » et demander comme l'amour de dame: » et pour ce mettra toute peine, que par » son bienfaire, elle soit esmue à l'aimer et » le prendre en grâce; et vouldra toutes les » manières et conditions et contenances » amender et continuer de mieulx en » mieulx pour l'amour d'elle. »

Un exploit se présenta, et, *comme sont les bons, qui voyager désirent pour accroître leur prix*, Boucicault prit le chemin de la *Prusse*, au retour des campagnes de Flandre, et se mit *en toute peine à son pouvoir de porter dommaige aux Sarrazins*. On retrouve les grâces du roman dans les détails de cette antique histoire. Petit Jéhan de Saintré, ce jeune et joli page, cet illustre et fier chevalier, nous paraît avoir été peint sur le modèle de Boucicault; mais ce personnage même n'est pas d'invention. Saintré fut en effet cham-

bellan du roi Jean; il *s'accointa volontiers* de Boucicault, père de celui qui nous occupe, et alors *très-saige et advenant escuyer. Ils se accompaignèrent et aimèrent que deux frères ne eussent sçeu plus s'entre-aimer.* Les poëtes du temps les mirent en parallèle, et Boucicault pour un *traicté*, Saintré pour un *assault*, y sont préféres tour à tour.

Le jeune Boucicault fit trois expéditions dans les contrées lointaines de *Prusse*. « Si » le conduisoit douce espérance, qui lui » disoit qu'à son retour seroit doucement » reçu de sa plaisante maîtresse, pour l'a- » mour de laquelle il feroit tant qu'elle en » oiroit toutes bonnes nouvelles. Et si croy » bien, nous dit l'auteur, que quand amour » départoit ses grands tribus et ses très- » douces joyes, qu'il n'oublioit mie Bou- » cicault, son loyal servant, qui tout bien » desservoit. »

La rivalité des Français et des Anglais, depuis si long-temps en guerre sur le sol de la France, était en ce temps plus animée, et elle occasionait des défis plus fréquens. Boucicault en soutint plusieurs; et,

avec l'agrément du roi, il en voulut porter lui-même. Je n'entreprendrai pas une longue description du pas-d'armes tenu à Calais. La proclamation en fut faite par tous les pays chrétiens. Boucicault, Regnault de Roye et le seigneur de Sampy, devaient tenir la place, *par l'espace de trente jours sans partir*. Les armes de ces glorieux tenans, étaient suspendues à un orme, à portée de leur pavillon. Leurs écus s'y trouvaient placés, et l'assaillant pouvait les toucher à son choix. Prêt à faire telles armes *qu'on lui voudroit requérir et demander*, Boucicault *prit adonc le mot qu'il conserva*, et fit mettre dans toutes ses devises, *ce que vous vouldrez*.

Il était maréchal de France ; il s'était signalé outre-mer et partout, quand il conçut le dessein de fonder un ordre de chevalerie dont le but serait de secourir les dames. Les longues agitations causées par l'état de guerre, avaient rendu la violence familière, et les veuves ou demoiselles se trouvaient trop souvent chassées de leurs héritages, de *leurs avoirs* et de *leurs honneurs*. Boucicault fit une société de treize chevaliers, réunis

dans la généreuse intention de défendre le *droict à toutes gentilles-femmes, à leur pouvoir, qui les en requerroient.* Chacun des chevaliers, pour *signe et demonstrance de l'emprise que ils avoient faicte et jurée, devoit porter, liée autour du bras, une targe d'or, esmaillée de vert, à tout une dame blanche dedans : l'ordre reçut le nom de la dame blanche à l'écu vert.* Il ne paraît pas, par l'histoire, que cette institution, si noblement imaginée, ait eu aucune suite; Il dut suffire, à cette époque, qu'elle eût rappelé aux chevaliers les devoirs sacrés qui les liaient à la cause des dames; et le droit de tous ne put demeurer la prérogative de quelques-uns.

Les ordres de chevalerie étaient déjà connus; Guy de Lusignan, premier roi de l'île de Chypre, après y avoir conduit les guerriers échappés aux désastres de la cité sainte, institua, sans doute pour les réunir mieux, l'ordre célèbre de l'Épée. Un collier de soie blanche, formé de lacs d'amour, soutenait l'empreinte d'une épée surmontée de deux lettres S. R. *securitas regni.* Trois cents chevaliers français, du moins par l'origine,

reçurent cet ordre à Nicosie en 1191; et les dernières gouttes du sang de leurs descendans glorieux eurent arrosé la terre de Chypre, avant que la république de Venise envahît, par droit d'héritage, le trône où la beauté d'une fille qu'elle adopta, l'avait élevée durant quelques instans.

En France, les devises, les décorations, les insignes, ont varié d'importance aux différentes époques; et l'on y a cherché plus souvent une marque de distinction qu'un témoignage d'association. Le roi Jean, en prodiguant l'ordre qu'il se plut à créer, et qu'il appelait l'ordre de l'*Étoile* ou de *Notre-Dame de la Bonne-Maison*, lui ôta presque tout son prix. Mais le symbole religieux de la croix fut, même après le temps que les croisades eurent cessé, l'ornement des guerriers chrétiens. Porter la croix devint, avec le temps, l'expression d'un sentiment, et non la preuve d'un vœu obligatoire; et nous lisons dans la vie de Bayard que les croix, blanches ou rouges, faisaient reconnaître en Italie les Français et les Espagnols.

Si le zèle de la foi, au temps qui nous occupe ne transportait plus en Orient les

nations guerrières de l'Europe, il était encore assez grand pour y conduire d'illustres chevaliers au titre seul de pèlerins; et quelques exploits imprévus devenaient quelquefois la récompense de leur courageuse dévotion. Boucicault avait visité Jérusalem et les saints lieux quand il se réunit au comte de Nevers, depuis connu dans notre histoire sous le nom de duc Jean de Bourgogne, et à quelques preux, impatiens comme lui de réunir la couronne du martyre à celle de la valeur. Ils allèrent en Hongrie combattre Bajazet qui y précipitait ses hordes indomptées. Mais cette *noble compaignie des seigneurs de la fleur de lys*, fut indignement trahie par les Hongrois eux-mêmes. De brillans avantages, fruits de leurs premiers exploits, furent suivis du plus affreux revers. Réduits à affronter eux seuls la multitude des barbares, aucun d'entre eux pourtant ne songea à plier. « Ah! noble contrée de Fran-
» çois, n'est mie de maintenant que tes vail-
» lants champions se monstrent hardis et
» fiers entre toutes les nations du monde,
» car bien l'ont de coustume dès leur pre-
» mier commencement. »

Tout ce qui ne périt pas fut pris, et le vainqueur, *tantost après, feit commencer le dur sacrifice :* tout le champ fut jonché des corps de ces martyrs. Boucicault en eût grossi le nombre, si le comte de Nevers, en le voyant entraîner, n'eût fait connaître, en se croisant les mains, qu'il lui était *comme son frère*. Il faut lire dans l'histoire entière le détail de la captivité de ces héros plus unis que jamais par leur malheur commun. Ceux qui furent mis à rançon les premiers, ne firent usage de la liberté qu'ils obtinrent que pour travailler utilement à celle de leurs compagnons. Exercés, non découragés par une si cruelle infortune, à peine le maréchal et quelques-uns d'entre eux eurent-ils reparu en France, qu'à l'appel de l'empereur grec, *le roi* leur confia le soin de le secourir. Et quand, après des succès variés, l'empereur lui-même voulut se transporter en Europe pour en ramener des défenseurs, le brave Château-Morant demeura dans Byzance, et la garda lui seul contre les Turcomans jusqu'au jour où le *Tamburlan*, comme un auteur contemporain, l'appelle Tamerlan ou Tymour,

vengea les victimes chrétiennes de la fureur de Bajazet, et le fit prisonnier à son tour.

En prenant Boucicault pour type de la chevalerie de son temps, je me suis engagée à peindre en sa personne les vertus qui la distinguèrent. « Oncques, en sa vie, » dit son historien, n'achepta ne acquist sei» gneurie, terre, ne hérétaige, et mesme» ment de ce qu'il a de son patrimoine peu » de compte en tient. Qu'il soit vrai que pi» tié et miséricorde soyent en luy, bien l'a » monstré n'a pas grandement. Ainsi ce » bon maréchal, tout ainsi que les anciens ap» peloient les saiges philosophes chevaliers » de sapience, se peut bien appeler philoso» phe d'armes. »

Aucun emploi de sa carrière ne fut étranger à l'exercice des armes, et la charge qu'il eut de gouverner la ville de Gênes, les lui mit souvent à la main. Les désordres de l'Italie, les dissensions fomentées à leur occasion dans le sein même de la république, avaient contraint ses citoyens à réclamer, en se livrant à lui, la protection du roi de France. Peu versé dans l'étude compli-

quée du gouvernement et des lois, le maréchal gouverna Gênes comme une véritable conquête : au moyen de la force il y rétablit le droit, et crut y avoir rétabli l'ordre en y faisant régner le silence. Il suffit d'un jour aux Génois, en l'absence du maréchal, pour repousser le joug trop rigoureux de la France ; le maréchal alla se réunir aux braves qui combattaient au nord de nos provinces : fait prisonnier à la bataille long-temps funeste d'Azincourt, il termina sa vie en Angleterre sans avoir été délivré.

Les maux que produisirent en France les déchiremens des factions et de Bourgogne et d'Orléans, durant le règne de Charles VI, sembleraient devoir obscurcir le pur éclat de la chevalerie : ce fut pourtant son influence qui en diminua les horreurs, car la chevalerie eut toujours pour objet de rendre les puissans généreux autant que braves.

Isabeau de Bavière, sans doute, a laissé dans la France un nom trop justement flétri. Marâtre de son fils, ennemie de sa couronne, elle osa appeler l'étranger sur un trône l'héritage et le bien des Français. Mais tandis que le duc de Bourgogne faisait

ainsi de cette reine sans pouvoir un instrument passif de ses vengeances, elle encourageait autour d'elle le développement des talens. Nos romans, nos productions aimables se renouvelèrent dans le cercle que son esprit vivifiait; et si cette cour mérita d'être appelée, non une *cour d'amour*, mais une *cour amoureuse*, Valentine de Milan y consacra la devise des cœurs malheureux et fidèles, *rien ne m'est plus, plus ne m'est rien.*

Une maladie arrêta le cours des belles destinées de Charles VI. Elle lui enleva tout, hors une bonté royale que le peuple ne cessa de chérir; elle livra le gouvernement à l'ambition des princes qui l'entouraient, et l'énergie de ces caractères altiers fit le malheur de l'état qu'elle aurait dû servir. Le duc d'Orléans, l'un des princes rivaux, périt assassiné; le duc de Bourgogne, à son tour, fut frappé sous les yeux de Charles VII encore dauphin. Ce fier Bourguignon avait fait couler le sang des prisonniers retenus par sa faction audacieuse. A la fois il entretenait la fureur populaire des cruels Maillotins qui lui servaient de satel-

lites, et il commandait dans les églises, dans le sein même de l'université, dans le sanctuaire de la religion, dans l'asile sacré des lettres, l'apologie du meurtre et de l'attentat dont il se proclamait ouvertement l'auteur. Que fût devenu l'ordre social, si *des anges de paradis*, selon l'expression du poëte (1), n'eussent encouragé de leurs regards les luttes *courtoises* dont leur présence écartait l'acharnement, sans en bannir tout-à-fait le danger? La rose célébrée un siècle et demi avant par les chants de Guillaume de Lorris, reçut encore à cette époque funeste les hommages de Jean de Mehun: le parfum de cette rose toujours fraîche, *où tout l'art d'amours est enclose*, se répandit de nouveau. Dans l'enceinte qui la recélait, le cortége allégorique dont elle était environnée, n'était-il pas le prestige heureux qui devait ramener aux vertus par le sentiment, au sentiment par le plaisir?

La présence du monarque anglais dans le château du roi saint Louis fut le dernier effet comme le dernier malheur des dissens-

---

(1) Eustache Deschamps.

sions de ce temps. Henri V mourut couronné, et son successeur n'était pas dégagé de la première enfance, quand les Anglais, repoussés dans leur île, ne possédaient même plus en France les fiefs qui transmettaient à leurs monarques le rang de pairs lorsqu'ils avaient fléchi le genou devant nos rois.

Au reste, tout pour nous est un sujet de gloire; car les chevaliers mêmes qui firent dans ces périodes, et la force, et l'honneur de la puissance anglaise, étaient des chevaliers français et appartenaient presque tous aux provinces que des alliances ou des traités avaient soumises aux insulaires. Quand le lien qui les retenait eut été brisé par la victoire, un même cœur les réunit à leurs frères d'armes et de patrie; la Grande-Bretagne, sans doute, eût cédé à notre ascendant sans le bras de mer qui l'isole. Monarchie en effet fondée par nos Normands, elle apprit de nous à connaître sa *table ronde* et son *Artus;* notre langue forma la sienne, et la devise de ses chevaliers est encore ce mot tout français, *honni soit qui mal y pense.*

L'apparition de Jeanne d'Arc, la mission

qu'elle eut à remplir, sont au nombre des événemens les plus extraordinaires, peut-être, et les plus simples à la fois. Que l'inspiration ait animé une pieuse et vertueuse fille, qu'elle ait développé tout à coup son génie, l'histoire a offert mille fois des prodiges de même nature. Des reines, que leur éducation ne semblait point y préparer, ont déployé, quand les circonstances l'ont voulu, des vues d'un ordre supérieur. Des papes, tirés du fond des cloîtres, ont dirigé ou conçu de vastes desseins. Des guerriers, des chefs populaires, ont dû à des cas imprévus l'éveil des plus rares talens. Je ne doute pas que la pucelle n'ait été inspirée; *car je révère avec amour les miracles de bonté de la providence sur la France*; mais je crois aussi que cette providence dispose, dans une secrète combinaison, les résultats qui doivent s'enchaîner comme d'eux-mêmes, et que c'est ainsi qu'elle opère parmi nous le plus grand nombre de ses merveilles.

Jeanne habitait les champs, et les exercices des campagnes ont un rapport assez frappant avec ceux qu'exige le maniement des armes: la pucelle, d'ailleurs, ne versa

jamais le sang, elle ne porta jamais que son religieux étendard (1).

Agée de dix-sept ans, et même avant cet âge, elle sentit l'appel de Dieu; elle entendit les *saintes* qui lui prescrivaient de voler à la délivrance de son roi. Ce fut l'explosion confuse, mais brûlante de son génie. Grande par ses sentimens, puissante par sa confiance, elle ne voulut jamais que remplir sa mission. Jeanne a pu paraître un prodige, car elle ne fut pas ambitieuse; toujours sous la main du Très-Haut, aucune passion n'a altéré son obeissance et son zèle.

En moins de deux années, depuis son arrivée à Tours, elle délivra Orléans, prit Troyes, et fit sacrer le roi à Reims, comme elle l'avait annoncé. Cette fille héroïque suivait avec simplicité l'entraînement de son génie, sans que rien des diversions que l'esprit ou le savoir causent, fût dans le cas de la distraire. Objet d'une jalousie coupable, elle fut abandonnée et prise; mais l'odieuse procédure des Anglais, qui l'achetèrent

(1) Laverdy. Troisième volume des notices des manuscrits.

quand elle fut captive, a constaté ses exploits et sa gloire.

La haine de ce qui est beau, la haine de ce qui est pur, est atroce dans ceux qui y livrent leurs cœurs. Une captive de dix-neuf ans fut chargée de fers que l'on riva sur elle. La naïveté de ses réponses, sa piété tendre et extatique, l'illusion consolante qu'elle éprouvait de la présence continuelle des *bonnes saintes*, le soin qu'elle eut toujours de justifier le roi qu'elle avait bien servi, rien ne toucha ses persécuteurs. Les traitemens faits à la pucelle, les questions captieuses qui lui furent adressées sur des points religieux de controverse, son abjuration prétendue, son horrible supplice; voilà qui est plus étrange sans doute que les exploits de l'héroïne et que l'éclat de ses succès.

On a dit que Dunois et d'autres chevaliers avaient imaginé de montrer la pucelle et d'en faire jouer le personnage, afin de remonter les esprits. Dans quel temps a-t-on pu penser que des chevaliers attendissent que d'eux seuls leurs triomphes ou leur salut! S'agissait-il de remuer un peuple en-

tier, et n'était-ce pas les armes à la main qu'il fallait chercher la victoire? Était-elle le jouet d'un ressort politique, cette Agnès Sorel, cette dame de beauté, qui voulait que son influence excitât à de grandes choses son amant, son chevalier royal ? L'instinct de la religion, de l'amour, de la gloire, n'a qu'une source au fond du cœur.

La pucelle n'inspira pas d'abord une confiance d'enthousiasme ; on la suivit, comme un astre nouveau, mais sans nul abandon; sans superstition, et par force, pour ainsi dire, et pour ne pas rejeter un secours envoyé du ciel. Les plans de la Pucelle n'avaient rien de compliqué; délivrer Orléans et s'acheminer à Reims, pour que le frônt du roi y reçût l'onction sainte; elle ne savait rien au-delà.

La pucelle fut prise, et ce ne fut pour l'armée du roi ni un sujet de consternation, ni une funeste catastrophe. Ce prince, qu'elle avait servi, ne tenta rien pour la secourir. Vingt ans après pourtant, affermi sur le trône, il rappela le souvenir de l'héroïne martyre; et, ce qui est le plus remarquable, il crut que sa mémoire avait besoin de réha-

bilitation. Il fit présenter une requête par la mère, les frères, les sœurs de la pucelle, et il fut obligé d'employer beaucoup d'art pour obtenir, en dépit des Anglais, l'aveu nécessaire du Saint-Siége. Un tel souvenir, après vingt ans, est honorable à Charles VII. Car il suffit à la puissance de réparer pour qu'on oublie, pour qu'on justifie même ses torts.

Dunois déposa comme témoin dans cette procédure authentique. Gaucourt, commandant d'Orléans à l'époque de sa délivrance; Daulon enfin, qui toujours près de Jeanne l'avait chaque jour armée de ses mains; tous confirmèrent son témoignage. Comment n'avaient-ils pas cherché à la sauver! Comment de tant de chevaliers qui avaient suivi sa bannière, un seul ne songea-t-il à pénétrer à Rouen, et à l'arracher au bûcher? Mais l'histoire n'est pas le roman; elle ne répond jamais que d'une façon imparfaite à l'idéal des notions de notre esprit. Il est dans les choses des obstacles qu'aucune valeur ne peut vaincre : même quand il est revêtu de fer, l'homme n'est jamais qu'un être faible; il n'est grand que par la pensée.

La guerre prolongée qui remplit tant d'années du règne de Charles, fut le triomphe de mille guerriers dont s'enorgueillit notre histoire; les malheurs de ce roi proscrit avant que d'être sur le trône, avaient donné la teinte du dévouement à l'indépendance héroïque de la noblesse qui s'unit à sa cause. Un intérêt commun, un but unique, un seul dessein, mirent dès-lors entre ces chevaliers un genre d'union étranger à leurs mœurs. De vassaux, ils devinrent sujets; ils se piquèrent d'être fidèles, non plus par le devoir de leurs fiefs, mais par la loyauté de leurs sentimens. Artus, duc de Richemont, connétable de France, ne crut pas devoir quitter cette charge en devenant duc de Bretagne. Il dit qu'après avoir été honoré trente-trois ans par une si belle dignité, il voulait à son tour lui porter quelque honneur. La lutte enfin des deux couronnes n'eut point le caractère féroce des guerres purement civiles qui l'avaient précédée, et la courtoisie des tournois sembla présider aux batailles. Je ne ferai point l'appel des braves qui illustrent cette grande époque;

mais je me plais à leur appliquer l'éloge que l'historien du connétable ajoute, comme un dernier trait, au beau portrait qu'il nous en trace : c'est que « par sa douceur, sa be- » nignité, son bon recueil, il avoit été plus » obéi, et avoit plus fait de choses qu'il n'eust » fait par cruautés ou par grands dons. » Son entrée à Paris, qu'il prit au nom du roi, ne peut être mieux racontée que dans le style naïf du temps. « Les meilleurs bour- » geois de Paris avoient bon vouloir et amour, » mais ils redoutoient les Anglois qui étoient » encore dans la ville, ils avoient besoin d'ê- » tre aidés. Richemont, Dunois, *d'autres* en- » core, parurent à la porte Saint-Jacques. Les » gardes se consentirent à les bouter dedans » la ville, et entra le premier le seigneur de » l'Isle-Adam, par une grante échelle qu'on » lui avalla, et mit la bannière de France » dessus la porte, criant ville gaignée. Ce » fut en vain que les Anglois et le petit » nombre de ceux qui vouloient maintenir » leur puissance, essayerent de soulever le » peuple. Tantost vinrent parmi Paris le » connétable et les autres seigneurs aussi » doulcement, comme si toute leur vie

» ne se fussent point meus hors de Paris. Et » vrayement bien fut apparent que Monsieur saint Denys avoit été advocat de la » cité : car quant ils furent entrés dedans ; » ils furent si meus de pitié et de joye, qu'ils » ne se peurent tenir de larmoyer : et, di- » soit le connétable aux habitans : Mes bons » amis, le roi Charles vous remercie cent » mille fois, et moi, de par luy, de ce que » si doulcement vous lui avez rendu la mais- » tresse cité de son royaume ; et si aucun » de quelque estat qu'il soit a mesprins par- » devers monsieur le Roi, soit absent ou » autrement, il lui est tout pardonné.

» Et tantost, sans descendre, fit crier à » son de trompe que nul ne fust si hardi, » sur peine d'estre pendu par la gorge, de » soy loger en l'ostel des bourgeois, ne des- » menaiger oustre sa voulenté, ni de re- » proncher, ni de faire quelque desplaisir » ou piller personne de quelque estat, non » s'il n'estoit natif d'Angleterre et souldoyer, » dont le peuple de Paris le print en si grant » amour que avant qu'il fust lendemain, n'y » avoit celui qui n'eust mis son corps et sa » chevance pour détruire les Anglois. »

Le duc de Bourgogne Philippe-le-Bon cessa la guerre contre le roi de France, avant que les Anglais eussent posé les armes, et la paix d'Arras ne laissa d'autres soins à ses chevaliers que ceux d'entretenir leur adresse dans les pas d'armes et tournois; les fêtes les plus magnifiques se succédèrent durant son règne, et en Bourgogne et dans la Flandre. Ces exercices guerriers et sanglans prirent, à la faveur de la paix et de l'opulence que répandait le commerce, un caractère absolument nouveau; et l'imitation, embellie des formes consacrées par un usage antique, ne servit qu'à relever l'*éclat de ces* représentations brillantes.

Je ne puis suivre dans ses détails le récit d'Olivier de La Marche. Ses Mémoires nous font voir une suite de féeries et un enchaînement de pompes et de plaisirs divers. C'est à Dijon, c'est à Arras, à Saint-Omer ou à Châlons, et sur les bords enchantés de la Saône, que les *Ternant*, les *Charny*, les *Delalaing*, soutiennent les défis qu'ils ont fait proclamer par toute l'Europe, et un an par avance. Les dames et demoiselles y assistent, non moins ornées de *joyaux*, et de

rubans, que de leur *triomphante* beauté. Un temps avait été où, selon l'expression de l'auteur, les princes *joustoyoient* en *parures de drap de laine, de bougran et de toile; garnis et enjolivés d'or clinquant ou de peinture*. Maintenant, les velours, les satins, les pierreries, les perles, entraient jusque dans les caparaçons et les équipemens des chevaux. Les chevaliers se distinguaient, ainsi que leurs cortéges, par un mélange de couleurs, et le plus souvent ils en devaient le choix à la dame objet de leur hommage. Ternant, prêt à faire *armes* contre le valeureux Galiot de Baltasin, *chargea pour emprise* « une manchette de dames, faicte d'un » delié volet, moult gentement brodée, » et fit attacher icelle emprise à son bras » senestre, à une aiguillette noire et bleue, » richement garnie de diamans, de perles » et d'autres pierreries, et moult bien lui » séoit à porter icelle emprise, car il étoit » moult beau chevalier, sage, prudent et » bien en manière, et l'un des plus de son » temps ».

L'esprit de galanterie s'épuisait à varier les fêtes chevaleresques. Près de Calais, le

bastard de Saint-Pol, seigneur de Hautbourdin, s'intitulant, avec six de ses compagnons, du nom simple de pèlerins, *fonda son pas et emprise* sur *la belle Pèlerine*. Les deux *escus* auxquels on devait toucher, selon qu'on avait déterminé les armes que l'on voulait faire, portèrent les noms et attributs, l'un de Lancelot du Lac, l'autre de Tristan de Léonnois. Ainsi, après que le roman avait emprunté à l'histoire ses plus illustres personnages, et entouré Alexandre lui-même de chevaliers plus ou moins courtois, les héros de l'histoire imitaient les scènes créées dans les romans, et consacraient des noms imaginaires par de véritables exploits.

On n'expliquerait pas toujours avec succès les jeux d'esprit des chevaliers dans les accessoires de leurs *joustes*. Au pas d'armes de Jacques Delalaing, près d'une fontaine, dans une île formée par la Saône, « estoit » en un tableau la présentation de la » glorieuse Vierge Marie, tenant le Ré» dempteur du monde, son seigneur et son » fils; et plus bas, au dextre costé de l'image, » fut figurée une dame moult honnestement

» et richement vestue, et de son chef, en
» simple atour, et tenoit manières de plorer
» tellement que les larmes tomboyent et
» couroyent jusques sur le costé senestre
» où fut une fontaine figurée, et sur icelle
» une licorne assise, tenant manière d'em-
» brasser les trois targes, conditionnées
» pour les trois manières d'armes que l'en-
» trepreneur vouloit fournir par son em-
» prise. Et furent lesdites targes toutes se-
» mées de larmes bleues, et pour ces causes
» fut la dame nommée la dame de pleurs et
» la fontaine de pleurs. Lesquelles choses
» furent étranges et nouvelles au pays, et
» fort remirées et vues de plusieurs et divers
» personnages. »

L'ordre de la Toison d'Or, institué vers ce temps par Philippe-le-Bon, fournit un beau sujet aux nouveaux intermèdes. La fable de Jason, à laquelle semblait se rattacher la création de l'ordre chevaleresque, fut représentée avec éclat. La chute récente de l'empire grec donna lieu aussi quelquefois à des allégories toujours énigmatiques, tant à cause du peu d'ensemble des actions qu'on figurait, que de la bizarrerie des groupes et des per-

sonnages mis en jeu. La religion suppliante, des Maures, des géans enchaînés ou menaçans, paraissaient à la suite de poissons monstrueux, ou de quelques machines sans proportion, qui d'ordinaire recélaient des guerriers, et offraient tout à coup l'image d'un vrai combat.

Quoi qu'il en puisse être des nuances et de l'accord de tous ces plaisirs, on ne peut douter que la chevalerie n'eût appris à jouir de la paix et des douceurs qu'amène son heureuse compagne, l'abondance. Les trésors du commerce décorèrent ses lices, et plus que tout le reste peut-être contribuèrent à y faire régner une courtoisie généreuse: leur appareil plus riche en devint plus gracieux et plus doux; et la barbarie s'éclipsa partout où les arts pénétrèrent. Une révolution d'une importance plus haute se fait pressentir au travers des joyeuses acclamations qui retentissent dans ces fêtes; la vaillance des nobles *jouxteurs* n'est plus, depuis long-temps, leur exclusif partage. En France, l'héroïsme des femmes de Beauvais repousse l'attaque imprudente du téméraire duc de Bourgogne, successeur du bon duc

Philippe. Les Suisses, à peine affranchis, intrépides à force de vertus, font tomber devant leurs barrières l'élite des chevaliers flamands. Les guerriers des villes de Flandres, formidables depuis si long-temps, ne cessent pas d'opposer leur orgueil à celui des grands qui prétendent les maîtriser. Gand, Bruges, les cités riches se trouvent tour à tour rebelles ou opprimées; les citadins rêvent la liberté; les nobles rêvent l'indépendance; toutes les notions sont confuses, mais leur principe est élevé. La fière obstination des Provinces-Unies forcera, dans le siècle suivant, le plus hautain monarque à fléchir; les Nassau se couvriront de gloire, les d'Egmont verseront leur sang pour l'affranchissement des peuples.

Quel mouvement que celui de l'Europe durant la deuxième moitié du quinzième siècle! Quatre périodes séculaires s'étaient presque écoulées depuis l'époque des croisades, depuis l'instant où l'esprit religieux, ébranlant toute l'Europe, avait fait un héros d'un chrétien ardent pour la foi, et couronné la chevalerie des sanglantes palmes du martyre. Constantinople, alors puissante,

est devenue la proie des barbares. Engloutie plutôt que conquise, elle n'a livré que ses murailles, et son génie s'est envolé vers les rives de l'Italie.

Mais tandis que le turban écrase les ruines du colosse détruit, les Maures en Espagne voient céder Grenade à l'irrésistible ascendant du christianisme et de la patrie. Chevaliers eux-mêmes, sans doute les Abencerrages, les Zégris, soutinrent avec de glorieux efforts le dernier asile de leur puissance mais Isabelle elle-même assiégeait l'Alhambra. Chacun des chevaliers réunis dans son camp aspirait à l'honneur de briller sous ses yeux. Les prodiges se multiplièrent, et Gonzalve sut mériter le surnom de grand capitaine.

Le besoin des grandes choses et des grandes renommées agrandissait la terre elle-même devant l'ambitieux regard de ses avides habitans. Ce monde nouveau, envié par Alexandre, s'ouvrait alors aux Cortez, aux Pizarre, aux enfans de l'Espagne enfin; tandis que les chevaliers du Tage, découvrant une route hasardeuse, allaient porter la croix et chercher des trésors aux bouches de

l'Indus ou du Gange, et que des aventuriers guidés par leur audace, des Français, entraînés sur les pas de Béthancourt, couraient aux îles Fortunées pour y fonder une puissance.

Il semblait en ce temps que l'épée des chevaliers servît d'aviron au commerce, et fût devenu le sceptre des arts. Les chantres de Ferrare, qui rajeunirent les muses, ne célèbrent que de hauts faits. Les chevaliers retrouvent dans ces poëmes admirés, et l'idée religieuse de leur institution, et les effets magiques de leur vaillance. L'idylle antique renouvelle la scène, car au milieu de mille héros, dignes de justifier les fictions, ou peut-être de les faire éclore, la beauté des dames d'amour pouvait bien emprunter aux nymphes quelques traits de leur divinité, et, sous le costume des bergères, offrir dans leur simplicité tous les charmes de la nature.

Moins brillante, moins opulente que l'Italie ne l'était alors, la France pourtant prenait chaque jour un accroissement merveilleux. On l'eût crue dans l'adolescence, non toute polie encore; mais prête à se polir, par le sentiment du bon goût. Charles VII, Charles VIII, Louis XII, furent des cheva-

liers français, semblables en tout point à leur noble nation. Le vainqueur des Anglais, doué d'un caractère aussi doux que facile, dégagea plutôt sa patrie qu'il ne reconquit sa couronne, il parut comme le lis qui double son éclat en s'inclinant sur le courant limpide. Charles VIII, intrépide vainqueur, ne força aucun ressort pour conduire au pied du Vésuve les chevaliers valeureux impatiens de suivre ses traces, et, malgré les maux qu'elle entraîne, la guerre dans la terre des arts, eut, sous ses lois, à cette époque, quelque chose qui tenait de la féerie. Louis XII, le père du peuple, alla comme Charles VIII cueillir des lauriers sur les bords où le climat leur permet de se couvrir de fleurs. Preux guerrier avant d'être roi, épris d'amour pour celle qui fut sa souveraine avant que d'être son épouse, il semblait que le romanesque, créé par l'imagination, dût se réaliser dans son histoire. Tous ces princes aimables et doux préparèrent les voies au jeune François Ier., dont la brillante destinée a peut-être donné le change sur l'idéal de la gloire.

La simplicité de mœurs que l'on trouvait

encore parmi les chevaliers de ce temps, ressemble à la vertu d'une si touchante manière qu'on ne peut s'empêcher d'y reposer ses regards; les Mémoires de la Trémouille en donnent un illustre exemple. Attaché dès l'âge de treize ans au service du roi Louis XI, ce fut lui qui, sous la régence de la célèbre Anne de Beaujeu, vainquit à Saint-Aubin le duc de Bretagne et le duc d'Orléans. Un seul fils fut le fruit de son hymen avec Gabrielle de Bourbon. Ce fils fut tué à Marignan, laissant un enfant au berceau; et la Trémouille, après avoir sauvé Dijon de la redoutable invasion des Suisses, périt à la journée désastreuse de Pavie.

Quand on parcourt les scènes de cette vie humaine, il faut s'attendre à rencontrer bien de l'amertume dans ses gloires, et même jusque dans ses douceurs. L'épouse du héros qui occupe en ce moment notre attention, avait dû ce titre à l'amour autant qu'à de justes convenances. Presque toujours éloignée de celui qui remplissait son cœur, elle eut souvent besoin de courage et de pieuses consolations. « Libérale, magnifi- » que, comme à sa maison appartenoit sans

» superfluité, jamais n'estoit oyseuse; mais
» s'employoit une partie de la journée en
» broderies, et autres menus ouvrages ap-
» partenans à telles dames, et y occupoit ses
» damoyselles dont avoit bonne quantité, et
» de grosses, riches et illustres maisons.
» Quand auscune fois estoit ennuyée de tels
» ouvrages, se retiroit en son cabinet fort
» bien garny de livres, lisoit quelque histoi-
» re où chose morale ou doctrinale, et si
» estoit son esprit ennobly et enrichy de tant
» de bonnes sciences, qu'elle employoit une
» partie des jours à composer petits traitez à
» l'honneur de Dieu, de la vierge Marie,
» et à l'instruction de ses damoyselles. Tou-
» tes les bonnes mœurs et conditions, ajoute
» l'historien fidèle, aydèrent fort aux perfec-
» tions que son fils acquist en jeunesse, voire
» autant que jeune prince qu'on eust sceu
» alors. Aucuns trouvoyent extrange que
» cette dame employast son esprit à compo-
» ser livres, disant que ce n'estoit l'estat
» d'une femme. Mais ce legier jugement
» procede d'ignorance. Et si est convenable
» aux femmes être lettrées en lettres vulgai-
» res, est encore plus requis pour un bien

» qui en peut procéder. C'est que les enfans
» nourris avec telles mères, sont volontiers
» plus éloquens, mieulx parlans, plus sages
» et mieulx disans que les nourris avec les
» rustiques, parce qu'ils se retiennent tou-
» jours des conditions de leurs mères ou
» nourrices.

» La perte de son fils l'accabla de chagrin,
» et combien qu'elle dissimulast et couvrist
» sa douleur, néanmoins tout le faix des
» tristes pensemens demeura sur son cœur.
» Voire fut la contenance de sa tristesse si
» longuement en son pouvoir, qu'en elle
» s'engendra une mortelle apostume non
» curable. Le seigneur de la Trémouille fut
» rappellé par cette affreuse nouvelle, près
» de celle que tant aimoit; il essaya de rani-
» mer en elle l'espoir du retour de sa santé.
» La chose n'est possible quant à nature
» dit-elle, et si rejouissement pouvoit estre
» le médecin de mon mal, votre seul regar-
» der le guériroit, comme la chose du mon-
» de qui plus me plaist. Mais je suis au pé-
» riode de ma mortelle vie. Il y a trente-
» trois ans que la loi du mariage nous lia;
» honneste amour assembla nos cœurs et en

» fit une volonté; je vous rendy du fait de
» cette alliance un seul fils auquel Dieu et
» nature mirenttant de bien que le décès
» d'icelui m'a mise dans l'estat où vous me
» voyez, non du tout de ma coulpe, car
» pour résister à ma douleur, je me suis de
» raison aidée autant que mon petit sens l'a
» pu faire. Je vous laisse la vife image de nos-
» tre fils ; c'est nostre jeune enfant François.
» Il est de clair engin et de faciles mœurs,
» et ne tiendra qu'à bonne conduite si n'a
» toutes les grâces de son père. Je me esti-
» merois heureuse si plus grants fruits de
» nostresang je vous laissois. Mais après mon
» décès, si vous voyez que nécessité le re-
» quiert, pourrez avoir austre espouse qui
» sera plus jeune que moi, pour vous don-
» ner lignée à ce que votre redoutable et
» bien estimé nom soit perpétué.

»Quelques jours après la bonne dame ren-
» dit l'âme à Dieu. Toutes ses damoyselles fu-
» rent de larmes teintes jusqu'à mesconnoî-
» tre de prime face visages et personnes;
» et le seigneur de la Trémouille tomba lui-
» même en dangier de mort. »

Les commencemens de Bayard offrent de

plus doux tableaux, et des images non moins vertueuses. Issu d'une race noble et consacrée aux exploits, il exprima à son brave père le désir qu'il avait de se vouer au métier des armes, et l'évêque de Grenoble, son oncle maternel, voulut le présenter au duc de Savoie, et lui en faire présent en qualité de page. Il n'avait que treize ans; le moment de son départ eut de la solennité. Tous les seigneurs du voisinage furent réunis au chateau du Terrail. Le jeune enfant prit congé d'eux avec grâce infinie; il reçut la bénédiction que lui donna son père. « La pauvre dame de mère estoit en une » tour du château qui tendrement ploroit. » Car combien qu'elle feust joyeuse que son » fils estoit en voye de parvenir, amour de » mère l'admonestoit de larmoyer. Toutes- » fois après qu'on lui feust venu dire, mada- » me, si vous voulez venir veoir votre fils, » il est tout à cheval prest à partir, la bon- » ne gentille-femme sortit par le derrière de » la tour, et feit venir son fils vers elle, au- » quel dit ces paroles :

« Pierre, mon ami, vous allez au service » d'un gentil prince : d'autant que mère peut

» commander à son enfant, je vous com-
» mande trois choses tant que je puis; et, si
» vous les faites, soyez asseuré que vous vi-
» vrez triomphamment en ce monde. La pre-
» miere, c'est que devant toutes choses vous
» aimiez et serviez Dieu sans aucunement
» l'offenser s'il vous est possible; car c'est
» celuy qui nous saulvera, et sans lui et sa
» grâce ne saurions faire une seule bonne
» œuvre en ce monde. Tous les matins et
» les soirs recommandez-vous à luy, et il
» vous aydera. La seconde, c'est que vous
» soyez doulx et courtois à tous gentils-hom-
» mes, en ostant de vous tout orgueil. *Soyez*
» humble et serviable à toutes *gens*. Ne
» soyez médisant ne menteur : maintenez
» vous sobrement quant au boire et au man-
» ger. Fuyez envie, car c'est un vilain vice.
» Ne soyez flatteur ne rapporteur, car telles
» manières de gens ne viennent pas volon-
» lontiers à grande perfection. Soyez loyal
» en faicts et dicts. Tenez votre parole.
» Soyez secourable à pauvre veufve et orphe-
» lins, et Dieu le vous guerdonnera. La
» tierce, que des biens que Dieu vous don-
» nera vous soyez charitable aux pauvres né-

» cessiteux; car donner pour l'honneur de
» luy n'appauvrit oncque homme, et tenez
» tant de moy, mon enfant, que telle au-
» mosne pourrez vous faire, qui grandement
» vous profictera au corps et à l'âme : voilà
» tout ce que vous en charge. Je croy bien
» que vostre pere et moy ne vivrons plus
» guieres. Dieu nous face la grâce à tout le
» moings tant que serons en vie, que
» toujours puissions avoir bon rapport de
» vous.

» Alors le bon chevalier, quelque jeune
» aage qu'il eust, luy répondit : Madame ma
» mère, de vostre bon enseignement tant
» humblement qu'il m'est possible vous re-
» mercie, et espère se bien l'ensuivre, que,
» moyennant la grâce de celuy en la garde
» duquel me recommandez, en aurez conten-
» tement, et au demeurant après m'estre
» très-humblement recommandé à vostre
» bonne grâce, je vais prendre congé de
» vous.

» Alors la bonne dame tira hors de sa
» manche une petite boursette en laquelle
» avoit seulement six escus en or, et un en
» monnoye qu'elle donna à son fils, et appel-

» la un des serviteurs de l'évesque de Gre-
» noble, son frere, auquel elle bailla une peti-
» te mallette en laquelle avoit quelque linge
» pour la nécessité de son fils, le priant que,
» quand il seroit présenté à monseigneur de
» Savoie, il voulust prier le serviteur de l'é-
» cuyer soubs la charge duquel il seroit,
» qu'il s'en voulust un peu donner de garde,
» jusques à ce qu'il feust en plus grand aage;
» et lui bailla deux escus pour lui donner.
» Sur ce propos preint l'évesque de Gre-
» noble congé de la compaignie, et appela
» son nepveu, qui, pour se trouver dessus son
» gentil roussin, pensoit estre en un *paradis*.
» Si commencèrent à marcher le chemin
» droict à Chambéry, où pour lors estoit le
» duc Charles de Savoie. »

Je n'ai pu résister au plaisir de transcrire cette belle instruction, si bien soutenue de ces naïfs détails. L'histoire de Bayard est celle d'un simple et loyal gentilhomme que tous peuvent imiter, que tous doivent chérir. Sa bonne grâce, son audace à cheval, le firent distinguer à Lyon par le roi de France Charles VIII. Le duc de Savoie l'offrit au roi, et le futur chevalier Sans Peur et Sans

Reproche, alors appelé ou surnommé *Piquet* de la bouche du roi lui-même, passa dans la maison du comte de Ligni, où l'exemple et les instructions achevèrent de perfectionner le naturel le plus heureux.

Un pas d'armes s'ouvrit à Lyon; page encore, le jeune héros osa toucher l'écu du seigneur de Vaudrey, et montra dans le combat assez d'adresse et de courage pour justifier son audace. Le roi Charles, témoin de cet éclatant début, voulut le voir avant son départ pour la compagnie des hommes d'armes où l'envoyait dès lors le comte de Ligni. « Si se meit, dit l'historien, d'un » asseuré visaige, le bon chevalier à genoulx, » que le roi volontiers regarda, et en soub- » riant lui dit : Piquet, mon amy, Dieu » veuille continuer en vous ce que j'y ai veu » du commencement, et vous serez prud- » homme. Vous allez en un pays où il y a » de belles dames; faites tant que vous ac- » quériez leur grâce; et adieu, mon amy. » En effet, à peine arrivé dans la ville d'Ayre, en Picardie, le jeune Bayard publia un tournois à l'honneur des dames, et les joutes les plus galantes furent suivies de ban-

quets et de danses. C'était alors au milieu des plaisirs et au sein d'une heureuse gaîté, que se formaient les nourrissons de la gloire. L'ambition, l'orgueil attristent les esprits; le seul besoin de faire son devoir, la conscience de l'avoir fait, épanouissent les âmes honnêtes; partout nos anciens historiens donnent à nos preux le titre de bons. Ce mot dit tout en effet, car il suppose toutes les vertus en même temps que l'abandon du cœur.

Les grâces prenaient soin d'orner celles dont les doux regards et les hauts sentimens étaient le prix et le gage de l'honneur; et ce n'est pas une seule belle, ce sont toutes les dames qui triomphent dans un siècle où la chevalerie semble unir au respect qu'impriment les souvenirs, tous les charmes de la jeunesse. Bayard revit à Carignan, lorsque Louis XII passa en Italie, l'objet de ses premiers hommages, maintenant dame de *Fluxas*, et justement considérée à la cour du duc de Savoie; ce fut à elle que le bon chevalier voulut consacrer un tournois. Il exigea d'elle un manchon qu'elle avait porté quelquefois; il en fit le prix des joutes, et y suspen-

dit un rubis. Ce prix lui fut adjugé, mais il s'empresse de répondre « que, s'il avoit aucune » chose bien faicte, madame de Fluxas en » étoit cause, qui luy avoit presté son man- » chon, et il remit entre ses mains l'entière » disposition du prix. Le seigneur de Fluxas, » qui cognoissoit la grande honnesteté du » bon chevalier, n'en entra aucunement en » jalousie; et elle qui tant sçavoit d'honneur » que merveilles, ne s'en effraya aucunement. » Puisqu'ainsi est, dit-elle, que monseigneur » de Bayard me fait le bien de dire que mon » manchon lui a fait gaigner le prix, je le » garderai toute ma vie pour l'amour de luy; » mais le ruby, puisque pour le mieux fai- » sant ne le veult accepter, je suis d'avis » qu'il soit donné à monseigneur de Mon- » dragon; car on tient que c'est celuy qui a » mieulx faict après luy. »

Les gentilshommes français *furent encore à Carignan cinq ou six jours en joie, et en déduict,* faisant *grande chère, puis s'en retournèrent en leurs garnisons. Convint* alors au chevalier : *aller prendre congé de ses premiers amours* « la dame de » Fluxas, qui ne feust pas sans tomber

» larmes de la part d'elle, et de son costé
» estoit le cœur bien serré. L'amour hon-
» neste, dit l'historien, a duré entre eulx
» deux jusques à la mort, et n'estoit année
» qu'ils ne s'envoyassent présent l'un à
» l'autre. »

Mon objet ne peut être d'écrire la vie entière et bien connue du chevalier Sans Peur et Sans Reproche; mais j'y puise les circonstances qui peignent les mœurs du siècle qu'il a honoré. Toujours actif et toujours prévoyant, on le vit défendre seul le pont du Garillan et sauver un escadron de braves; mais il ne lui suffisait pas d'être le premier et le *plus habile* où le devoir de soldat et de capitaine l'appelait; les combats singuliers se renouvelaient chaque jour sous les murs des villes assiégées; Bayard en remportait constamment l'avantage. Les guerriers de France, d'ailleurs, étaient tous des héros et de *vraies fleurs de courtoisie*. Gaston de Foix, duc de Nemours, combattait à Ravennes, sans armure à un bras, pour *l'amour de sa mye*; et il était couvert des lauriers de la victoire quand l'excès de sa valeur lui fit perdre la vie.

Cependant le jour était venu où le changement successif des mœurs devait enfin se prononcer. Les la Trémouille, les Chabanes, les Nemours, couronnèrent glorieusement leur vie au commencement du règne de François Ier; mais c'était avant lui qu'ils avaient dû se former, et leur renommée était faite. Il y eut un contraste frappant entre les qualités natives de ce roi et l'esprit ou les événemens de son siècle. Il y parut quelquefois inégal, et il y fut souvent supérieur. Digne de devoir son nom à ses seules prouesses, il voulut être armé chevalier de la main de Bayard à Marignan. Prisonnier à Pavie, il écrivit ces mots, qu'enviera toujours la victoire: *Tout est perdu, fors l'honneur*. Le premier dans les joutes, on le vit à Milan, on le vit en France, aux noces du duc d'Urbin, disputer et gagner les prix. Dans ses rapports trop nécessaires avec le profond Charles-Quint, il soutint la parallèle, et confondit peut-être son rival par l'excès même de sa franchise, appuyée du plus rare courage. Il fût mort en Espagne plutôt que de se racheter autrement qu'en grand roi. Il reçut à Paris son dange-

reux ennemi, qui du moins lui rendit cet honorable hommage; et il lui fit, en loyal gentilhomme, les honneurs de sa capitale. Rapproché de Henri VIII, au camp somptueux du Drap d'Or, il passa sans défense dans les lignes anglaises; il reçut Henri dans les siennes, et ne vit qu'un frère dans un roi. Aucun chevalier peut-être n'a porté plus loin que lui l'aimable candeur de la vaillance; et disposé à la gaîté parce qu'elle découvre l'âme, il prit en jeu l'attaque personnelle de Henri VIII, et le jeta à terre dans la lutte, sans songer à s'en prévaloir.

Cependant la chevalerie ne paraissant plus suffire à l'ambition de ceux des grands à qui l'orgueil de la naissance ne permettait pas de souffrir tant d'égaux, le maréchal de Fleuranges, de la maison de Sedan, conte lui-même dans ses Mémoires, qu'après le combat de Marignan, le *seigneur roi* lui dit: « Je sens bien que, en quelque bataille » que vous ayez esté, ne voulustes estre che- » valier: je l'ai aujourd'hui esté; je vous » prie que le veuillez estre de ma main. » Laquelle chose, ajoute-t-il, l'adventureux » lui accorda de bon cœur, et le remercia

» de l'hommage qu'il lui faisoit, comme la » raison le vouloit. »

Il paraît bien, qu'à peu d'exceptions près, la qualité de chevalier fut, de ce temps, comme attachée à la profession des armes; et à mesure que le cercle en fut plus étendu, elle perdit son éclat sans perdre de sa réalité. En cessant d'être par essence un ordre qu'un chevalier seul avait le droit de conférer, la chevalerie emporta une idée toute morale, et son caractère noble, généreux, libéral, dut être l'apanage de tout guerrier, de tout gentilhomme, de tout homme en un mot, et d'abord de tout Français.

L'artillerie, depuis long-temps inventée, acquérait chaque jour, à l'attaque des places, et même sur les champs de bataille, une importance qui devait changer les formes du combat, et jusqu'à celles du courage. Mais les formes seules changèrent. La république des chevaliers, la communauté guerrière de Rhodes, après avoir long-temps soutenu l'effort des barbares ottomans, vint fixer au rocher de Malte l'étendard de la religion. Villers de l'Isle-Adam, la Valette, y firent dans leurs personnes revivre d'Aubusson;

et les pommes d'or des Hespérides échappèrent, sous leur égide, aux mains des mécréans.

Mais, on ne saurait le dissimuler ici, les vertus chevaleresques perdirent de leur grave simplicité, quand la chevalerie, prise comme ordre, eut perdu de son importance. Le sentiment de piété profonde qui avait élevé les premiers chevaliers, sembla presque entièrement éteint parmi une jeunesse qui se crut plus audacieuse ; Bayard encore, avant de combattre seul, se revêtait d'habits blancs, se prosternait à terre, et marchait à l'église après avoir vaincu; mais généralement une tradition vague des héros de romans exaltait alors les esprits ; et Fleuranges déclare que ce fut pour avoir lu *des livres des chevaliers adventureux du temps passé, et sur le récit des adventures qu'ils avoient eues et achevées, qu'il délibéra en soi d'aller veoir le monde, et de se rendre à la cour de France.* Il affecta le nom du *jeune adventureux ;* il voulut commander des *chevaux adventuriers.* Il se distingua à leur tête ; mais ce n'était déjà plus cette belle et simple chevalerie qui ; depuis

Charles VII, honorait les batailles et épurait les mœurs.

Une ardeur sans mesure et trop privée de réflexion, causa presque seule les revers dont fut accablé le règne du plus vaillant des rois. Le connétable de Bourbon, transfuge coupable, et bientôt malheureux, dut gémir des succès qu'il obtint à Pavie; réduit à précéder, dans le chemin des excès, une foule indisciplinée de brigands plutôt que de guerriers, il périt en attaquant Rome, et sa renommée du moins n'a pas été souillée des maux que Rome eut à souffrir.

François Ier. sut apprécier les lumières propres à son siècle. Il s'efforça de les répandre. Les progrès de l'ordre social n'ont jamais manifesté mieux les bienfaits de la chevalerie : car le père des lettres en France avait reçu du chevalier Bayard l'accolade antique des preux.

Une grande secousse morale agita en ce temps les esprits. La réforme de l'église fut prêchée par Luther, et la religion chrétienne vit naître un nombre de systèmes dont l'Évangile et ses dogmes divins furent toujours l'unique base. On pourrait

bien considérer cet événement comme une épreuve dont Dieu voulut se servir pour consolider la foi chrétienne; les esprits les plus divisés ne s'écartèrent jamais du principe de la rédemption et des mystères dont l'œuvre en fut accompagnée. Mais la plus sainte commémoration, la plus consolante, la plus glorieuse des solennités reçut des interprétations diverses; la hiérarchie de l'église, la discipline, les formes de son culte, furent plus ou moins altérées; son autorité même, en matière de foi, fut généralement contestée: on ne saurait supposer pourtant que cette espèce de difficulté ait subsisté autrement que dans les mots, puisqu'on forma des consistoires dans les diverses communions, et qu'on fixa des formulaires.

Je ne puis regarder cet événement, ainsi que de bons esprits l'ont fait, comme le signal d'un grand essor pour la pensée. Les plus belles conceptions de la morale ou de la philosophie ont toujours été indépendantes des opinions de la réforme. Cette grande scission fit le grand mal de mettre entre les hommes un nouveau levain de haine. Elle les retarda tous dans la recherche commune

de toutes les vérités, en les épuisant de discussions superflues, et mettant l'esprit de parti à la place de la conviction qu'il appartient à la raison de produire.

Les divisions religieuses servirent en France de prétexte aux passions; la guerre civile en fut la suite. La France sans guerre au-dehors eût goûté un siècle de paix. Ce siècle s'écoula pour elle dans les troubles et les combats, et elle eut à gémir des crimes que l'odieuse et froide politique suggère trop bien au fanatisme.

Osons le dire à l'honneur de l'antique esprit chevaleresque: dans cette période douloureuse, l'élévation des caractères couvrit de coupables écarts, et l'héroïsme des exploits fit oublier leur triste cause. Coutras et Moncontour honorèrent le nom français. La bataille d'Ivry se présente comme un vrai triomphe national; on dirait que tous y ont été vainqueurs.

Quelques usages de la chevalerie tombèrent vers ce temps en totale désuétude; ce fut une suite nécessaire du changement amené dans les mœurs. Oserait-on dire, cependant, que la noble chevalerie ne subsis-

tât plus à cette époque, quand, sur la renommée de sa brillante valeur, la république polonaise décernait à un de nos princes le titre auguste de son roi; quand nous présentons à l'histoire des Coligni, des Condé, des Sully, des Guises même; quand enfin Henri IV est vivant dans nos cœurs?

L'honneur des chevaliers français ne prétendit modeler sa vie ni sur celle des Amadis, ni même sur celle des Dunois. Comme les héros de tous les temps, il fut grand de sa propre grandeur : fait pour l'amour, il rechercha les belles : bon par nature et populaire, il eût voulu que ses plus pauvres sujets missent le dimanche la poule au pot. Tout en lui fut franchise et simple humanité. Sa vaillance même eut un caractère propre, une simplicité native, et son beau panache blanc nous ralliera toujours.

Richelieu voulut comprimer le sentiment d'indépendance qui caractérisait la noblesse; il se reproduisit à sa mort. La fronde vit le phénomène d'une rébellion polie, d'un roman politique soutenu de quelques hauts faits, et dirigé par des dames illustres. Ce drame chevaleresque fut court, la galante-

rie, l'esprit d'intrigue, y mirent en action des talens supérieurs. Une entreprise sans fondement n'eut sans doute aucun résultat; mais son souvenir nous flatte encore, et ce fut le tournois moderne le plus vaste et le plus brillant.

Tout fut éclat et majesté sous le beau règne de Louis XIV. Les arts, les sciences, les chefs-d'œuvre de l'esprit humain en ont relevé les exploits. Comme à Rome, au temps de César, les talens acquis, le savoir, y firent l'ornement des héros, et complétèrent leur renommée.

Louis XIV domina son siècle par sa nation, et sa nation par l'ascendant de sa grandeur. Tous les talens lui appartinrent, parce qu'il sut en faire sa gloire. Mais le despotisme qui accable, ne fut jamais dans son autorité. Louis XIV put être adoré comme un dieu, il ne fut point redouté comme un maître. La nation française en tout temps fut pénétrée du noble esprit que la chevalerie respire, et tous ses princes furent français.

Entre une foule de grands hommes, Turenne, Condé, Villars, marquent le dix-

septième siècle dans les fastes de la chevalerie. Héros accompli de tout point, Turenne fut toujours modeste; la justesse constante de ses combinaisons donne jusques à son audace le caractère de la prudence. Le désintéressement fut pour lui sans mérite, tant la vertu en lui eut de simplicité; et le jour qu'il perdit la vie fit retentir ce cri douloureux : Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël !

Condé, dès son enfance, ennemi de l'oppression, fut un héros dès sa jeunesse; sauveur de l'état à vingt ans, il n'avait pu se distraire à quinze de la haine que lui *inspirait* le joug sévère et absolu *du cardinal* de Richelieu, que dans la société spirituelle et savante de l'hôtel de Rambouillet. Ses exploits, on ne les compte point. La promptitude de son action, dit Bossuet, ne donnait pas le loisir de la traverser. Quand Fribourg prétend résister à ses phalanges impétueuses, plus ardent, il lance le bâton qui sert de marque à sa puissance, et dans peu d'heures il a repris ce gage prêté à la victoire.

Une époque moins heureuse avait été mar-

quée dans les destinées de la France; soixante ans de gloire ne mirent point Louis XIV à l'abri d'un fatal revers; il en fut affligé, et point abattu. L'ancien des chevaliers conçut le noble projet de replacer un casque sur ses cheveux blanchis, et d'appeler à sa suite les restes de sa noblesse; la France entière l'eût suivi. Ranimée par cet élan sublime, la France parut seconder d'une énergie nouvelle l'audacieux génie de Villars, et la paix glorieuse d'Utrecht fut dictée le jour de Denain.

Je m'arrête : le temps présent n'appartient pas encore au domaine de l'historien; mais les lumières n'ont pu se répandre sans concourir à l'œuvre immense de l'institution de la chevalerie, partie armée du pied des saints autels. La chevalerie a fait de ses trophées la base des fanaux qui devaient guider le monde, et, bienfaitrice des nations, c'est en élevant toutes les âmes qu'elle a rapproché tous les hommes.

FIN.

